



Notes du mont Royal

WWW.NOTESDUMONTROYAL.COM



Cette œuvre est hébergée sur «*Notes du mont Royal*» dans le cadre d'un exposé gratuit sur la littérature.

SOURCE DE LA PAGE INTERNET
Roma quadrata

TRISTES

OVIDE

Traduction de M.A. VERNADE, professeur au Collège royal de Saint Louis

Publié par PANCKOUCKE

1834

Livre I Elegie 1 Elegie 2 Elegie 3 Elegie 4 Elegie 5
Elegie 6 Elegie 7 Elegie 8 Elegie 9 Elegie 10 Elegie 11

Livre II Elégie unique

Livre III Elegie 1 Elegie 2 Elegie 3 Elegie 4 Elegie 5
Elegie 6 Elegie 7 Elegie 8 Elegie 9 Elegie 10 Elegie 11
Elegie 12 Elegie 13 Elegie 14.



LIVRE PREMIER

Ce premier livre fut composé vers la fin de l'année 762 de Rome (9 de J.-C.) et au commencement de 763, pendant la durée du voyage d'Ovide. Il l'envoya à Rome avant d'être arrivé au terme de son exil. Il était alors dans sa cinquante-deuxième année.

ELEGIE PREMIERE

ARGUMENT.

Ovide, au moment de laisser partir son livre pour Rome, lui recommande de garder un extérieur analogue à sa fortune, d'être discret dans ses réponses ; de ne le pas justifier; démettre de côté tout amour-propre ; de s'introduire secrètement; d'éviter le palais de César, ou de ne s'y présenter que s'il trouve un moment bien propice; enfin il lui dit quelle conduite il doit tenir à l'égard de ses frères.

Petit volume, je ne m'oppose pas à ton bonheur : tu iras à Rome sans moi, à Rome, hélas ! où ne peut aller ton père. Pars, mais sans ornement, comme il convient à l'œuvre d'un exilé; infortuné, garde la livrée du malheur : point de vaciet pour te revêtir de sa teinture de pourpre ; cette riche nuance sied mal à la tristesse; point de vermillon pour rehausser ton titre, de cèdre pour frotter tes feuillets ; point de blanches pommettes se détachant sur un fond noir : un tel attirail peut orner les ouvrages heureux; toi, tu ne dois pas oublier ma fortune: point de tendre pierre-ponce pour polir ta double surface, présente-toi hérissé de poils épars çà et là : ne rougis pas de quelques taches : à leur aspect on reconnaîtra l'effet de mes larmes. Pars, ô mon livre, et sois mon interprète fidèle auprès de ces lieux chéris : j'y pénétrerai du moins par le seul accès qui me reste. S'il est quelqu'un dans cette foule immense qui ne n'ait pas oublié, qui s'informe par hasard de ce que je deviens, dis-lui que j'existe, mais que je ne vis pas; que cependant cette existence est encore le bienfait d'un lieu. Alors, si la curiosité va plus loin, par prudence et de peur de quelque parole indiscrete peut-être, contente-toi de te laisser lire.

Ton seul aspect va sur-le-champ rappeler mes crimes au lecteur, et la voix du peuple va me déférer au tribunal

de l'opinion publique. Garde-toi de me défendre contre les accusations les plus amères : ma cause est mauvaise ; un avocat ne ferait que l'envenimer. Peut-être verras-tu quelqu'un soupirer de mon éloignement, laisser à la lecture de ces distiques échapper quelques larmes, et seul, le silence, de peur des oreilles malveillantes, former le vœu que César se radoucisse, et que ma peine soit plus légère. Puisse -t-il aussi ne jamais connaître le malheur, : mortel, quel qu'il soit, qui souhaiterait à mon malheur les dieux plus doux ! puissent ses vœux s'accomplir ! puisse le courroux désarmé du prince me permettre de mourir au sein de ma patrie ! Bien que fidèle à ton message, peut-être, ô mon livre, échapperas-tu pas à la censure: on t'accusera d'être au dessous de mon génie. C'est un devoir pour le juge d'examiner les faits et leurs circonstances: qu'on les examine, et tu seras à l'abri de tout reproche. La poésie ne peut naître que sous l'inspiration d'une âme sereine; des maux soudains sont venus rembrunir mon existence : la poésie réclame pour composer, la solitude et le calme; je suis le jouet de la mer, des vents, de la tourmente cruelle : la poésie veut être libre de crainte ; mon imagination égarée me montre sans cesse un glaive prêt à me percer le sein. Ce faible produit de ma veine doit encore étonner un critique impartial, et ces vers, tout décolorés qu'ils sont, seront par lui lus avec indulgence. Qu'on me donne un Homère, et qu'on l'entoure de tant d'infortunes; de si grands maux paralyseraient tout son génie. Enfin, ô mon livre, pars indifférent à l'opinion, et songe, si tu déplaîs au lecteur, à n'en pas concevoir de honte : le sort ne nous est pas assez propice, pour que tu tiennes compte de la gloire. Au temps de ma prospérité, honneur touchait mon âme; j'étais avide de renommée; aujourd'hui si la poésie, si ce goût qui m'a été fatal, ne m'inspire pas

d'aversion, cela doit suffire : mon exil est le fruit de ma veine.

Va cependant, va pour moi, tu le peux du moins, contempler Rome. Grands dieux! que ne puis-je en ce jour être mon livre! Ne crois pas, en arrivant étranger à cette ville puissante, y arriver inconnu à ses habitants; sans titre même, ta teinte seule le fera reconnaître; en vain voudrais-tu dissimuler que tu m'appartiens. Toutefois ne t'introduis qu'avec mystère : mes anciennes poésies pourraient te nuire : elles ne jouissent plus de la même faveur que jadis. Si quelqu'un, par cela seul que tu es mon ouvrage, se fait scrupule de te lire, te repousse de son sein, dis-lui : Jette les yeux sur mon titre; ce ne sont plus ici des leçons d'amour; une peine était due à ce poème; il l'a subie. Peut-être es-tu impatient de savoir si je t'ordonnerai de gravir la colline où s'élève le palais, demeure de César? Séjour auguste, et vous, divinités de ce séjour, pardonnez à cet aveu : c'est là l'arsenal d'où la foudre est tombée sur ma tête; je connais la clémence des divinités qui y résident mais je redoute un dieu qui m'a frappé : on voit trembler au plus léger bruit d'ailes la colombe que tu blessas de tes serres, épervier cruel : on voit craindre de s'éloigner de la bergerie la brebis arrachée à la gueule du loup ravisseur : Phaéton fuirait l'Olympe, s'il vivait encore, et sur ces coursiers qu'il ambitionna dans sa folie, il n'oserait porter la main : ainsi, je l'avoue, depuis que j'en ai senti les atteintes, je redoute les traits de Jupiter; je crois, chaque fois que le tonnerre gronde, être menacé de ses feux vengeurs : ceux des Grecs dont le navire échappa aux écueils de Capharée (1), détournent toujours leurs voiles des eaux de l'Eubée : ma barque aussi, déjà battue d'une horrible tempête, frémit d'aborder des parages où elle fut

maltraitée. Livre chéri, sois timide et circonspect ; qu'il te suffise d'être lu des classes intermédiaires : Icare s'élance d'une aile trop faible vers les régions élevées, et il donna son nom à la mer Icarienne. Toutefois dois-tu faire ici usage de la rame ou des voiles, c'est ce qu'il est difficile de décider; le temps et le lieu te serviront de guides. Si tu peux être présenté dans un moment de loisir, si tu vois tout calme et paisible, si le courroux a épuisé sa rigueur, si quelque âme généreuse, en te voyant hésiter et craindre d'approcher, te présente, et toutefois en touche quelques mots d'avance, approche! et sous cet heureux auspice, plus fortuné que ton père, pénètre dans ce séjour et soulage mes maux : nul autre que l'auteur de ma blessure, comme autrefois Achille, ne peut la cicatriser. Mais ne va pas me perdre, en cherchant à m'être utile car la crainte, en mon âme, surpasse l'espérance ; ce courroux qui sommeillait, ne va pas le réveiller et le ranimer; ne sois pas pour moi la cause d'une peine nouvelle. Quand tu seras entré dans mon cabinet, que tu auras trouvé la cassette arrondie, domicile qui t'est destiné, tu apercevras rangés près l'un de l'autre tes aînés, autres produits de mes veilles laborieuses. Tous offriront à découvert leurs titres à tes regards, et porteront leur nom inscrit en toutes lettres; il en est trois seulement que tu découvriras cachés à l'écart dans un angle obscur; eux aussi enseignent un art que n'ignore personne, l'art d'aimer : fuis leur voisinage ou si tu as assez d'audace ? flétris-les du nom d'Oedipe, de Télégone; parmi ces trois livres, je t'engage, si tu as quelque déférence pour ton père, à te garder, en dépit de leurs leçons, d'en aimer un seul. Il est aussi quinze livres de Métamorphoses, poésies ravies du sein de mes funérailles : dis-leur que ma fortune offre une métamorphose digne de trouver place parmi celles des

autres êtres car elle a soudain pris un aspect bien différent de ce qu'elle était d'abord; aujourd'hui triste et sombre, elle avait quelque temps été riante.

J'aurais encore, si tu le veux savoir, mille recommandations à te faire mais je crains d'avoir déjà trop retardé ton départ. Si tu renfermais tout ce que mon imagination me suggère, tu serais un fardeau trop pesant à transporter; le trajet est long; fais diligence pour moi, j'habiterai aux confins de l'univers une terre bien éloignée de la terre qui m'a vu naître.

(1) Promontoire de l'Eubée, environné d'écueils, où Nauplius, roi de cette île, fit allumer des feux pour que les vaisseaux des Grecs, surpris au retour de Troie par une tempête dans ces parages, vinssent s'y briser, et le venger ainsi de la mort de Palamède, son fils.

ÉLÉGIE DEUXIÈME.

ARGUMENT.

Description d'une tempête qui le surprit à son départ pour l'exil. Il prie les dieux, témoins de son innocence, de le faire arriver sain et sauf à Tomes.

Dieux de la mer, dieux de l'Olympe, (car il ne me reste de ressource que dans mes vœux), ne déchirez pas les flancs de ce navire maltraité par la tourmente! ah! je vous en conjure, ne sanctionnez pas le courroux du grand César ! Souvent, contre la persécution d'un dieu, un autre dieu nous prête son assistance : si Vulcain prit parti contre les Troyens, Apollon se déclara pour eux : Vénus était amie, Pallas ennemie de Pergame; la fille de Saturne haïssait Énée, plus bienveillante à l'égard de Turnus mais Vénus couvrait le héros de sa protection : souvent, dans sa fureur, Neptune voulut perdre le prudent Ulysse et souvent Minerve arracha sa proie au frère

de son glorieux père. Nous aussi, malgré la distance qui nous sépare de ces héros, pourquoi une puissance céleste ne viendrait-elle pas nous protéger contre un dieu courroucé?

Malheureux! mes vœux impuissants se perdent dans les airs et, tandis que je parle, les vagues terribles rejallissent jusque sur mon visage; l'impétueux Notus dissipe mes paroles, et ne permet pas aux prières que j'adresse à la divinité, de parvenir jusqu'à elle. Ainsi les mêmes vents, comme si c'était trop peu d'un seul supplice, emportent je ne sais où et mes voiles et mes vœux!

Fatale destinée ! Quelles montagnes humides roulent autour de nous ! On croirait qu'elles vont toucher aux astres. Quelles profondes vallées, quand l'onde s'affaisse et s'entr'ouvre! On dirait qu'elles vont toucher au noir Tartare. De quelque côté que se portent les regards, partout la mer et le ciel, l'une grosse de vagues, l'autre menaçant de nuages. Entre ces deux éléments frémit le tourbillon fougueux des vents; la mer ne sait plus à quel maître obéir : tantôt Eurys s'élance impétueusement de l'orient rougeâtre; tantôt Zéphyr souffle et part du fond de l'occident: tantôt le froid Borée se déchaîne des régions de l'Ourse à l'Océan étrangère ; tantôt Notus accourt lutter contre lui corps à corps. Le pilote hésite indécis; il ne sait quelle direction éviter ou suivre dans cette affreuse perplexité l'art même est confondu.

C'en est donc fait de nous, tout espoir de salut est chimérique, et, au milieu de ces paroles mêmes, la vague vient me couvrir la tête. Les flots vont éteindre ce souffle de vie, et cette bouche ouverte pour d'impuissantes prières va recevoir une onde homicide.

Cependant ma tendre épouse ne pleure que mon exil; de tous mes maux, c'est le seul qu'elle connaisse, qu'elle plaigne. Elle ignore que son époux est le jouet de l'immense Océan, qu'il est à la merci des vents, que la mort est devant ses yeux. Ah! c'est une inspiration des dieux, de n'avoir pas permis qu'elle s'embarquât avec moi ! Il m'eût fallu deux fois souffrir la mort. Quand je périrais aujourd'hui, puisqu'elle est à l'abri du danger, je survivrais du moins dans la moitié de mon être.

Hélas! avec quelle rapidité la flamme a sillonné les nuages ! De quel bruit affreux retentit la voûte éthérée! La lame vient assaillir les flancs du navire avec autant de violence, que la masse pesante lancée par la baliste frappe les murailles. Ce flot qui s'avance, surpasse tous les autres flots: c'est celui qui succède au neuvième, et qui précède le onzième.

Ce n'est pas la mort que je crains, c'est ce genre de mort déplorable. Sans le naufrage, la mort sera pour moi une faveur. C'est une consolation, en périssant par la loi de la nature ou par le fer, de presser de son corps expirant la terre, notre élément naturel; c'en est une d'espérer de ses proches le tombeau qu'on leur a demandé, et de n'être point la pâture des monstres marins.

Supposez que j'aie mérité une mort si affreuse, je ne suis pas seul sur ce navire : pourquoi envelopper dans ma perte d'innocentes victimes ?

Divinités suprêmes, et vous, dieux azurés, qui réglez sur les eaux, mettez enfin un terme à vos menaces! Cette vie que m'a laissée un courroux plein de clémence, souffrez que, dans mon infortune, je la traîne jusqu'au séjour où je suis condamné ! Si vous voulez que la peine soit proportionnée au délit, ma faute, au jugement de

César même, n'est pas digne de la mort. S'il avait voulu me faire descendre aux sombres bords, il n'avait pas besoin pour cela de votre aide, il peut, sans crainte de se rendre odieux, répandre mon sang et ce qu'il m'a laissé, il pourrait à son gré me l'ôter encore. Mais vous, envers qui du moins ma conscience ne me reproche aucun crime, ah! contentez-vous, grands dieux, de mes infortunes.

Mais quoi! quand vous vous réuniriez pour sauver ma triste existence, un être qu'a frappé la mort, ne saurait plus exister. Quand la mer se calmerait, quand les vents me seraient favorables, quand vous épargneriez mes jours, en serai-je moins exilé? Ce n'est pas ici un insatiable désir d'amasser des richesses qui me fait, pour échanger des marchandises, sillonner les plaines de la mer ; ce n'est pas, comme autrefois, pour étudier, vers Athènes que je me dirige, ni vers les cités de l'Asie, et ces beaux lieux que je visitai jadis ; mon but n'est pas d'aborder à la célèbre ville d'Alexandre, et de jouir. Nil voluptueux, du spectacle de tes fêtes ; si je demande des vents favorables, qui le croirait ? c'est la Sarmatie (1) qui est la terre où j'aspire; je ne forme des vœux qui m'enchaînent, que pour atteindre à la rive occidentale du Pont, rive sauvage et barbare; c'est de m'éloigner trop lentement de ma patrie, que je me plains en ce jour; c'est pour voir Tmes (2), ville située je ne sais dans quel coin de l'univers, que je cherche par mes vœux à abrégier la route. Si je vous suis cher, apaisez la furie des vagues, et que votre divinité soit propice à mon navire : si je vous suis odieux, faites-moi aborder au rivage qui m'est désigné ; dans ma peine le pays est pour moitié.

Hâtez, que fais-je encore en ces parages ? hâtez ma course, vents rapides ! Pourquoi mes voiles sont-elles en vue des rivages d'Ausonie? César m'en interdit

l'aspect, pourquoi retenir un malheureux qu'il bannit ? Que mes yeux aperçoivent enfin la cote du Pont: César l'ordonne, et je l'ai mérité; le crime qu'il a condamné, ne saurait trouver de défense légitime et sainte. Toutefois, si la conduite des mortels n'échappe jamais à l'œil des dieux, je fus coupable, vous le savez, sans être criminel.

Que dis-je? Si je fus, vous le savez encore, entraîné par une erreur involontaire; s'il y eut de ma part aveuglement, sans perversité; si, quoiqu'un des plus obscurs citoyens, je soutins toujours la maison d'Auguste; si ses ordres furent assez pour moi les volontés de la patrie; si j'ai célébré le bonheur que notre siècle doit à son empire; si j'ai fait religieusement fumer l'encens en son honneur, en l'honneur des Césars; si tels furent toujours mes sentiments; à ce prix, grands dieux, daignez m'épargner! S'il en est autrement, puisse le flot suspendu sur ma tête m'engloutir à l'instant!

Est-ce une illusion? déjà les nuages amoncelés se dissipent peu à peu; l'aspect de la mer change; son courroux cède épuisé. Non, ce n'est point un effet du hasard ; c'est vous, dont j'ai conditionnellement invoqué l'appui, vous, dieux infailibles, qui me prêtez votre assistance.

(1) La Sarmatie était située au nord du Pont-Euxin, partie en Europe, partie en Asie.

(2) La ville de Tomes était située à l'occident du Pont-Euxin, et par conséquent sur la rive gauche. Les fréquentes tempêtes de cette mer, ses côtes escarpées et hérissées d'écueils, l'avaient d'abord fait nommer *Axenus*; on l'appela ensuite *Euxinus* par euphémisme, et comme pour conjurer sa fureur, de même qu'on donna aux Furies le nom d' *Euménides* .

ELEGIE TROISIEME.

ARGUMENT.

Ses adieux à Rome : sa consternation : désespoir de tout ce qui l'entoure, de ses amis, de son épouse.

Quand mon imagination me retrace cette nuit si cruelle, marquée par mes derniers moments à Rome; quand je me reporte à cette nuit où j'abandonnai tant d'objets chers à mon cœur, maintenant encore les larmes coulent de mes yeux.

Déjà le jour approchait, que César m'avait désigné pour quitter l'Ausonie ; ni mon esprit, ni le temps n'avaient pu suffire à mes préparatifs : mon âme était restée engourdie dans une longue inaction; je ne m'étais occupé ni de mes esclaves, ni du choix de mes compagnons, ni de mon équipage et des autres besoins de l'exil ; j'étais resté confondu, tel que le mortel frappé de la foudre, qui existe encore, mais sans avoir la conscience de son existence.

Lorsque l'excès même de la douleur eut dissipé le nuage répandu sur mon esprit, que mes sens se furent enfin rassis; près de partir, j'adresse une dernière fois la parole à mes amis consternés ; si nombreux naguère, il n'en restait plus qu'un ou deux près de moi. Ma tendre épouse me tenait pleurant entre ses bras ; elle pleurait davantage elle-même, et un torrent de larmes inondait ses innocentes joues. Ma Ville, absente, retenue au loin sur les bords africains, ne pouvait être informée de ma destinée.

De quelque côté qu'on jetât les yeux, tout retentissait de deuil et de gémissements; tout offrait le tableau d'une cérémonie funèbre, non silencieuse; hommes, femmes, enfants accompagnent mes funérailles de leur

désespoir et, dans toute ma demeure, il n'est pas une place qui ne soit arrosée de larmes. Si l'on peut comparer de grandes scènes à de plus petites, tel était l'aspect de Troie au moment où elle fut prise.

Déjà le silence régnait parmi les hommes et les animaux ; la Lune au haut des airs dirigeait son char nocturne; je contemplai cet astre; puis, portant mes regards sur le Capitole qui, vainement, hélas! touchait à mes pénates: «Divinités habitantes de ces demeures voisines, m'écriai-je, temple que mes yeux ne reverront plus, dieux que je quitte, dieux qui résidez dans la noble cité de Quirinus, salut ! salut à jamais ! C'est prendre le bouclier bien tard, que d'attendre après la blessure mais enfin, déchargez mon exil de l'odieux qui pèse sur lui! Dites à ce mortel céleste quelle erreur m'abusa, pour que dans ma faute il ne voie pas un crime : que votre conviction passe dans le cœur de l'auteur de mon châtement ! Ce dieu apaisé, je puis supporter mon malheuré. » Telle fut la prière que j'adressai au ciel; celle de mon épouse fut plus longue, et chacune de ses paroles était entrecoupée de sanglots. Je la vis aussi, la chevelure en désordre, prosternée devant nos Lares, baiser ces foyers éteints de ses lèvres tremblantes, adresser à nos Pénates insensibles mille supplications, dont son époux infortuné ne devait recueillir aucun fruit. Déjà la nuit se précipite et ne permet plus de différer; déjà l'Ourse de Parrhasie a détourné son char. Fatale alternative! L'amour de ma douce patrie m'enchaînait ; mais cette nuit était la dernière avant l'exil prononcé contre moi. Ah! que de fois, en voyant la précipitation de mes compagnons, ne leur ai-je pas dit : « Pourquoi vous hâter? Songez aux lieux où vous vous pressez d'aller, à ceux que vous quittez! » Ah! que de fois, par un innocent subterfuge, j'assignai, comme plus favorable, une autre heure à mon

départ ! Trois fois je touchai le seuil, et trois fois je revins sur mes pas; mes pieds même, par leur lenteur, semblaient d'intelligence avec mon âme. Souvent 5 , après le dernier adieu, je renouai de longs entretiens; souvent je donnai les derniers baisers, comme si je m'éloignais; souvent je réitérai les mêmes ordres, et cherchai à m'abuser, les yeux attachés sur les objets de ma tendresse.

Enfin, « Pourquoi me presser? c'est en Scythie que l'on m'envoie, m'écriai-je , et c'est Rome qu'il faut abandonner, double regret, qui ne justifie que trop mes délais. Vivant, on m'enlève pour toujours à mon épouse vivante, à ma maison, à l'affection de ses membres fidèles. O vous, pour lesquels j'eus un amour de frère, vous dont le cœur eut pour moi la fidélité de Thésée, que je vous serre dans mes bras, je le puis encore, et ne le pourrai peut-être plus jamais; l'heure qui me reste, est une heure de grâce. « Plus de retard; mes paroles restent inachevées; j'embrasse tous ces objets si chers à mon cœur.

Tandis que je parle, tandis que nous pleurons, on voit briller au dessus de l'horizon l'étoile funeste : Lucifer était levé. Cruelle séparation! il semble qu'on m'arrache quelque membre, qu'une partie de mon corps soit séparée de l'autre. Telles furent les souffrances de Metius, quand, poussés en sens contraire, des chevaux indomptés vengeaient sa trahison. Alors s'élève un cri, un gémissement universel autour de moi; chacun dans sa douleur se meurtrit le sein de sa propre main. Alors mon épouse, collée à mes épaules pendant que je m'éloigne, mêle à ses larmes ces tristes paroles : «Non, rien ne pourra me séparer de toi; nous partirons, oui! nous partirons ensemble; je veux te suivre; femme d'un exilé, je serai exilée moi-même; à moi aussi il est ordonné de fuir, et je suis reléguée à l'extrémité de l'univers :

je ne serai pour ton vaisseau dans sa course qu'une charge légère. Le courroux de César te force à quitter la patrie ; moi, c'est ma tendresse : ses lois seront pour moi les ordres de César.» Tels étaient ses efforts, efforts déjà tentés auparavant; à peine céda-t-elle à la considération d'un intérêt puissant. Je pars, ou plutôt il semblait qu'on me portât vivant au tombeau, dans un désordre affreux, les cheveux épars, le visage hérissé de barbe. Pour elle, désespérée de me perdre, elle sentit sa vue s'obscurcir, et j'ai su qu'alors elle tomba sur le carreau sans connaissance.

Quand elle reprit ses sens, et que, la chevelure souillée de poussière et le corps étendu sur un marbre glacé, elle se fut enfin relevée, alors elle déplora son abandon, celui de ses pénates; elle «prononça souvent le nom de l'époux qui lui était ravi; sa douleur ne fut pas moins vive, que si elle avait vu placer sur un bûcher élevé le corps de sa fille ou le mien; elle voulut mourir, et perdre le sentiment avec la vie; elle s'en abstint par égard pour moi seul. Ah! qu'elle vive, et, dans mon éloignement, puisqu'ainsi l'ont voulu les dieux, qu'elle vive, et me prête sa fidèle assistance !

ÉLÉGIE QUATRIÈME.

Cette élégie fut longtemps réunie à la précédente, malgré la différence du sujet, et quoiqu'elle en soit séparée dans les meilleurs manuscrits. Burmann prétend qu'elle devrait être placée avant la seconde élégie, et que cette tempête fut la première qu'Ovide éprouva. Cependant Ovide dit positivement ici qu'il est dans la mer Ionienne, au lieu que l'autre dut avoir lieu dans l'Adriatique. Du reste, cette courte description, si voisine de l'autre, est froide et décolorée. Lefranc de Pompignan l'a traduite aussi comme tenant à la précédente élégie.

ARGUMENT.

Nouvelle tempête qui l'accueille dans la mer Ionienne.

Le gardien de l'Ourse d'Erymanthe se plonge dans l'Océan, et, par son influence maligne, trouble les plaines humides. Nous cependant, nous sillonnons les flots ioniens en dépit de nous-mêmes ; mais la crainte nous contraint à l'audace. O comble d'infortune ! Quel vent impétueux grossit les vagues ! Le sable bouillonne soulevé du fond des abîmes. Semblables à des montagnes, les vagues viennent assaillir la proue et la poupe arrondie, et frapper l'image des dieux. Le pin de la charpente retentit ; les cordages sifflent ; le navire même semble par ses gémissements répondre à nos douleurs. Le pilote, dont la pâleur et le frisson trahissent l'effroi, cède à l'impulsion qui triomphe du vaisseau ; son art n'en est plus maître. Comme un écuyer trop faible abandonne au coursier rebelle d'impuissantes rênes, tel je vois le pilote suivre non la direction qu'il voudrait, mais l'irrésistible impétuosité des flots, et lâcher la voile au navire. Bientôt, à moins qu'Éole n'ouvre la porte à des vents opposés, je vais être entraîné vers des lieux où il m'est défendu d'aborder ; car je laisse sur la gauche l'Illyrie dans le lointain, et je suis en vue de l'Italie qui m'est fermée. Cessez, vents ennemis, cessez de souffler vers des contrées qui me sont interdites ; obéissez avec moi à un dieu puissant. Tandis que je parle, que je suis partagé entre le désir et la crainte de m'éloigner, avec quelle furie l'onde vient battre les flancs du navire ! Grâce, grâce, divinités de l'empire azuré ! Qu'il vous suffise de me voir en butte à la haine de Jupiter ! Arrachez à une mort cruelle un malheureux épuisé, si toutefois un mortel qui n'est déjà plus, peut ne pas cesser d'être !

ÉLÉGIE CINQUIÈME.

ARGUMENT.

A un ami. Il lui témoigne sa reconnaissance, le prie de plaider sa cause auprès d'Auguste; il lui dépeint ses maux, et les compare à ceux d'Ulysse.

O toi, que toujours je dois citer avant tous mes autres amis, toi qui mieux que tout autre sus l'identifier avec mon sort, tendre ami, qui, le premier, je m'en souviens , en me voyant consterné, osas me soutenir par tes discours, qui par tes douces insinuations me persuada de vivre, quand le seul désir de la mort était dans ce cœur infortuné, tu reconnais sans peine que je m'adresse à toi, aux indices qui remplacent ici ton nom , et tu ne saurais méconnaître tes généreux services. Ils seront toujours gravés au fond de mon âme, et je te serai à jamais redevable de l'existence. Ce souffle qui m'anime ira se perdre dans le vide des airs, et abandonnera mon corps aux flammes du bûcher, avant que l'oubli de tant de générosité pénètre dans mon cœur, avant que le temps en efface une si vive tendresse. Que les dieux te soient propices et t'accordent un sort qui ne réclame aucune assistance étrangère, un sort différent du mien !

Si ma nacelle voguait au gré d'un vent favorable, tant de dévouement fût peut-être resté ignoré : Pirithoüs n'eût pas connu toute la tendresse de Thésée, s'il n'était descendu vivant aux rivages des enfers ; si le fils du roi de Phocide passa pour un modèle accompli d'amitié, c'est à tes fureurs, malheureux Oreste, qu'il en est redevable; si Euryale ne fût tombé entre les mains ennemies des Rotules, le fils d'Hyrtaque, Nisus, n'eût acquis aucune gloire.

Oui, si le feu éprouve l'or, le malheur est la pierre de touche de l'amitié : quand la fortune nous seconde et

montre un visage riant et serein, la foule suit une destinée que n'effleura jamais l'adversité; la foudre vient-elle à gronder, tout fuit, tout méconnaît ce mortel naguère entouré d'un essaim d'adulateurs. Ces vérités que m'avait révélées l'histoire du passé, une triste expérience m'en a fait connaître la réalité; de tant d'amis, à peine êtes-vous deux ou trois qui me soyez fidèles : tous les autres étaient attachés à ma fortune, plus qu'à ma personne.

O vous dont le nombre est si restreint, soyez-en plus actifs à secourir ma disgrâce ; procurez à mon naufrage un port tranquille, n'allez point, par une chimérique terreur, craindre que votre attachement ne blesse ce dieu redoutable : souvent César a loué la fidélité même sous des drapeaux opposés ; il aime cette vertu dans ses partisans, il l'estime dans un ennemi. Ma cause est moins mauvaise; je n'ai jamais suivi une bannière opposée; je ne dois cet exil qu'à mon aveuglement. Aie donc sans cesse l'œil ouvert, je t'en supplie, sur ma disgrâce, s'il est possible de calmer un peu le courroux de ce dieu.

Si l'on était curieux de connaître toutes mes infortunes, ce serait demander plus qu'il ne m'est permis de faire : mes maux égalent la multitude des étoiles dont étincelle la voûte éthérée, celle des atomes imperceptibles que contient l'aride poussière ; les tourments que j'ai endurés, sont au dessus de l'imagination, et, quoique trop réels, trouveront peu de créance ; une partie même en doit périr avec moi; puissé-je, par mon silence, les ensevelir dans un éternel oubli! Quand j'aurais une voix infatigable, une poitrine plus dure que le bronzé, quand j'aurais cent bouches et cent langues, non, jamais je ne pourrais tout dire; l'abondance du sujet dépasserait encore mes forces.

Cessez de chanter le roi de Nérите, poètes immortels, et dites mes infortunes ; celles du roi de Nérите sont moins nombreuses que les miennes : il employa de longues années à errer dans un cercle étroit, entre Dulichie et Pergame; porté à travers des mers bien éloignées du ciel qui m'était connu, mon sort m'a poussé sur les côtes des Gètes et des Sarmates : Ulysse avait une troupe fidèle de compagnons dévoués; pour moi, quand il fallut , fuir, les miens m'abandonnèrent : Ulysse retournait joyeux et vainqueur dans sa patrie; et ma patrie me voit fuir vaincu et banni: ma demeure ne fut point Dulichie, Ithaque, Samos, lieux dont la privation ne pouvait être bien pénible, mais cette ville qui du haut de ses sept collines surveille tout l'univers, Rome, le siège de l'empire et le séjour des dieux : Ulysse était vigoureux, endurci à la fatigue; moi je suis faible, délicat : Ulysse vécut constamment au sein des agitations de la guerre cruelle; moi je ne connus jamais que les doux loisirs des Muses : un dieu m'accabla sans qu'aucun autre vînt soulager mes souffrances ; la déesse des combats lui porta fidèlement secours : Jupiter est au dessus du dieu qui règne sur les ondes soulevées; or, le courroux de Neptune pesa seul sur Ulysse, et sur moi celui de Jupiter. Mais quoi ! la plupart de ses traverses ne sont que des fables, et la fiction n'entre pour rien dans mes infortunes; enfin, s'il chercha ses pénates, il put du moins les retrouver, et ses campagnes longtemps désirées lui furent cependant rendues mais moi, c'est sans retour que j'ai perdu ma patrie, si le courroux du dieu offensé ne s'adoucit pas à mon égard.

ELEGIE SIXIEME.

ARGUMENT.

A sa femme. Il loue son dévouement, ses efforts pour empêcher qu'on ne s'empare de sa fortune, et la compare aux plus célèbres héroïnes.

Oui, Lydé fut moins aimée du poète de Claros, oui Battis fut moins chère au poète de Cos, son amant, que tu n'es gravée dans mon âme, fidèle épouse, digne d'un plus heureux, sinon d'un plus tendre hyménée. Tu fus l'appui salutaire qui soutint ma ruine, et ce que je suis encore est ton bienfait exclusif; je te dois de n'être pas la proie, la dépouille des traîtres qui convoitaient les débris de mon naufrage. Comme un loup ravisseur, poussé par l'aiguillon de la faim, altéré de sang, épie une bergerie sans défense; comme un vautour avide cherche de tout côté s'il peut apercevoir un corps que la terre ne recouvre pas : tel un homme sans nom, à tort enhardi par mes malheurs, allait devenir maître de mes biens, si tu n'y avais mis obstacle; ton courage l'arrêta, grâce à l'aide d'amis généreux, envers lesquels toute reconnaissance est trop faible.

Jouis donc du témoignage d'un homme dont la sincérité est égale à l'infortune, si un tel témoignage peut avoir quelque poids. Ton dévouement ne le cède pas à l'épouse d'Hector, à Laodamie (1) qui partagea le trépas de son époux. Si tu avais trouvé un Homère, la renommée de Pénélope serait au dessous de la tienne; soit que tu ne doives tes vertus qu'à toi seule, que ta tendresse ne se soit formée à aucune école, et que cette noble qualité t'ait été départie avec la lumière; soit qu'une mortelle d'un rang suprême, à laquelle tu adressas de constants hommages, t'enseigne à être l'exemple des épouses vertueuses, et qu'une longue fréquentation t'ait égalée à ce noble modèle, si une destinée si élevée peut être égalée par une si humble fortune.

Ah! pourquoi ma Muse n'a-t-elle pas plus de verve.
Pourquoi mes chants sont-ils au dessous de tes
bienfaits ! Pourquoi le peu de vivacité , d'énergie que
j'eus autrefois, fut-il par mes longues infortunes
étouffé jusqu'à la dernière étincelle ! Tu serais au
premier rang parmi les héroïnes sacrées ; tu brillerais
la première par les vertus de ton âme. Quelle que soit
toutefois la valeur de mes éloges, tu vivras
éternellement dans mes vers.

(1) Elle avait voulu suivre Protésilas, partant le
lendemain de ses noces pour Troie; son époux s'y était
opposé. Il périt après avoir le premier touché le sol de
la Troade. A celle nouvelle, elle mourut de douleur.

ELEGIE SEPTIÈME.

ARGUMENT.

*A un ami. A l'occasion de son portrait gravé sur une
bague, il dit que sa plus fidèle image est dans ses
vers, que c'est là qu'il faut le contempler : digression
sur les Métamorphoses.*

Qui que tu sois qui gardes l'image fidèle de mes traits,
détache de ma chevelure cette guirlande de lierre,
plante consacrée à Bacchus. De tels attributs ne
conviennent qu'aux poètes fortunés; une couronne (1)
sied mal à ma destinée funeste. En vain cherches-tu à te
le dissimuler, tu sais que je m'adresse à toi, noble
ami, qui en tout lieu me portes à ton doigt, qui as fait
enchâsser mon portrait dans un or pur, pour contempler,
par le seul moyen qui te reste, les traits chéris de
l'exilé. En y jetant les yeux, tu peux quelquefois le
dire : « Qu'il est loin de moi ce cher Ovide ! »

Cette marque de ta tendresse m'est précieuse mais ma
plus fidèle image est dans mes vers; lis-les, malgré

leurs imperfections, ces vers, où j'ai chanté les métamorphoses des mortels, ouvrage interrompu par le fatal exil de son auteur. A mon départ je l'avais, avec plusieurs autres poésies, livré moi-même au feu dans mon désespoir et comme la fille de Thestius brûla, dit-on , avec le tison fatal, son propre fils, et fut plutôt tendre sœur que bonne mère, ainsi je voulus faire périr avec moi d'innocentes poésies, et livrai mes propres entrailles aux flammes dévorantes, soit en haine des Muses coupables de mon crime, soit parce que ce n'était encore qu'une ébauche imparfaite.

Mais puisque ce poème n'a pas été anéanti, puisqu'il se survit, et que sans doute il en exista plusieurs exemplaires, puisse-t-il maintenant être immortel, charmer les loisirs studieux des lecteurs, et me rappeler à leur pensée !

On n'en saurait cependant soutenir patiemment la lecture, sans être prévenu qu'il me fut impossible d'y mettre la dernière main ; il était encore sur l'enclume, quand il me fut ravi, et ne put recevoir le dernier poli de la lime; c'est de l'indulgence que je réclame, non des éloges ; un seul me suffira, cher lecteur, c'est de ne point être par toi dédaigné. J'ai destiné trois distiques au frontispice de ce poème; si tu les crois dignes d'y figurer, les voici : «Toi qui prends cet ouvrage orphelin, donne-lui du moins un asile dans ta patrie et pour qu'il t'inspire plus d'intérêt, apprend qu'il ne fut pas mis au jour par son père même ; il fut ravi du sein de ses funérailles. Tous les défauts d'un travail si imparfait, je devais, si j'en avais eu le loisir, les faire disparaître. »

(1) La couronne de chêne caractérisait le poète héroïque; celle de lierre le poète élégiaque.

ELEGIE HUITIEME.

ARGUMENT.

A un ami. Il se plaint de son inconstance, et l'engage à lui rendre sa tendresse.

Les fleuves rapides vont de leur embouchure remonter vers leur source; le Soleil va revenir sur ses pas et faire rétrograder ses coursiers ; la terre sera parsemée d'étoiles, le ciel sillonné par la charrue; le feu jaillira du sein des ondes, l'eau du sein de la flamme; toutes les lois de la nature seront bouleversées; aucun corps ne suivra la route qui lui fut tracée ; on verra se réaliser tous les phénomènes que je croyais impossibles, et il n'est plus rien qui ne doive trouver créance parmi nous; oui, j'ose le prédire, depuis que je fus trompé par celui sur le secours duquel je comptais dans ma détresse.

As-tu bien pu, perfide, assez m'oublier, craindre assez d'aborder un homme abattu, pour refuser un regard, une parole consolante à mon affliction, cœur insensible ! pour ne pas assister à mes funérailles? L'amitié, mot sacré, mot auguste, n'est donc pour toi qu'un vil objet que tu foules aux pieds? Que te coûtait-il de visiter un ami écrasé sous le poids de sa douleur; de contribuer à la soulager par ton entretien ; de donner une larme à son infortune, ou du moins de feindre quelques regrets, et de lui accorder quelques plaintes; et par une pitié naturelle à des étrangers même, de prendre congé de moi; de joindre ta vois à celle du peuple, au cri public ; enfin, lorsque ces traits mélancoliques ne devaient plus s'offrir à toi, de profiter pour les revoir du dernier jour qui t'était offert et, une seule fois encore pour toute la vie, de recevoir et de prononcer avec l'accent de la sympathie un dernier adieu ? D'autres m'ont

témoigné ces égards sans m'être unis par aucun lien, et leurs larmes ont été les indices de leurs sentiments.

Qu'aurais-tu donc fait, si des relations habituelles, si les motifs les plus puissants, si un attachement de longue durée ne nous eussent pas liés? Qu'aurais-tu fait, si tu n'avais pas été le confident de tous mes plaisirs, de toutes mes occupations, si je ne l'avais été moi-même de tes occupations et de tes plaisirs? Qu'aurais-tu fait, si tu ne m'avais connu qu'au milieu de Rome, toi qui tant de fois fus admis aux mêmes lieux que moi? Les vents impétueux ont-ils dissipé tous ces vains souvenirs? Les eaux du Léthé les ont-elles engloutis dans leur cours ?

Non, tu n'es pas né dans la ville de Quirinus, asile de la clémence, dans cette ville, hélas! où je ne dois plus porter mes pas, mais au sein des écueils qui hérissent à l'occident les rivages du Pont, au sein des montagnes barbares de la Scythie et de la Sarmatie : tes entrailles sont de roche, ton cœur impitoyable est de bronze : la nourrice, dont les jeunes lèvres pressèrent les mamelles gonflées, était une tigresse : sans cela tu n'aurais pas vu mes malheurs avec autant d'indifférence que tu le fais aujourd'hui, et je n'aurais pas à t'accuser de cruauté. Mais puisque à ma fatale catastrophe vient s'ajouter le regret de notre première liaison si tristement interrompue, tâche de me faire oublier cette faute, et que la même bouche, qui accuse aujourd'hui ta fidélité, puisse bientôt lui rendre hommage.

ELEGIE NEUVIEME

ARGUMENT.

A un ami. Il lui dépeint l'inconstance ordinaire à l'homme, se réjouit de ses succès au barreau, succès

qu'il lui prédit autrefois; enfin il le prie de prendre en main ses intérêts.

Puisses tu atteindre heureusement au terme de ta carrière, toi qui lis ces vers avec quelque bienveillance ! Puissent pour toi s'accomplir mes vœux, qui n'ont pu fléchir pour moi des dieux impitoyables !

Tant que tu seras heureux, tu compteras de nombreux amis : si l'horizon vient à se rembrunir, tu resteras seul. Vois les colombes se presser vers les blanches demeures, tandis que la tour noircie par le temps ne reçoit aucun hôte. Jamais la fourmi ne se dirige vers un grenier vide; un mortel déchu de sa splendeur n'est visité par aucun ami. Comme notre ombre accompagne nos pas aux rayons du soleil, et, lorsque des nuages viennent à voiler son disque, s'évanouit aussitôt; de même le vulgaire inconstant suit l'éclat de la fortune; un nuage vient- il à l'éclipser, il s'enfuit. Puissent ces vérités te paraître toujours chimériques ! Une triste expérience les a pourtant réalisées en ma personne. Tant que ma maison fut debout, un nombre bien suffisant d'amis fréquentaient ces pénates, non sans célébrité, quoique sans faste; mais quand elle fut ébranlée, tous redoutèrent sa ruine, et ces esprits pusillanimes s'enfuirent de concert.

Ce n'est pas que je m'étonne, s'ils craignent la foudre, dont on voit les feux embraser tous les objets d'alentour; mais qu'un ami reste fidèle à l'infortune, César applaudit à ce sentiment même dans un ennemi ; jamais on n'a vu s'irriter ce prince, le plus modéré des mortels, lorsqu'à un malheureux on rendit tendresse pour tendresse. Quand le compagnon d'Oreste fut connu de Thoas, Thoas même, dit-on, applaudit à Pylade; la fidélité que le fils d'Actor témoigna toujours au magnanime Achille, obtint constamment les louanges d'Hector; lorsque Thésée

descendit au séjour des mânes pour accompagner son ami, le dieu du Tartare se montra sensible à ce dévouement ; en apprenant l'héroïque fidélité d'Euryale et de Nisus, tes joues, Turnus, on le peut croire, furent trempées de pleurs. Le malheur a aussi des droits à notre sensibilité, et, dans un ennemi même, on applaudit à ce sentiment. Hélas ! combien mes paroles font peu de prosélytes ! et pourtant ma situation, ma destinée présente devrait faire couler des torrents de larmes. Mais, quel que soit le désespoir où mes disgrâces ont plongé mon âme, tes succès la rendent à la sérénité. Je les avais prévus, tendre ami, à une époque où un vent moins favorable soufflait dans tes voiles. Si les qualités naturelles, si une vie sans tache ont quelque valeur, personne ne devra être apprécié plus haut que toi ; si jamais quelqu'un s'est signalé par l'étude des beaux-arts, c'est toi, dont l'éloquence fait triompher toutes les causes. Frappé de tant démerite, je l'ai dit à toi-même dès ton début : « Un vaste théâtre, ami, est réservé à tes rares qualités. » Ce n'est ni aux entrailles des brebis, ni au tonnerre grondant à gauche, ni à l'examen du chant ou du vol des oiseaux, que je dois ce présage ; mon seul augure fut la réflexion, et le pressentiment de l'avenir : c'est ainsi que je fus prophète ; c'est là la source de mes révélations. Puisqu'elles se sont vérifiées, je me félicite, je te félicite de toute mon âme, que ton génie ne soit pas resté enseveli dans l'obscurité. Ah ! plutôt au ciel que le mien l'ait été dans les ténèbres les plus profondes ! Il eût été heureux pour moi que mes vers ne connussent pas l'éclat de la célébrité ; si un art sérieux, mortel éloquent, te fut utile, un art différent du tien m'a été fatal. Tu connais cependant ma vie ; tu sais que mes mœurs restèrent étrangères à cet Art dont je suis le père ; tu sais que ce poème fut un badinage de ma première jeunesse, et que, tout blâmable qu'il peut

être, ce ne fut pourtant qu'un jeu. Si donc je ne puis colorer ma faute d'aucun prétexte plausible, du moins la peut-on excuser, je pense. Fais valoir les excuses que te suggérera l'amitié, et ne trahis pas ses intérêts ; tu as noblement débuté : marche toujours dans la même voie.

ÉLÉGIE DIXIÈME.

ARGUMENT.

Ovide fait l'éloge d'un navire qu'il avait pris à Cenchrée, et qui vient de repartir pour Tomes après l'avoir déposé à Samothrace : il décrit la route que va suivre ce navire, et fait des vœux pour qu'il arrive heureusement au terme de sa navigation, ainsi qu'un autre sur lequel il va lui-même s'embarquer pour Tempyre, afin de traverser la Thrace par terre.

J'eus (et puissé-je l'avoir encore !) un navire sous la protection de la blonde Minerve ; le casque de cette déesse y est peint et lui a donné son nom. Faut-il aller à la voile, le plus léger zéphyr lui imprime une rapide impulsion ; faut-il aller à la rame, il glisse docile aux efforts du rameur. C'est peu de surpasser par la vitesse de sa course ceux qui partent avec lui ; il atteint les vaisseaux même sortis avant lui du port. Il résiste à la lame, et soutient le choc des vagues qui de loin viennent l'assaillir, sans jamais s'entr'ouvrir aux coups de la tempête cruelle. C'est lui qui, depuis Cenchrée, voisine de Corinthe, où je le montai, fut toujours le guide et le compagnon fidèle de ma fuite précipitée et à travers tant de vicissitudes et de mers soulevées par les vents furieux, la protection de Pallas le sauva de tous les dangers. Puisse-t-il encore sans danger franchir l'entrée du vaste Pont, et pénétrer jusqu'aux rivages des Gètes, dernier terme de son voyage

Quand il m'eut conduit à la hauteur de la mer d'Hellé, petite-fille d'Éole, et qu'en traçant un étroit sillon il eut accompli ce long trajet, nous cinglâmes vers la gauche, -et, laissant la ville d'Hector, nous abordâmes, Imbros, à ton port. Bientôt, porté par un souffle léger aux rivages de Zérynthé (1), mon navire fatigué mouilla près de Samo-thrace : c'est jusqu'à cette île, d'où il n'y a qu'une courte traversée pour gagner Tempyre, que mon vaisseau m'accompagna car je formai le projet de traverser par terre les champs bistonien : pour lui, il retourna dans les eaux de l'Hellespont, fit voile vers Dardanie appelée du nom de son fondateur, vers tes rivages, Lampsaque, protégée du dieu des jardins, vers ce canal resserré où la jeune vierge ne put atteindre la rive, détroit qui sépare Sestos d'Abydos ; de là, vers Cyzique, située sur les côtes de la Propontide, Cyzique, célèbre fondation du peuple d'Hémonie ; enfin, vers les rivages de Byzance, maîtresse de l'accès étroit du Pont, porte majestueuse des deux mers. Puisse-t-il triompher de ce pas dangereux, et, poussé par le souffle de l'Auster, franchir victorieusement les mouvantes Cyanées, le golfe de Thynias, et de là, saluant Apollonie, atteindre les murs élevés d'Anchiale, raser le port de Mésembrie, Odessa, et la cité qui te doit son nom, ô Bacchus, et celle où des fugitifs d'Alcathoe vinrent, dit-on, fixer leurs Pénates errants ! Puisse-t-il de là heureusement aborder à cette colonie de Milet, où me relègue le courroux d'un dieu offensé ! S'il parvient à ce terme, j'offrirai à Minerve le légitime sacrifice d'une brebis : une plus noble victime est au dessus de ma fortune. Vous aussi, fils de Tyndare, divinités révérees en cette île, soyez, soyez propices à cette double traversée ! Mon premier navire va franchir l'étroit passage des Symplégades ; un autre va fendre la mer Bistonienne : faites que, dans ces deux directions opposées, ils aient l'un et l'autre un vent favorable !

(1) Zérynthé était le nom d'une caverne de Samothrace, célèbre par les mystères des Cabires.

ÉLÉGIE ONZIÈME.

ARGUMENT.

A son lecteur. Il implore l'indulgence en faveur de son livre, et rend compte des circonstances au milieu desquelles il fut écrit.

Toutes les épîtres de ce livre que ton œil vient de parcourir, je les ai composées pendant la durée d'une pénible traversée : l'une, tout transi par les froids de décembre , au sein des eaux de l'Adriatique, témoin de mon travail; l'autre, après avoir franchi l'Isthme resserré par deux mers, au moment de monter un second navire pour atteindre au lieu de mon exil. Un poète, composant des vers malgré la fureur des vagues mugissantes, fut sans doute pour les Cyclades (1) de la mer Egée un spectacle surprenant. Je m'étonne moi-même aujourd'hui que le trouble de mon âme et des flots n'ait pas paralysé ma veine mais, soit que je fusse absorbé par la méditation ou transporté par le délire, mon esprit fut tout-à-fait distrait des inquiétudes de ma position. Souvent j'étais le triste jouet des orages soulevés par les Chevreaux ; souvent l'influence de Stérope (2) rendait la mer menaçante; le gardien de l'Ourse d'Érymanthe obscurcissait le jour, ou l'Auster venait au coucher des Hyades les gonfler de pluies; souvent la mer pénétrait dans une partie du navire : d'une main tremblante je n'en traçais pas moins des vers d'un mérite assez équivoque. A cette heure encore le vent siffle dans les cordages tendus, et l'onde s'amoncèle en forme de voûte. Le pilote même, les mains élevées vers le ciel, oublie sa science, et par ses vœux implore l'assistance des dieux. De quelque côté que se

tournent mes regards, partout l'image de la mort : mon esprit troublé la craint, et, dans sa crainte, la désire encore. Que je touche le port, je trouve dans le port même un objet d'effroi : pour moi la terre est plus redoutable que l'onde ennemie : car la perfidie des hommes et des vagues à la fois fait mon supplice, le glaive et la mer me causent une double terreur : je crains que l'un n'espère de ma mort un riche butin, que l'autre n'ambitionne l'honneur de mon trépas. A gauche est une cote barbare, avide, et toujours prête au butin ; le meurtre, le carnage, la guerre y régissent constamment et quelle que soit l'agitation des flots orageux, mon âme est plus bouleversée encore que l'Océan. Sois en plus indulgent à l'égard de ces vers, lecteur bienveillant, s'ils te paraissent et s'ils sont en effet au dessous de ton attente. Ce n'est plus, comme jadis, dans mes jardins que je les compose; lit délicat, mon siège ordinaire, mes membres ne reposent plus sur tes coussins. Je me vois, au milieu d'un jour obscurci par l'orage, le jouet de l'abîme indompté: mon papier même est battu des flots azurés. La tempête, dans sa lutte acharnée, s'indigne de mon opiniâtreté à composer au milieu de ses terribles menaces. Eh bien ! que la tempête triomphe d'un mortel mais puisse-t-elle, en même temps que je mets fin à ces vers, mettre elle-même un terme à ses fureurs !

(1) Ainsi nommées parce qu'elles semblaient rangées en cercle autour de Délos.

(2) Stérope, une des Pléiades.

LIVRE DEUXIEME

ELEGIE UNIQUE.

ARGUMENT.

A César Auguste. Le poète se plaint de sa Muse, à laquelle il doit tous ses maux , et cependant il a recours à elle pour tâcher de fléchir Auguste : les dieux aussi se laissent désarmer; il proteste de son dévouement à la cause de César : ses yeux seuls furent coupables : noblesse de son extraction : l'indulgence du prince dans son arrêt lui laisse un peu d'espoir : vœux qu'il forme en faveur d'Auguste pour prix de sa grâce : peinture de ses maux : il justifie son Art d'aimer par l'exemple des dieux mêmes et par celui d'une foule d'auteurs impunément licencieux : enfin il se borne à demander un changement d'exil.

Qu'ai-je encore à démêler avec vous, fatal objet de ma sollicitude, frivoles poésies? Ne fus-je pas de mon imagination la victime infortunée? Pourquoi reprendre cette lyre coupable, naguère instrument de ma condamnation ? n'est-ce pas assez d'avoir une fois attiré le châtiment sur ma tête ? C'est à ma veine que je dois d'avoir vu pour mon malheur hommes et femmes empressés à me connaître; à elle encore que je dois d'avoir vu César censurer ma personne et mes mœurs, après avoir enfin jeté les yeux sur mon Art. Effacez cette manie funeste, vous effacerez tous les torts de ma vie; à mes vers seuls je suis redevable de mes crimes. Quel prix ai-je recueilli de mes peines, de mes laborieuses veilles? l'exil, voilà le fruit de mon génie!

Si j'étais plus sensé, je vouerais une juste haine aux doctes sœurs, divinités funestes à leur adorateur. Mais aujourd'hui tel est le délire de la passion qui me dévore, que mon pied vient heurter encore l'écueil fatal où j'échouai déjà. Ainsi un gladiateur vaincu rentre dans la lice; ainsi un vaisseau affronte encore après le naufrage les vagues amoncelées.

Peut-être aussi, comme jadis le prince du royaume de Teuthras, le trait qui me blessa doit-il me guérir ; peut-être cette muse qui souleva tant de courroux, le doit-elle désarmer; la poésie quelquefois fléchit la majesté des dieux; César même n'a-t-il pas ordonné aux femmes de tout âge d'adresser des hymnes à Cybèle couronnée de tours ? N'avait-il pas ordonné d'en adresser à Apollon, à l'époque de ces jeux que chaque siècle ne contemple qu'une fois? A l'exemple de ces divinités, puisse ton courroux, ô César, modèle de clémence, se laisser fléchir à mes vers ! Il n'a rien que de légitime sans doute, oui, je le reconnais, il fut bien mérité; ma bouche n'a pas à ce point abjuré toute pudeur mais, sans ma faute, quelle faveur aurais-tu à m'accorder ? Mes torts sont pour toi une occasion de pardonner. Si, à chacune de nos fautes, Jupiter lançait sa foudre, il aurait bientôt épuisé son arsenal. Mais après avoir, par le bruit de son tonnerre, épouvanté l'univers entier, il dissipe les nuages, et ramène la sérénité. C'est donc à juste titre qu'on le nomme père et souverain des dieux, et que, dans l'immensité du monde, il n'est rien de plus auguste que Jupiter.

Toi qu'on appelle aussi le souverain maître et le père de la patrie, montre toi tel que le dieu dont tu portes le nom. Que dis-je? ne l'es-tu pas déjà? Quel autre a jamais avec plus de modération manié les rênes de son empire? Souvent tu accordas à tes rivaux vaincus un pardon qu'ils t'eussent refusé, victorieux. Plus d'une fois même je t'ai vu prodiguer richesses, honneurs, à des traîtres qui s'étaient armés pour te perdre, et le même jour mit un terme à la guerre et au courroux que la guerre avait allumé; les deux partis allèrent confondre dans les temples leurs offrandes, et si tes soldats se félicitèrent d'avoir triomphé de l'ennemi, l'ennemi a sujet aussi de se féliciter de ton triomphe.

Ma cause est moins mauvaise; on ne m'accuse pas d'avoir suivi une bannière étrangère, une fortune ennemie; j'en atteste la mer, la terre et les dieux de l'Olympe; j'en atteste ta divinité protectrice et présente à nos yeux; oui, je m'intéressai toujours à tes succès, mortel magnanime, et, dans l'impuissance de faire davantage; mon cœur te fut dévoué. Toujours je souhaitai que ton entrée dans l'Olympe fût longtemps différée, et je joignis ma faible prière à celle de tout un peuple; je fis pour toi fumer un encens religieux, et, munissant à tous, je secondai de mes vœux personnels ce concert de vœux publics. Rappellerai-je ces poésies mêmes qui firent mon crime ? Mille pages y retentissent de ton nom. Vois ce poème plus important, que j'ai abandonné imparfait encore, ces Métamorphoses merveilleuses des humains : tu y trouveras ton nom préconisé; tu y trouveras mille gages de mes sentiments.

Non que la poésie puisse ajouter à l'éclat de ta gloire ni que cet éclat puisse encore être rehaussé. Rien n'égale le renom de Jupiter, et pourtant le récit de ses prouesses les poèmes dont il est le héros, ont pour lui des charmes, et quand on célèbre la guerre des géants et ses combats, il se complaît sans doute à entendre ses louanges : d'autres lyres te chantent sur un ton digne de toi, et font retentir tes louanges inspirées par une imagination plus féconde mais si Jupiter est sensible à un sacrifice de cent taureaux, il l'est aussi à l'hommage d'un modeste encens. Ah! qu'il fut barbare, qu'il fut acharné contre moi, cet ennemi inconnu qui te lut les jeux de ma muse galante ! Il craignit sans doute que les vers, dépositaires de mon respect pour la personne, ne trouvassent un juge, des yeux trop favorables.

En le voyant courroucé contre moi, qui pourrait être mon ami? J'eus peine alors à ne pas me haïr moi-même. Quand

une maison ébranlée commence à fléchir ? toute la charge pèse sur les parties affaissées ; à la brèche la plus légère , l'édifice entier s'entr'ouvre et s'écroule enfin par son propre poids. La haine publique est donc le seul fruit que j'ai recueilli de mes poésies, et la multitude, ainsi qu'il en devait être, s'est réglée sur ton visage.

Cependant, je ne l'ai pas oublié, ma conduite, mes mœurs t'inspiraient quelque estime, quand tu me fis présent de ce cheval, sur lequel je fus passé en revue. Si ce titre est sans valeur, si cet honneur ne m'est compté pour rien, du moins je ne donnai jamais de prise aux reproches. Ai-je encouru le blâme, quand on me confia la fortune des accusés et les jugements du ressort des centumvirs? Je fus aussi appelé à statuer sur les démêlés des particuliers, et, juge irréprochable, je vis la partie condamnée reconnaître mon impartialité. O comble de disgrâce! sans ma dernière catastrophe, j'aurais pu vivre tranquille à l'ombre de ton suffrage plus d'une fois manifesté. Ce sont mes derniers moments qui m'ont perdu ; après avoir si souvent évité le naufrage, ma barque a été par un seul orage plongée au fond des abîmes. Ce ne sont pas quelques vagues qui m'ont maltraité; ce sont tous les flots conjurés, c'est l'Océan tout entier qui a fondu sur ma tête.

Ah ! pourquoi mes regards furent-ils indiscrets? pourquoi mes yeux, coupables? pourquoi n'ai-je senti ma faute qu'après mon inconséquence? Ce fut sans le savoir qu'Actéon aperçut Diane dépouillée de ses vêtements; il n'en fut pas moins la proie de sa meute acharnée : c'est qu'à l'égard des dieux, il faut expier même des torts involontaires, et, aux yeux d'une divinité offensée, le hasard même ne saurait trouver grâce. Ce jour où je fus victime d'une fatale imprudence, vit périr ma maison modeste, mais sans tache. Et toute modeste encore

qu'elle était, on peut vanter l'éclat de son ancienneté, et sa noblesse ne le cède à aucune autre ; elle ne se distinguait ni par ses richesses ni par sa pauvreté, caractère propre au chevalier, qui n'attire les regards par aucun de ces deux excès. Et quand ma maison n'aurait qu'une humble fortune, qu'une humble origine , mon génie du moins la garantit de l'obscurité; j'en ai trop abusé peut-être par un travers de jeunesse mais je n'en porte pas moins un nom célèbre dans tout l'univers; la foule des doctes esprits connaît Ovide et ne craint pas de le mettre au nombre des auteurs goûtés. Ainsi s'est écroulée cette maison chérie des Muses : une seule faute, bien grave sans doute, a causé sa chute mais, malgré sa chute même, elle peut encore, si le courroux de César offensé s'adoucissait, elle peut se relever. Il s'est montré si clément dans l'application de la peine, qu'elle fut plus douce que je ne l'appréhendais : la vie me fut accordée, et ton courroux n'alla pas jusqu'à la mort, Ô prince plein de modération dans l'usage de la puissance! Un autre bienfait, comme si la vie était un faible présent, c'est de ne m'avoir pas privé de mon patrimoine. Tu n'as pas fait prononcer ma condamnation par un sénatus-consulte; un tribunal spécial n'a pas porté mon arrêt d'exil : c'est en prononçant les paroles fatales (ainsi doit agir un prince), que tu vengeas, comme il convenait de le faire, une offense personnelle. Cet édit, tout affreux, tout foudroyant qu'il est, est encore plein de mesure dans le titre de la peine; il emploie le mot de relégué, non celui d'exilé, et ma triste destinée a été ménagée dans les termes.

Sans doute il n'est pas, pour un homme sensé et qui jouit de sa raison, de peine plus accablante que d'avoir déplu à un si noble mortel mais la divinité se laisse quelquefois apaiser: quand le nuage est dissipé, le jour en reparaît plus pur. J'ai vu un orme chargé de pampres

et de raisins, après avoir été cruellement frappé de la foudre. En vain tu me défends d'espérer; jamais je ne perdrai l'espérance, et sur ce seul point je puis te désobéir. Un vif espoir naît en mon sein, quand je songe à toi, o le plus doux des princes mais quand je songe à mon malheur, mon espoir s'évanouit. Comme les vents qui soulèvent l'onde, n'ont pas toujours une rage égale, une opiniâtre fureur, mais sont par intervalle calmes et silencieux, et semblent avoir déposé leur courroux : ainsi mes craintes disparaissent, reviennent tour-à-tour, et me donnent ou me ravissent l'espoir de te fléchir. Par les dieux que je supplie de l'accorder et qui t'accorderont une longue existence, si le nom romain leur est cher, par la patrie, redevable de sa paix, de son bonheur à ton paternel empire, dont naguère, confondu dans la foule, je faisais aussi partie, puissent tes bienfaits et tes vertus constantes trouver leur légitime récompense dans la gratitude et l'amour des Romains! Puisse Livie fournir près de toi une longue et heureuse carrière, Livie, dont tout autre époux eût été indigne, Livie, sans laquelle tu eusses dû renoncer à l'hymen, la seule enfin à laquelle tu pusses unir ta destinée! Puisse-tu vivre longtemps; puisse aussi longtemps vivre ton auguste fils, et déjà vieux aider ta vieillesse à tenir les rênes de cet empire! Puisse tes petits-fils, astres jeunes et brillants, continuer à suivre tes traces et celles de leur père! Puisse la victoire, toujours fidèle à tes armes, reparaître aujourd'hui à nos yeux et revoler vers ses étendards favoris, environner encore de ses ailes le général de l'Ausonie, et placer une couronne de laurier sur la chevelure brillante de ce héros, par le ministère duquel tu diriges la guerre, dont tu emploies le bras pour combattre, auquel tu prêtes les nobles auspices, tes dieux même, toi dont une moitié veille sur cette ville, et l'autre en des contrées lointaines dirige une guerre

sanglante ! Puisse-t-il revenir dans tes bras vainqueur des ennemis et pompeusement traîné par des coursiers ornés de guirlandes !

Par pitié, je t'en conjure, dépose la foudre, arme redoutable, dont, infortuné ! j'ai fait une trop cruelle épreuve. Par pitié, père de la patrie. n'oublie pas ce beau nom, et ne m'interdis point l'espoir de te fléchir un jour ! Ce n'est pas mon retour que j'implore, bien que souvent les dieux immortels aient accordé aux humains des faveurs au dessus de leurs vœux ; si tu accordes à mes prières un exil moins rude et moins reculé, ma peine sera de moitié plus douce. Ah ! quel est mon supplice, ainsi jeté au milieu d'ennemis farouches, plus éloigné de ma patrie qu'aucun autre exilé, seul, relégué près des sept embouchures du Danube, en butte aux froids de l'Ourse glacée, à peine séparé par la largeur du fleuve, des Jazyges, des hordes de Colchos, de Métérée, des Gètes enfin. D'autres ont été par toi bannis pour des torts plus graves ; aucun n'a été confiné dans une région plus lointaine : au delà de ces lieux il n'y a que les glaces et l'ennemi, et des mers dont le froid condense les flots. C'est ici qu'expire la domination romaine sur la rive gauche du Pont-Euxin : les lieux voisins sont au pouvoir des Basternes et des Sarmates ; c'est la dernière contrée qui soit dans la dépendance de l'Ausonie ; à peine même tient-elle à la lisière de ton empire. Je t'en conjure, je t'en supplie, assigne-moi un exil moins dangereux et avec ma patrie ne me ravis pas encore la sécurité. Que je n'aie pas à redouter des peuples que l'Ister a peine à retenir ; que ton sujet ne soit pas exposé à tomber entre les mains de l'ennemi. Il serait odieux qu'un homme du sang latin, devienne, tant qu'il y aura des Césars au monde, l'esclave des Barbares.

Deux fautes m'ont perdu : mes vers et un involontaire égarement : les détails de l'une ne doivent jamais

sortir de ma bouche; mes intérêts ne sont pas chose assez précieuse pour rouvrir tes blessures, César: c'est déjà trop que tu aies eu à souffrir une fois. L'autre charge porte sur un grief honteux : On m'accuse de donner d'impudiques leçons d'adultère. Il est donc possible d'abuser parfois les esprits célestes ! il est donc une foule d'objets indignes de ton attention! Comme Jupiter occupé à surveiller les dieux et l'empyrée n'a pas le loisir de songer aux détails subalternes : pendant que ton œil parcourt, l'univers soumis à tes lois, les choses d'un faible intérêt échappent à tes soins. Eh quoi! chef de l'empire, pourrais-tu abandonner ton poste pour lire quelques misérables distiques? Non, la grandeur romaine qui pèse sur tes épaules, n'est pas un fardeau si léger, qu'elle permette à ta divinité de remarquer d'indifférents badinages, et d'examiner de tes propres yeux le fruit de mes loisirs. Tantôt c'est la Pannonie, l'Illyrie qu'il faut dompter : tantôt la Rhétie, la Thrace en armes vient nous alarmer : ici l'Arménie demande la paix, le cavalier parthe, d'une main tremblante, livre ses arcs et les étendards pris sur nous; là, le Germain te retrouve rajeuni dans ton noble rejeton, et, à la place du grand César, un autre César lui fait la guerre. Enfin, dans ce corps le plus gigantesque qui fut jamais, il n'est pas un seul point où ton empire chancelé. Une autre source de fatigues pour toi, c'est le soin de la ville, le maintien de tes lois, et des mœurs que tu veux former sur ton modèle. Tu ne jouis pas du repos que tu procures au monde, et une foule d'expéditions à diriger ne te laissent aucun relâche. Puis-je donc être surpris qu'obsédé de si hauts intérêts, tu n'aies jamais parcouru mes frivoles ouvrages ? Ah ! si, par un bonheur bien préférable pour moi, tu avais eu quelques loisirs, aucune page de mon Arl n'eût paru cr iminelle à tes yeux.

Ce n'est pas, je l'avoue, un ouvrage d'une physionomie sévère, un ouvrage digne d'être lu par un si grand prince mais il ne renferme rien de contraire aux injonctions des lois, aucune leçon d'immoralité pour les dames romaines et pour que tu ne puisses pas douter à quelle classe il s'adresse, lis ces quatre vers du premier des trois livres : « Loin d'ici, symbole de la pudeur, bandelettes virginales, et vous, robes traînantes qui cachez les pieds de nos matrones : des amours illégitimes et défendus seront étrangers à mes chants : ma lyre ne sera jamais criminelle. » N'était-ce pas là rigoureusement écarter de cet Art toutes les femmes dont la robe, dont la bandelette rend la personne sacrée? Mais, dira-t-on, cet Art destiné à d'autres, nos femmes s'y peuvent instruire aussi; elles y trouvent des leçons, bien qu'on ne s'adresse pas à elles. Qu'elles s'interdisent donc toute lecture car toute espèce de poésie pourrait être pour elles une école de vice. Sur quelque ouvrage qu'elles portent la main, si elles ont du penchant à mal faire, elles en pourront tirer de pernicious principes de conduite : qu'elles prennent les Annales; rien n'est plus sévère : eh bien! elles y verront comment Ilia devint mère : qu'elles prennent le poème qui débute par le nom de la mère des Romains, elles voudront savoir comment Vénus est la mère des Romains.

Je pourrais, si j'avais le temps de suivre un ordre catégorique, continuer à prouver que toute espèce de poésie peut porter atteinte à la morale : faut-il pour cela condamner la poésie en général? Tout ce qui sert, peut nuire aussi. Quoi de plus utile que le feu ? Si pourtant un homme veut incendier un édifice, c'est le feu qui arme sa main audacieuse. La médecine ravit quelquefois, et quelquefois rend la vie, elle fait connaître les plantes salutaires et malfaisantes. Le

brigand et le prudent voyageur sont également ceints d'une épée, mais l'un pour dresser des embûches, l'autre pour se défendre. On cultive l'étude de l'éloquence pour soutenir les intérêts de la justice et souvent l'éloquence protège le crime et accable l'innocence. Ainsi, en lisant mon poème avec impartialité, on se convaincra qu'il ne saurait être nuisible : y voir un sujet de scandale, c'est se tromper, c'est faire injure à mes vers. Et quand je devrais le reconnaître, les jeux même n'offrent-ils pas des principes de corruption? Proscris donc tous les spectacles : n'ont-ils pas bien souvent été une occasion de chute, lorsqu'on livre des combats sur le sable qui recouvre une arène trop dure? Proscris le cirque : il favorise impunément la licence: là, une jeune fille est assise côte à côte d'un étranger. On voit des femmes se promener dans les portiques et y donner des rendez-vous à leurs amants : pourquoi donc en laisser un seul ouvert ? Est-il un lieu plus saint que les temples ? une femme les doit fuir, pour peu qu'elle ait une imagination déréglée : qu'elle se rende au temple de Jupiter, le temple de Jupiter va lui rappeler toutes les femmes que ce dieu a rendues mères. Va-t-elle un peu plus loin adorer Junon ; à sa pensée s'offriront les nombreuses rivales qui firent le tourment de la déesse. A la vue de Pallas, elle demandera pourquoi cette vierge fit élever ce fruit d'un amour criminel, Erichthonius. Qu'elle entre dans le temple de Mars, ouvrage de ta munificence, à la porte même, elle voit la statue de Vénus près du dieu vengeur. S'arrête-t-elle au temple d'Isis, elle voudra savoir pourquoi la fille de Saturne la força de fuir à travers la mer Ionienne et le Bosphore. Vénus lui rappellera Anchise; la Lune, le héros du Latmus et Cérès, Iasion. Il n'est aucun simulacre qui ne puisse débaucher une âme dépravée : cependant ils restent tous debout protégés par leur place même. Mais dans mon Art, exclusivement

composé pour des courtisanes, la première page écarte les femmes vertueuses : celle qui pénètre dans le sanctuaire, malgré la défense du pontife, est coupable d'une criminelle désobéissance. Mais quoi? est-ce un crime de parcourir quelques poésies galantes, et n'est-il pas permis aux femmes vertueuses de lire bien des choses qu'elles ne doivent pas faire ? Souvent la dame la plus susceptible et la plus sévère voit des femmes nues et prêtes à tous les combats de Vénus : les chastes yeux de la vestale aperçoivent d'immodestes courtisanes, sans que leur maître ait à craindre les rigueurs de la loi.

Mais enfin pourquoi cette muse si libertine? pourquoi ce poème cherche-t-il à inspirer l'amour ? C'est un tort, c'est une faute manifeste, je dois l'avouer : c'est un tra vers d'imagination et de jugement que je regrette. Ah! pourquoi cette ville qui tomba sous l'effort de la Grèce, pourquoi les souffrances de Troie n'ont-elles pas été ressuscitées dans mes vers? pourquoi n'ai-je pas chanté Thèbes et ces deux frères percés par la main l'un de l'autre, et les sept portes assignées à sept chefs différents? Rome la belliqueuse m'offrait d'assez riches matériaux, et c'est un devoir sacré de célébrer les hauts faits de sa patrie. Enfin, parmi tes nombreuses vertus dont retentit l'univers, ô César, je devais en choisir une pour la chanter et comme les rayons éblouissants du soleil attirent nos regards, ainsi tes belles actions auraient dû attirer mon âme. Non : ce reproche n'est pas légitime : le champ que je cultive est humble et modeste : celui-là était immense et inépuisable. Une barque doit-elle se confier à l'Océan, parce qu'elle se hasarde se jouer sur un lac étroit? Peut-être même dois-je douter si ce mode léger convient bien à ma muse, si cette simple cadence n'est pas au dessus de ma portée. Mais si tu m'ordonnais de chanter

les géants foudroyés par Jupiter, en dépit de mes efforts, le fardeau m'accablerait. Les, merveilleuses actions de César réclament un génie riche et brillant, pour que le poème soit digne du héros. Et pourtant j'avais osé l'entreprendre mais je crus ternir ta gloire, et, par un sacrilège odieux, affaiblir tes mâles vertus. Je revins donc à des travaux moins sérieux, à la poésie légère, et mon âme s'échauffa d'une passion imaginaire. Ah! puisse -t- elle ne l'avoir jamais fait! Mais ma destinée m'entraînait, et mon esprit me précipitait à ma perte. Combien je regrette d'avoir étudié, d'avoir de mes parents reçu de l'éducation, d'avoir jamais appris à lire ! C'est à ces productions badines que je dois ma disgrâce ; c'est à cet Art, où tu crus voir professer l'adultère. Mais jamais je n'appris aux femmes à être infidèles : ce qu'on ignore soi-même, comment pourrait-on l'enseigner? Si j'ai composé des poésies galantes, des vers érotiques, jamais la moindre anecdote n'a flétri ma réputation et il n'est pas de mari de la classe la plus humble, dont mes sottises aient rendu le titre de père équivoque. Je le jure ici, mes mœurs ne ressemblent en rien à mes vers : ma muse est folâtre, et ma conduite réservée; mes œuvres, presque en tout filles du mensonge et de l'imagination, ont pris plus de licence que leur auteur. Mon ouvrage n'est pas le miroir de mon âme; c'est un délassement légitime et dont presque toujours l'unique but est de charmer l'oreille : Accius serait donc un être sanguinaire, Térence un parasite; tout chanter des combats, un homme d'une humeur belliqueuse. Enfin, je ne suis pas le seul qui aie chanté les tendres amours : seul, j'ai été puni de les avoir chantés. Aimer et boire à pleines coupes, n'est-ce pas là le refrain des chansons du vieillard de Téos? N'est-ce pas des leçons d'amour que Sapho donna aux jeunes filles de Lesbos? pourtant et Sapho et Anacréon chantèrent impunément. Toi

non plus, fils de Battus, tu n'eus pas à te repentir d'avoir plus d'une fois mis le lecteur dans la confidence de ton bonheur. Ménandre, cet auteur charmant, n'a pas une seule pièce sans amoureuse intrigue : et il fait la lecture ordinaire des enfants de l'un et de l'autre sexe. Et le fond de l' Iliade, quel est-il? une femme parjure que se disputent son amant et son époux. Au premier plan, la passion qu'alluma Chryséis, et la discorde semée entre deux héros par l'enlèvement d'une jeune fille. *L'Odyssée* offre une femme dont, en l'absence de son époux, mille rivaux épris ambitionnent la conquête. N'est-ce pas Homère encore qui représente Mars et Vénus surpris et enchaînés sur le théâtre même de leurs plaisirs ? Saurions-nous, sans le témoignage de ce grand poète, que deux déesses brûlèrent pour leur hôte?

La tragédie est le genre de composition le plus sévère: l'amour en est aussi l'éternel ressort. Que nous offre Hippolyte? l'aveugle passion d'une marâtre. Canace est célèbre par son amour pour son frère. Quoi ! le fils de Tantale à l'épaulé d'Ivoire n'emmena-t-il pas la princesse , de Pise sur un char guidé par l'amour et traîné par des coursiers phrygiens? Qui força une mère à teindre un fer du sang de ses fils? le désespoir d'un amour outragé. L'amour fit métamorphoser en oiseaux un prince et sa maîtresse, et cette mère qui maintenant encore pleure son cher Itys. Sans la passion coupable qu'Érope inspira à son frère. Nous ne lirions pas que les coursiers du Soleil reculèrent d'horreur. Jamais l'impie Scylla n'eût paru sur la scène tragique, si l'amour ne lui avait fait couper le fatal cheveu de son père. Lire Electre et les fureurs d'Oreste, c'est lire le forfait d'Égysthe et de la fille de Tyndare. Que dire du fier héros qui dompta la Chimère, et faillit être victime d'une hôtesse perfide? Parlerai-je d'Hermione:

de toi, fille de Schœnée; de toi, prophétesse aimée du roi de Mycènes? Parlerai-je de Danaé, de sa belle-fille, de la mère de Bacchus, d'Hémon, et de cette mortelle pour laquelle une nuit vil doubler sa durée? Parlerai-je du gendre de Pélias, de Thésée, de ce Grec qui, le premier, toucha le rivage de Troie? A cette liste ajoutez Iole, et la mère de Pyrrhus, et l'épouse d'Hercule, et Hylas, et le plus beau des jeunes Troyens.

Le temps me manquerait pour énumérer tous les amours de la scène tragique, et ce poème suffirait à peine au simple catalogue des noms. La tragédie aussi est descendue à d'obscènes bouffonneries : on y trouve une foule de mots où la pudeur est outragée. Et pourtant qu'est-il résulté de fâcheux pour l'auteur qui a peint les faiblesses d'Achille, d'avoir énervé dans ses vers la mâle conduite de son héros ? Aristide a rassemblé sur sa tête tous les reproches faits aux Milésiens, Aristide ne fut pas cependant banni de sa patrie. Ni celui qui apprit aux mères le moyen de faire périr leur fruit, Eubius, auteur d'une histoire impure, ni cet autre qui naguère composa les livres Sybarites, ne furent exilés; ni ces femmes qui dévoilèrent leurs amoureux exploits. Tous ces ouvrages sont confondus parmi les chefs-d'œuvre des savants, et, par la munificence de nos grands généraux, mis à la disposition du public. Les étrangers ne m'offrent pas seuls des armes pour me défendre : la littérature latine aussi compte plus d'une muse érotique. Si le grave Ennius a embouché la trompette des combats, Ennius, génie sublime, mais rude et sans art; si Lucrèce analyse les éléments de la flamme dévorante, et prédit la destruction de ce triple monde; en revanche le voluptueux Catulle a souvent chanté sa maîtresse, sous le nom emprunté de Lesbie; amant volage, il nous révèle plusieurs autres passions, et avoue lui-même son infidélité. Calvus, ce pygmée des poètes, montra la même

licence, et raconta ses mille prouesses en ce genre : rappellerai-je les vers de Ticiada, Ceux de Memmius, qui bannirent toute pudeur dans les choses et dans les termes ? Près d'eux marche Cinna ; Anser, plus effronté que Cinna ; et les poésies légères de Cornificius, et celles de Caton ; et ces vers où l'on voit Meteila, tantôt déguisée sous le nom de Perilla, tantôt chantée sous son nom véritable. Le poète même qui guida le navire Argo jusque dans les eaux du Phaxe, ne put taire ses amoureux larcins. Les vers d'Hortensius, les vers de Servius ne sont pas plus réservés et qui hésiterait à suivre de si grands exemples ? Sisenna traduisit Aristide, et n'eut pas à souffrir pour avoir mêlé à ses travaux historiques de licencieux badinages. Ce qui fut une tache pour Gallus, ce n'est pas d'avoir chanté Lycoris, c'est de n'avoir pas su modérer son indiscretion dans la chaleur du vin. Tibulle est peu crédule aux serments d'une maîtresse qui fait sur son compte les mêmes protestations à son époux. Il déclare lui avoir appris l'art de tromper un jaloux, et se reconnaît dupe de ses propres leçons. Souvent il feignit d'admirer la pierre ou le cachet de sa maîtresse, pour pouvoir à l'ombre de ce prétexte lui presser la main. Souvent, à ce qu'il rapporte, ses doigts, quelque signe de tête, lui servaient d'interprète ; ou bien il traçait sur la table arrondie de muets caractères. Il indique les herbes propres à faire disparaître de la peau les taches que laisse l'empreinte, des lèvres ; enfin, il demande à son imprudent époux de le garder pour qu'elle soit moins infidèle. Il sait pour qui ces aboiements, quand il rode tout seul ; pourquoi il est forcé de tousser tant de fois sans que la porte s'ouvre. Il enseigne mille ruses de cette espèce, et apprend aux épouses l'art de tromper leurs maris : il ne fut pas malheureux pour cela : Tibulle est lu, est goûté de tout le monde ; et déjà tu étais parvenu à l'empire, quand sa

réputation se répandit. Tu trouveras les mêmes leçons dans le tendre Properce, et néanmoins pas la plus légère censure qui soit venue l'atteindre. Je recueillis leur héritage (car les bienséances m'ordonnent de taire les noms illustres des auteurs vivants). Je n'appréhendai pas, je l'avoue, dans ces parages où tant de barques firent une heureuse traversée, de voir la mienne y faire seule naufrage.

D'autres décrivirent les secrets divers et les chances du jeu, passion qui, aux yeux de nos ancêtres, n'est pas pour nous une tâche légère. Ils dirent la valeur des os-selets, la manière de les lancer pour amener le point le plus fort, ou pour éviter l'as fatal; le nombre des points de chaque dé ; l'art de les jeter quand on désire tel ou tel chiffre, et de combiner son coup. Ils peignirent la marche des champions de deux couleurs, sur un seul front de bataille, parce qu'une pièce entre deux ennemis est prisonnière ; l'art d'attaquer plutôt que d'attendre, et de rappeler à propos la pièce trop avancée, pour que, par une retraite salutaire, elle ne s'engage pas isolée. Sur un étroit damier on place deux rangs de trois petites pierres; la victoire reste à qui maintient sa ligne sans être rompue. Il est enfin une foule d'autres jeux, je n'en prétends pas épuiser ici la série, destinés à perdre le temps, ce bien si précieux.

Tel autre encore a chanté les différentes espèces de paumes et la manière d'y jouer; tel autre apprend l'art de nager ; tel autre le jeu du cerceau ; d'autres ont mis en vers l'art de composer son teint. Celui-ci règle l'ordonnance des repas et l'étiquette des réceptions; celui-là indique la terre propre à la poterie, apprend quelle espèce de vase doit conserver au vin toute sa limpidité. Ce sont là des passe-temps qui sentent la fumée de décembre, et personne n'eut à se repentir de pareilles compositions.

Séduit par ces exemples, j'ai fait des vers d'où la tristesse était bannie mais un triste châtiment a été le fruit de ces jeux. Enfin, parmi tant d'auteurs, je n'en vois pas un seul victime de sa veine, j'en offre le premier exemple. Quel eut donc été mon sort, si j'avais écrit des mimes, bouffonneries obscènes, auxquelles on peut toujours reprocher une intrigue imaginaire, qui mettent constamment en scène quelque élégant roué, quelque épouse rusée qui en donne à garder à un mari imbécile. C'est là pourtant le spectacle des filles déjà grandes, des femmes, des hommes, des enfants, et la plus grande partie des sénateurs y assistent. C'est peu que des paroles incestueuses souillent les oreilles : les yeux se familiarisent avec l'impudicité : une infidèle a-t-elle usé d'un nouveau stratagème pour tromper son époux, on applaudit, on lui décerne la palme avec enthousiasme. Le théâtre, cette institution sans utilité, est une carrière lucrative pour le poète : le prêteur paie au poids de l'or ces pièces criminelles : examine les comptes de tes jeux, Auguste, tu verras les sommes énormes que t'ont coûtées ces sortes de fêtes. Tu en fus aussi le spectateur; tu les offris souvent à des spectateurs nombreux, tant la grandeur en toi s'unit toujours à la bonté! ces yeux, qui surveillent les intérêts du monde, ont vu avec indifférence l'adultère sur la scène. S'il est permis d'écrire des mimes qui retracent de si honteux tableaux, le sujet que je choisis mérite une peine plus légère. Ce genre d'ouvrage trouve-t-il donc son privilège dans la scène même, et autorise-t-elle dans les mimes tous les caprices de la licence? Eh bien ! mes vers aussi eurent les honneurs du ballet, et plus d'une fois captivèrent tes regards. Si dans vos palais les images des antiques héros tracées par des pinceaux habiles sont exposées au grand jour; des scènes voluptueuses, des portraits de Vénus en miniature , sont dans un cabinet mystérieux : là on voit

Télamon dont les traits respirent le courroux; là aussi une mère barbare, dans les yeux de laquelle on lit son forfait : mais ici est Vénus pressant de ses doigts, pour la faire sécher, sa chevelure humide; elle paraît couverte encore de l'onde qui lui donna le jour.

D'autres chantent la guerre armée de piques homicides, quelques-uns les exploits de tes ancêtres ou les tiens. Pour moi, la nature jalouse restreignit ma sphère, et n'accorda qu'un faible essor à mon génie. Toutefois *l'Enéide*, même, ce chef-d'œuvre de ton poète favori, mêle aux exploits du héros son union avec la princesse tyrienne et dans tout le poème aucun épisode n'est plus souvent relu que cette passion, qu'un hymen légitime ne vint pas sanctionner. La flamme de Phyllis, la tendresse d'Amaryllis avaient inspiré à la jeunesse du même auteur des poésies pastorales. Et moi aussi j'avais, il y a bien longtemps, fait un poème, seul condamnable : un châtiment nouveau vint punir une faute qui n'était pas nouvelle : mes vers avaient vu le jour alors que, chargé de censurer les fautes des citoyens, tu me laissas plus d'une fois passer tranquille chevalier. Ainsi donc cet ouvrage, que dans mon aveuglement je ne croyais pas capable d'affliger ma jeunesse, fait, aujourd'hui l'affliction de mes vieux jours : une vengeance tardive est venue frapper un ouvrage déjà ancien, et la peine est bien éloignée de l'époque où elle fut méritée. Mais ne crois pas que toutes mes œuvres portent le cachet de la licence : souvent ma barque a déployé de plus larges voiles : j'ai composé six mois de Fastes, renfermés en six livres," dont chacun se termine avec le mois qu'il décrit. Cette œuvre à laquelle je travaillais naguère sous tes auspices, et qui t'était dédiée, ma catastrophe est venue l'interrompre. J'ai livré aussi de royales disgrâces au cothurne tragique et l'expression a la gravité qui convient au cothurne. J'ai conté encore,

mais sans y pouvoir mettre la dernière main, les êtres qui revêtirent des formes nouvelles. Ah ! puisses-tu calmer un peu le courroux de ton âme et, dans un moment de loisir, de ce poème te faire lire quelques pages, ces pages où, après avoir pris le monde à son berceau, j'arrive à ton époque, Ô César : vois quel feu je dois à ton inspiration ; avec quel enthousiasme je chante ta personne et la famille !

Jamais d'ailleurs je ne déchirai personne par mes satires ; jamais je ne flétris personne dans mes vers. Poète inoffensif, le sel d'une raillerie amère fut loin de mes lèvres ; aucune de mes épîtres n'offre un trait empoisonné et parmi tant de milliers de citoyens, et tant de milliers de vers, ma muse n'a blessé que moi seul. Je n'imagine donc pas qu'aucun Romain se réjouisse de mes disgrâces ; je me flatte que plusieurs y ont été sensibles ; jamais je ne croirai qu'on ait insulté à ma chute, si mon humeur inoffensive est payée de quelque reconnaissance. Puissent ces motifs et tant d'autres fléchir ta divinité, ô père, ô sauveur de la patrie, objet de sa sollicitude ! Ce n'est pas mon retour dans l'Ausonie (si ce n'est peut-être un jour à venir, lorsque la durée de ma peine t'aura désarmé), c'est un lieu d'exil plus sûr, et un peu plus tranquille que j'implore : que la peine soit proportionnée à la faute.

LIVRE TROISIÈME

ELEGIE PREMIERE.

ARGUMENT.

Ovide suppose que son livre arrive à Rome, demande son chemin : un guide s'offre à lui, le fait passer près de plusieurs monuments, près du palais d'Auguste, et le conduit aux trois bibliothèques publiques : on lui en

refusé l'entrée : il se recommande à l'intérêt des particuliers.

Ouvrage d'un humble exilé, j'arrive en cette ville où il m'envoie en tremblant: lecteur bienveillant, tends une main hospitalière au pèlerin épuisé. Ne crains rien : que ta pudeur ne soit pas alarmée : pas un seul vers ici qui donne des leçons d'amour : la destinée de mon infortuné maître n'est pas de nature à devoir être déguisée par de tendres badinages. Cet Art même que jadis, pour son malheur, il esquissa au printemps de sa vie, aujourd'hui, par un regret trop tardif, hélas ! il le condamne et le maudit. Regarde ces pages : partout y règne l'empreinte de la tristesse, et les vers y sont en harmonie avec les circonstances qui les ont inspirés. S'ils boitent et retombent alternativement, c'est un effet ou de la mesure ou de la longueur du voyage : si je n'ai ni la blonde couleur du cèdre, ni le poli de la pierre-ponce, c'est que j'avais honte d'être plus élégant que mon maître : si l'écriture est çà et là couverte de taches, c'est que le poète a terni son ouvrage de ses larmes : s'il s'y rencontre quelques expressions, peu latines, c'est qu'il écrivait sur une terre barbare. Chers lecteurs, indiquez-moi, si cela ne vous importune pas, quelle route je dois suivre, vers quel asile diriger mes pas, pauvre étranger dans cette ville. Lorsque j'eus balbutié ces mots avec mystère, à peine se trouva-t-il un seul homme qui voulût me servir de guide : puissent les dieux t'accorder, ce qu'ils refusèrent à mon père, découler de paisibles jours au sein de ta patrie! Conduis-moi, je te suis, quoique j'arrive d'une contrée lointaine, épuisé d'avoir traversé les terres et les mers.

Il se rendit à mes vœux, et, marchant devant moi : Voilà, me dit-il, le forum de César : voici la voie que sa destination fit appeler Sacrée : ici est le temple de

Vesta où l'on conserve le palladium et le feu éternel :
là fut le modeste palais de l'antique Numa. Puis se
dirigeant vers la droite : voici, me dit-il, la porte
Palatine; voilà Stator : voilà le berceau de Rome.
Pendant que j'admire tous ces monuments , j'aperçois un
portique où brillaient des trophées d'armes, édifice
digne d'un dieu : Est-ce là, demandé-je, la demeure de
Jupiter? Cette conjecture m'était suggérée par la vue
d'une couronne de chêne. Lorsque j'en connus le maître:
Je ne me suis point abusé, repris -je : c'est bien
réellement la demeure de Jupiter. Mais pourquoi près de
la porte ce laurier qui la couvre? pourquoi l'entrée de
ce séjour auguste est-elle ombragée par cet épais
feuillage? Est-ce la marque des perpétuels triomphes
qu'a obtenus cette maison? est-ce parce quelle fut
toujours chérie du dieu adoré à Leucade? est-ce un signe
de joie particulier, ou un indice de la joie qu'elle
répand en tous lieux? est-ce le symbole de la paix
qu'elle fait régner sur la terre ? La verdure éternelle
du laurier, sa feuille qui jamais ne tombe desséchée,
sont-elles l'emblème de son immortelle gloire? Une
couronne et une inscription gravée au dessous nous en
apprend le motif: les citoyens lui doivent leur salut :
sauve encore, sauve un citoyen, ô le meilleur des pères,
un seul, qui languit relégué aux extrémités de
l'univers, et dont le châtiment, bien mérité sans doute,
le fut moins par un crime réel, que par une faute
involontaire. Infortuné! ce lieu m'inspire autant
d'effroi, que son maître de respect, et ma plume tremble
à tracer ces caractères : vois-tu mon papier même en
pâlir? vois-tu mes distiques alternativement chanceler?
Puisses-tu, demeure auguste, quelque jour enfin adoucie,
être rendue aux regards de mon père, habitée encore par
les mêmes maîtres!

Nous poursuivons notre route , et mon guide me mène vers un temple de marbre blanc, élevé au dessus de majestueux degrés, celui du dieu dont le fer respecta la chevelure : c'est là que l'on voit successivement, entre des colonnes apportées de régions lointaines, les Danaïdes et leur barbare père l'épée nue; là aussi toutes les conceptions des plus doctes esprits tant anciens que modernes sont exposées aux yeux et à la curiosité des lecteurs, j'y cherchais mes frères, non ceux toutefois auxquels leur père regrette d'avoir donné le jour : je les cherchais en vain, lorsque le gardien de ces lieux m'enjoignit de me retirer de cette enceinte sacrée. Je me dirige vers un autre temple, situé près d'un théâtre voisin, l'accès m'en fut interdit aussi. Ce premier sanctuaire ouvert aux doctes ouvrages, la Liberté qui y préside me défendit d'en fouler le vestibule. Ainsi retombe sur sa postérité la disgrâce d'un malheureux père, et nous subissons, infortunés enfants, le même exil que lui-même! Peut-être un jour, moins sévère et pour nous et pour lui, César se laissera-t-il désarmer par la durée du supplice. Je vous en conjure, grands dieux, et toi, César, la plus puissante des divinités, entendez mes vœux ! Cependant, puisque tout asile public m'est fermé, ah! qu'il me soit permis de rester dans l'obscur demeure d'un humble citoyen! Et vous, s'il se peut encore, daignez, mains plébésiennes, accueillir mes vers tout confus des rebuts qu'ils viennent d'essuyer.

ELEGIE DEUXIEME.

ARGUMENT.

Il peint l'accablement auquel il est en proie depuis son armée en Scythie, et il implore la mort.

Il était donc dans mes destinées de voir aussi la Scythie et les contrées situées sous la constellation de la fille de Lycaon ! Et vous, nymphes du Piérus, fils de Latone, docte chœur des Muses, vous n'avez pas secouru votre ministre ! et il ne m'a servi de rien que mes jeux ne fussent point au fond criminels, que ma vie fut moins légère que ma muse ! Après avoir couru mille dangers sur terre et sur mer, me voici en proie aux éternels frimas du Pont. Moi qui jadis fuyais les soucis, moi qui étais né pour un paisible repos, délicat et incapable de soutenir la fatigue, j'endure aujourd'hui les plus affreuses extrémités et cette mer sans port, et les vicissitudes d'un si long trajet ont été impuissantes à me perdre ; mon esprit a pu suffire à tant d'infortunes, et mon corps y a puisé son énergie à supporter des maux à peine supportables. Tant que je flottai entre la vie et la mort, jouet des vents et des ondes, ce tourment même donnait le change à mes soucis, à mon cœur navré ; depuis que le voyage est terminé, que les pénibles distractions de la traversée n'existent plus, que j'ai touché la terre de mon exil, je ne me plais que dans les larmes, et de mes yeux elles coulent avec autant d'abondance que l'eau des neiges au printemps. Je songe à Rome, à ma maison, à ces lieux regrettés, à tant d'objets si chers laissés dans cette ville à jamais perdue pour moi. Hélas ! pourquoi les portes du tombeau, tant de fois heurtées, ne se sont-elles jamais ouvertes ? Pourquoi ai-je échappé à tant de glaives ? Pourquoi, si souvent menaçante, la tempête n'a-t-elle jamais submergé cette tête infortunée ? Dieux, dont j'ai trop éprouvé les constantes rigueurs, qui vous associez tous au courroux d'un seul dieu, hâtez, je vous en conjure, la mort trop lente à me frapper, et que les portes du trépas cessent de m'être fermées !

ÉLÉGIE TROISIÈME.

ARGUMENT.

A sa femme. Il est languissant : souvenirs pénibles qui l'assiègent : il regrette de mourir si loin de sa patrie, de ne pouvoir expirer dans les bras de son épouse : il voudrait que l'âme pérît avec le corps : son épitaphe : ses derniers adieux.

Tu seras peut-être Surprise de voir ma lettre écrite par une main étrangère: c'est que j'étais malade, malade aux extrémités d'un monde inconnu , et presque désespérant de ma guérison. Figure-toi l'état de mon âme dans cette situation, languissant dans un pays affreux parmi les Sarmates et les Gètes. Je ne puis me faire au climat, ni m'accoutumer à ces eaux, et j'éprouve pour le pays même je ne sais quelle antipathie. Pas une habitation un peu commode : aucun aliment convenable pour un malade : aucun disciple d'Apollon qui puisse soulager mon malaise : pour me consoler, pour tromper par ses doux entretiens les heures trop lentes à s'écouler, pas un ami près de moi. Je languis épuisé aux dernières limites des continents habités, et, au milieu de mes souffrances, mes souvenirs me retracent tous les objets qui sont loin de moi. Mais ces souvenirs, le tien les efface tous, chère épouse, et tu remplis à toi seule plus de la moitié de mon cœur : absente, je m'entretiens avec toi : c'est toi seule que ma voix appelle : sans toi, non, pas une seule nuit, pas u n jour ne s'écoule. On dit même qu'au milieu des paroles sans suite échappées à mon délire, ton nom était encore sur mes lèvres. Quand ma langue défaillante, paralysée, à peine pourrait être ranimée par quelques gouttes d'un vin généreux, si l'on venait me dire, voilà ton épouse, je renaîtrais à l'instant, et l'espoir de te posséder me donnerait des forces nouvelles.

Tandis que je flotte entre la vie et la mort, toi peut-être, là bas, t u m'oublies et coules les jours au sein des plaisirs. Mais non, non; je le sais, ô l a plus chérie des épouses, loin de moi il n'est plus pour toi que des jours de deuil. Si pourtant j'ai fourni la carrière que je devais par courir, si je touche au terme de ma trop courte existence, que vous coûtait-il, grands dieux, d'épargner un infor tuné aux portes du tombeau, de permettre que le sol de ma patrie recouvrit mes cendres, que mon châtiment fût différé jusqu'à ma mort, ou qu'une mort précipitée devançât mon départ? Naguère, avant d'être frappé, je pouvais mourir avec cet honneur : c'est pour finir dans l'exil, que la vie me fut accordée. Il faudra donc mourir si loin, sur des bords inconnus, et le théâtre même de mon agonie en doublera l'amer tume! et mon corps languissant ne reposera pas sur ma couche accoutumée! Enseveli, je n'aurai personne qui me pleure! Les larmes d'une épouse ne viendront pas, en tombant sur ma joue, arrêter un instant mon âme fugitive! je ne pourrai dicter mes volontés suprêmes, et, en m'adressant les derniers adieux, une main chérie ne fermera pas mes paupières mourantes! privé de pompe funèbre, privé des honneurs d'un tombeau, du tribut ordinaire des pleurs, une terre barbare recouvrira ce corps infortuné!

Et toi, en apprenant cette nouvelle, tu sentiras ton esprit s'égarer; ta main tremblante frappera ton sein fidèle. Tu étendras en vain les bras vers cette contrée ; tu prononceras inutilement le nom de ton malheureux époux. Va, cesse de te meurtrir les joues, de t'arracher les cheveux : ce n'est pas la première fois, âme de ma vie, que je t'aurai été enlevé : c'est en perdant ma patrie, songe-s-y bien, que je périrai, et cette mort fut pour moi la première et la plus cruelle. Maintenant, si tu le peux, mais non, cet effort ne t'est

pas possible, ô la plus tendre des épouses, réjouis-toi que la mort ait mis un terme à tant de maux. Ce que tu peux du moins, c'est de te rendre par une courageuse résignation l'infortune plus légère; il y a longtemps que ton cœur en a fait le triste apprentissage.

Ah! plut au ciel que l'âme pérît avec le corps, et qu'aucune partie de mon être n'échappât à la flamme dévorante ! car si l'âme, d'une essence immortelle, prend son essor à travers l'espace, si le vieillard de Sainos a dit la vérité, on verra l'ombre d'un Romain errer parmi celles des Sarmates, étrangère à ces mânes farouches , et à jamais enchaînée au milieu d'eux. Que par tes soins, dans une urne modeste, mes cendres soient rapportées à Rome: ainsi, après mon trépas du moins, je ne serai plus exilé. Personne ne s'y peut opposer : une princesse thébaine, qui venait de perdre son frère, sut bien, malgré la défense du roi, le mettre dans la tombe. Prends des feuilles et de la poudre d'amomum pour les mêler à ma cendre: dépose-la près des murs de la ville, et, pour attirer les regards fugitifs du passant, fais graver en gros caractères sur le marbre du tombeau : «Ci gît le chancre fidèle des tendres amours, Ovide, qui périt victime de son goût pour la poésie. Toi qui passes en ces lieux, ne refuse pas, si tu as jamais aimé, de dire : Puisse en paix reposer la cendre d'Ovide! » C'en est assez pour mon épitaphe : mes œuvres sont pour ma mémoire un monument plus précieux et plus durable. Je me flatte, quoiqu'elles aient perdu leur auteur, qu'elles lui procureront une renommée, une existence immortelle.

Pour toi, porte sur ma tombe des présents funèbres; répands-y des fleurs arrosées de tes larmes; bien que mon corps soit alors réduit en cendres, ces tristes restes seront encore sensibles à ce pieux hommage. Je voudrais en écrire davantage mais, après tant de paroles, ma voix épuisée, ma langue desséchée, ne me

laissent plus la force de dicter. Reçois le dernier salut peut-être que doive prononcer ma bouche : hélas ! ce salut que je t'envoie, me manque à moi-même.

ÉLÉGIE QUATRIÈME.

ARGUMENT.

A un ami. II l'engage à fuir les palais et la grandeur : il le loue de sa fidélité, lui peint ses malheurs, proteste de sa tendresse à l'égard de tous ses amis et les prie de songer à lui.

O toi qui me fus toujours cher, mais que je pus apprécier dans l'adversité, après ma ruine, si tu veux en croire un ami instruit par l'expérience, vis pour toi-même et fuis bien loin les noms illustres. Vis pour toi, et, autant qu'il t'est possible, évite les palais éclatants, c'est du séjour le plus éclatant que part la foudre cruelle. Les hommes élevés, je le sais, peuvent seuls être utiles : ah ! plutôt, puisse ne l'être jamais, celui qui peut nuire ! Les antennes abaissées échappent aux coups de la tempête : une large voile a plus à craindre qu'une petite. Vois-tu l'écorce légère flotter à la surface de l'onde, tandis que le poids attaché au filet le plonge au fond des eaux ?

Si ces leçons que je te donne m'avaient été jadis données à moi-même, peut-être serais-je encore dans la ville qui m'était due. Tant que je me bornai à la société, tant qu'un modeste zéphyr poussa ma nacelle, elle vogua tranquillement sur une onde paisible. Qu'un homme tombe sur un sol uni (par un accident assez rare encore), dans sa chute il touche à peine la terre et se relève aussi tôt : mais le malheureux Elpénor (1), qui avait glissé du faite du palais, apparut ensuite, ombre légère, à son roi. Pourquoi vit-on Dédale agiter sans danger ses ailes, et Icare donner son nom à une vaste

mer ? c'est que l'un prit un essor élevé, l'autre un vol plus humble: car enfin ils avaient l'un et l'autre des ailes, qu'ils ne devaient pas à la nature. Crois-moi, vivre ignoré, c'est vivre heureux, et l'on ne doit pas s'élever au dessus de sa sphère. Eumède n'eût pas perdu son fils si ce jeune insensé ne se fût épris des coursiers d'Achille et Mériops n'eût pas vu le sien en proie aux flammes, et ses filles changées en arbres, si Phaéthon s'était contenté de l'avoir pour père.

Et toi aussi redoute toujours une élévation trop grande : que ces exemples t'apprennent à resserrer les voiles de ton ambition. Tu mérites de fournir, sans rien heurter dans ta course, le stade de la vie, et de jouir d'un destin prospère. Ces vœux, que je forme pour toi, te sont bien dûs pour prix de ta douce affection, de ton dévouement, dont le souvenir à jamais restera gravé dans mon âme : je l'ai vu gémir sur ma destinée avec une douleur aussi profonde que celle, qui, sans doute, était empreinte sur ma physionomie. J'ai vu tes larmes couler sur ma joue, et je m'en abreuvaï, comme aussi de tes tendres serments. Maintenant encore ton zèle protège un ami éloigné, et tu adoucis des maux qui semblent presque sans adoucissement. Vis à l'abri des regards de l'envie : coule sans gloire des jours fortunés, et ne cherche tes amis qu'au sein de tes égaux. Que mon nom, qui seul encore ne partage pas mon exil, que le nom de ton Ovide te soit toujours cher : la Scythie, le Pont possèdent le reste.

J'habite une contrée voisine de la constellation de l'Ourse, terre resserrée par un froid qui la dessèche. Plus loin sont le Bosphore, le Tanaïs, les marais scythiques, et quelques lieux encore dont le nom est à peine connu. Il n'y a rien au delà; que des glaces inhabitables. Hélas ! combien sont près de moi les

dernières limites du monde! Mais bien loin est ma patrie, bien loin mon épouse si tendre, et tous les objets qui, après ces deux premiers, furent chers à mon cœur ! Et pourtant, dans leur éloignement; si je ne puis matériellement les toucher, mon imagination les contemple tous : à mes jeux se retracent ma maison, Rome, l'image de ces lieux chéris; et tour-à-tour les scènes diverses dont ils furent le théâtre: à mes yeux toujours est présente, par une douce illusion, mon épouse elle-même : c'est elle qui aigrit mes tourments ; elle qui les soulage : elle les aigrit par son absence, elle les soulage par sa tendresse et sa constance à soutenir le fardeau qui l'accable,

Et vous aussi, vous êtes graves dans mon cœur, fidèles amis : je voudrais nommer, individuellement ici chacun de vous mais ma reconnaissance est arrêtée par un sentiment de crainte, de circonspection et vous-mêmes, peut-être, aimez-vous mieux ne pas figurer dans ces vers. Tous l'eussiez aimé jadis, et c'eût été pour vous un hommage flatteur de voir mes poésies offrir vos noms aux lecteurs. En proie à cette incertitude, c'est dans le secret de mon âme que je m'adresserai à chacun de vous, et sans vous causer aucune alarme. Mon vers délateur n'ira pas vous chercher dans l'ombre pour vous traîner au grand jour : vous qui m'aimiez avec mystère, aimez-moi de même encore. Sachez seulement que, même au fond de cette région lointaine, votre image n'en est pas moins présente à ma pensée. Que chacun de vous s'efforce de procurer quelque soulagement à mes disgrâces ; ne me refusez pas, dans mon abandon, une main secourable. Puisse en revanche la fortune constamment vous sourire! puissiez-vous n'être jamais frappés d'un si terrible coup et n'avoir pas à implorer un secours étranger!

(1) Elpénor, l'un des compagnons d'Ulysse, s'était endormi, dans l'ivresse, sur le faîte du palais de

Circé, d'où il se tua en tombant. (Hom. , Odyssée , x, 552 ; xx, 51)

ÉLÉGIE CINQUIÈME.

ARGUMENT.

A un ami. Il célèbre la tendresse que cet ami lui a prodiguée après sa condamnation , et depuis son départ : il conserve encore un peu d'espoir à cause de la générosité naturelle aux grandes âmes.

Notre liaison était assez nouvelle, pour que tu pusses la dissimuler sans peine et peut-être ces nœuds ne se fussent-ils jamais resserrés, si ma nacelle avait toujours eu les vents favorables. Mais au moment de ma chute, et quand, par la crainte de partager ma ruine, les autres s'enfuirent et trahirent lâchement mon amitié, tu osas soutenir de ton bras un homme frappé de la foudre et pénétrer dans une maison théâtre du désespoir. Ami de fraîche date, et sans m'être uni par une longue intimité, tu fis ce qu'à peine firent dans ma disgrâce deux ou trois de mes anciens amis. Je vis la consternation peinte dans tes traits, et cette vue me frappa; je vis ton visage baigné de pleurs et plus pâle que le mien ; chacune de tes paroles était accompagnée de quelques larmes ; ma bouche s'abreuvait de tes larmes, et mes oreilles de tes paroles, j'ai senti tes bras tristement enlacés autour de mon cou, et tes baisers entrecoupés de sanglots. Dans mon absence, tu protèges aussi mes intérêts de tout ton pouvoir, tendre ami (tu sais que ce mot remplace ici ton vrai nom). Il est encore d'autres preuves du dévouement le moins équivoque, qui ne s'effaceront jamais de mon cœur. Puisses-tu toujours être en état de protéger tes amis, mais dans de moins tristes circonstances !

Si tu es curieux, comme on le peut supposer, de savoir ce que je deviens sur cette terre de désespoir, je suis soutenu par une faible espérance, ne me la ravis pas du moins, de fléchir une divinité sévère. Que mon attente soit vaine, ou qu'elle puisse être remplie, laisse-moi croire que mes désirs peuvent être exaucés; emploie toute ton éloquence à me persuader que mes vœux pourront être comblés. C'est un attribut de la grandeur, d'être plus facile à désarmer; une âme généreuse se laisse plus aisément émouvoir : le magnanime lion se contente de terrasser son adversaire : le combat cesse, aussitôt qu'il l'a terrassé mais on voit s'acharner sur leur proie expirante le loup, l'ours hideux et tous les animaux d'une espèce moins noble. Sous les murs de Troie, qui fut plus vaillant qu'Achille? Achille fut sensible aux larmes du vieux roi de Dardanie. Le héros d'Émathie fit connaître sa clémence par sa conduite envers Ponus, et par la magnificence d'une pompe funèbre et, pour ne pas me borner aux mortels dont le courroux s'est adouci, Junon nomme aujourd'hui son gendre, celui qui d'abord fut l'objet de sa haine.

Je ne puis me résoudre à perdre tout espoir car enfin la cause de ma punition n'est point une faute capitale : je n'ai pas cherché à bouleverser l'univers en portant atteinte à la vie de César, qui est celle de l'univers; ma bouche n'a rien proféré, rien articulé qui respirât l'emportement ; elle ne s'est compromise par aucune parole échappée dans la chaleur, du vin : c'est pour avoir été témoin involontaire de la faute d'un autre que je suis puni : tout mon tort est de n'avoir pas été aveugle. Je ne puis sans doute me justifier de tout reproche mais dans ce dont on m'accuse, l'erreur est de moitié. Il me reste donc quelque espoir que tu réussiras à soulager ma peine en faisant changer le lieu de mon exil. Puisse, avant-coureur d'un si beau jour, Lucifer

éclatant de blancheur, bientôt sur son coursier rapide,
m'annoncer cette aurore fortunée!

ÉLÉGIE SIXIÈME.

ARGUMENT.

A un ami. Il lui rappelle leur ancienne intimité, et le prie d'employer son crédit à obtenir sa grâce.

Telle n'est pas notre amitié, que tu veuilles, tendre ami, ou, quand tu le voudrais, que tu puisses la dissimuler : tant que je le pus, nul autre ne me fut plus cher que toi, nul autre dans toute la ville ne te fut plus attaché que moi. Notre liaison était tellement répandue parmi le peuple, qu'elle était en quelque sorte plus connue que nous-mêmes. La candeur de ton âme en amitié ne fut pas ignorée du mortel objet de ton culte. Il n'y avait rien de si mystérieux, dont tu ne me fisses le confident et tu déposais dans mon sein une foule de secrets ; à toi seul aussi je racontais mes plus secrètes pensées, excepté le hasard funeste, cause de ma perte. Ah ! si je te l'avais confié, tu jouirais encore de ton heureux ami, et tes conseils m'auraient sauvé mais mon fatal destin me poussait à ma ruine, et me ferme encore toute voie de salut.

Peut-être un peu de prudence m'eut-il soustrait à mon malheur : peut-être est-il impossible de triompher de sa destinée : quoi qu'il en soit, ô toi qui m'es si étroitement lié par une longue intimité, objet de mes plus vifs regrets , ne m'oublie pas, et si tu as quelque crédit, quelque influence, fais-en l'essai en ma faveur ; tâche d'adoucir le courroux du dieu que j'ai offensé, et de rendre ma peine plus légère en faisant changer mon exil, s'il est vrai que mon cœur ne fut pas criminel, que ma faute n'eut pas sa source dans ma volonté. Il est difficile, il serait imprudent de dire par quel hasard

mes yeux devinrent complices d'un tort si funeste ; mon esprit craint de nourrir ses blessures en rappelant ces circonstances, dont l'idée seule renouvelle mes chagrins. Toute action qui entraîne quelque honte, doit rester ensevelie dans une nuit profonde. Je me bornerai donc-à dire que j'ai fait une faute, mais qu'en la commettant je n'avais aucun intérêt en perspective : mon crime ne doit être appelé qu'aveuglement, si on le veut qualifier par son vrai nom. Si mes paroles sont mensongères, qu'on me cherche un exil plus lointain encore, et auprès duquel cette contrée soit voisine de Rome.

ÉLÉGIE SEPTIÈME.

ARGUMENT

A Perilla . ii dit à sa lettre de lui demander si elle cultive encore les Muses : c'est lui qui découvre et guida son génie : le talent est le seul bien durable.

Pars saluer Perilla, lettre que ma plume, a tracée à la hâte, fidèle messagère de mes paroles. Tu la trouveras ou assise près de sa mère chérie, ou entourée de ses livres et des Muses, ses délices: quelle que soit son occupation, aussitôt qu 'on lui annoncera ton arrivée, elle s'empressera de l'abandonner pour, t'interroger et sur le but de ton voyage, et sur l'état où je s uis. Tu lui diras que j'existe, mais qu'à cette existence je préférerais la mort; que la durée de ma peine n 'y apporte aucun adoucisse ment; que j'ai pourtant repris cette lyre, instrument fatal, et que je rassemble des mots propres à former mes distiques. A ton tour adresse lui ces paroles : Et toi, restes-tu fidèle à nos communes études, et composes-tu d'élégants poèmes; par un phénomène rare dans ta patrie? car les destins, de concert avec la nature, t'ont donné en partage une

aimable pudeur accompagnée des qualités les plus rares, d'une brillante imagination. C'est moi qui, le premier, dirigeai tes pas vers l'Hippocrène (1), pour ne pas voir par un sort fâcheux périr cette veine féconde : le premier, je sus la découvrir dans tes tendres années; j'en fus, avec un soin tout paternel le guide et le compagnon. Si tu conserves encore ce beau feu, celle dont les poésies illustrèrent Lesbos surpassera seule tes chefs d'oeuvre. Mais je crains que, ma fortune n'arrête ton essor et que depuis ma catastrophe ton esprit ne reste oisif. Tant que je le pus, souvent tu-me lisais tes ébauches, je te lisais les miennes, et j'étais tour à tour ton juge et ton précepteur; je prêtais l'oreille au fruit récent de ta veine, ou si ta verve s 'était ralentie, je t'en faisais rougir. Peut-être l'exemple du mal que m'ont fait mes vers te ferait-il redouter de partager ma punition. Ne crains rien, Perilla mais que tes œuvres n'aillent pas détourner une femme de son devoir, ni lui apprendre à aimer. Loin de moi donc tout prétexte d'oisiveté, muse harmonieuse, reviens aux beaux arts; à ton culte favori. Ces traits enchanteurs s 'altéreront par l'outrage des ans; flétri par le temps, ce front sera sillonné de rides; cette beauté deviendra la proie de l'impitoyable vieillesse qui, pas à pas et sans bruit, s 'avance. On dira : Elle était belle; et toi, de te désoler, et d'accuser ton miroir d'infidélité. Tu n'as qu'une fortune modeste, et tu serais digne de la plus brillante : mais suppose-toi maîtresse des plus riches trésors : c'est un avantage que donne et ravit aveuglément le caprice de la fortune : un instant suffit pour changer en Irus (2) un Crésus. Pourquoi tant de détails? tous nos biens sont éphémères, excepté ceux du cœur et de l 'esprit. Regarde-moi : privé de ma patrie, de vous, de mes pénates, dépouillé de tout ce qui pouvait m'être ravi, je trouve dans mon esprit ma société; mes jouissances,

César n'a pu étendre ses droits jusque sur lui. Tout homme armé d'un fer homicide pourra mettre fin à mon existence : mais ma renommée doit survivre à mon trépas; et tant que Rome victorieuse, Rome, fille de Mars, du haut de ses collines verra l'univers enchaîné à ses pieds, j'aurai des lecteurs. Et toi aussi, (puisse ton talent avoir une destinée plus heureuse !) saisis le moyen qui t'est offert, d'échapper un jour au fatal bûcher.

(1) L'Hippocrène, fontaine de la Béotie que Pégase, d'un coup de pied, fit jaillir de la terre.

(2) Fameux mendiant d'Ithaque. (Hom., Odyssée xviii, 1.)

ELEGIE HUITIEME.

ARGUMENT.

II voudrait revoir sa patrie : Auguste peut seul accorder cette faveur : le climat de la Scythie est funeste à sa santé : il demande à changer d'exil.

Oh! que ne puis-je m'élancer en ce jour sur le char de Triptolème (1), qui, le premier, répandit la semence dans le sein de la terre inculte ! Que ne puis-je atteler les dragons, à l'aide desquels Médée s'enfuit, ô Corinthe, de ta citadelle! Que ne puis-je prendre et agiter tes ailes, ô Persée! ou les tiennes, ô Dédale! Je fendrai les airs d'un vol rapide, et reverrais soudain la terre de ma douce patrie, l'aspect de ma maison délaissée, mes fidèles amis, et surtout les traits chéris de mon épouse.

Insensé, pourquoi former des vœux puérils et chimériques, qu'aucun jour ne voit, ne verra jamais s'accomplir? Si tu as des vœux à former, n'implore pas d'autre

divinité qu'Auguste ; adresse tes religieux hommages au dieu dont tu as éprouvé la colère. Lui seul peut te donner des ailes, un char rapide: qu'il te rappelle, à l'instant tu prendras ton essor.

Si j'implore cette faveur, la plus grande que je puisse implorer, je crains que mes vœux ne soient trop ambitieux. Peut-être un jour, lorsque son courroux se sera épuisé, faudra-t-il, même alors, solliciter instamment cette grâce. Bornons-nous en attendant à une moindre faveur, qui, pour moi, n'en serait pas moins une faveur extrême : qu'on me permette de quitter cette contrée, toute autre m'est indifférente. Le ciel, l'eau, la terre, l'air, tout ici m'est contraire ; je suis en proie à une langueur perpétuelle. Soit que la maladie de mon âme se communique à ma constitution altérée, ou que la source de mon mal soit dans le climat même, depuis que j'ai touché la terre de Pont, je suis tourmenté par l'insomnie; la maigreur à peine recouvre mes os décharnés ; aucun aliment ne flatte mon palais et telle qu'on voit aux premiers frimas de l'automne la teinte des feuilles blessées du froid précurseur de l'hiver, telle est la couleur de mes membres : rien n'en peut ranimer la vigueur; jamais la douleur ne cesse de m'arracher des plaintes. Le moral chez moi n'est pas moins affecté que le physique; l'un et l'autre sont également malades, et j'endure un double supplice. Toujours là, debout devant moi, comme un spectre réel, est l'image de ma fortune mon arrêt à la main et à la vue de ces lieux, des mœurs de cette nation, de son costume, de son langage, à la pensée de ce que je suis et de ce que je fus, j'éprouve un si vif désir de la mort, que je me plains du courroux de César, qui n'a point par le fer vengé ses outrages mais puisque sa colère a déjà été si indulgente, puisse-t-il changer mon exil pour en adoucir la rigueur !

(1) Le char que Triptolème recul de Cérès.

ÉLÉGIE NEUVIÈME.

ARGUMENT.

Des Milésiens fondèrent Tomes, mais le nom de cette ville lui vient du meurtre d'Absyrte égorgé par Médée : récit de ce crime.

Il est donc ici même, qui le croirait? des villes grecques parmi ces noms barbares et sauvages! Ici même aborda une colonie partie de Milet, qui vint fonder une cité grecque au sein des Gètes. Mais le nom du lieu, plus ancien, et antérieur à la fondation de la ville, fut, dit la tradition fidèle, tiré du meurtre d'Absyrte.

Sur le vaisseau construit par les soins de la guerrière Minerve, et qui le premier sillonna les ondes vierges, l'impie Médée, fuyant son père qu'elle avait abandonné, aborda, dit-on, sur cette plage. Tout à coup, du haut de l'éminence, la sentinelle signala ce prince dans le lointain : «L'ennemi! s'écrie-t-elle, voilà l'ennemi : je reconnais les voiles de Colchos. » Les Minyens s'empres sent; le câble est détaché du môle; l'ancre obéit au bras rapide qui la tire. La fille du roi de Colchos, déchirée de remords, se frappe le sein de cette main qui osa, qui doit oser encore tant de forfaits, et, malgré l'audace extrême que conserve son âme, elle est jeune, elle est femme, et sa pâleur décèle sa consternation. A la vue de la flotte qui s'avance: «Je suis perdue! dit-elle; il faut user de stratagème pour arrêter mon père. » Pendant qu'elle cherche un expédient, pendant qu'elle porte ses regards autour d'elle, son frère vint à frapper ses yeux. Aussitôt qu'il se fut offert à sa vue : « Je triomphe, s'écria-t-elle : sa mort va me sauver. » Soudain, à la fa veur de son ignorance, et au moment où il craignait le moins une

telle trahison, d'un fer impitoyable elle perce le flanc de l'innocente victime. Elle déchire et sème dans les champs ses membres déchirés, pour qu'on les retrouve épars çà et là; mais de peur que son père n'ignore son malheur, elle expose sur la pointe d'un rocher ses mains livides et sa tête sanglante : elle voulait, par cette affliction nouvelle, et par les heures consacrées à recueillir ces membres inanimés, arrêter sa poursuite funeste. Ce lieu fut donc nommé Tomes, parce qu'une sœur y coupa les membres de son frère.

ELEGIE DIXIEME.

ARGUMENT.

Froids excessifs de la Scythie : les Gètes traversent les glaces du Danube pour venir piller cette contrée : aspect désolé du pays.

S'il est en ces contrées lointaines quelque mortel qui se souvienne d'Ovide exilé; si mon nom m'a survécu dans Rome, qu'il sache que, relégué sous une constellation qui jamais ne se plonge dans l'onde, je vis au sein de peuples barbares. Autour de nous sont les Sarmates, tribu farouche, les Besses et les Gètes, noms que ma plume se refuse à tracer ! Tant que la saison est douce, l'Ister nous sert de rempart, et son cours nous protège contre leurs attaques. Mais quand le sombre hiver a levé sa tête hideuse, que le froid a rendu la terre semblable à un marbre éclatant de blancheur, quand Borée se déchaîne au loin, que la neige amoncelée couvre les régions septentrionales, alors on voit peser sur ces peuples le pôle ébranlé par ses tempêtes : la neige tombe, et, une fois tombée, elle résiste à l'action du soleil et des pluies : Borée la durcit et la rend éternelle : avant que la première soit entièrement fondue, il en survient de nouvelles, et souvent, en plus

d'un endroit, on en voit de deux ans. Telle est la furie de l'Aquilon déchaîné, qu'il renverse des tours élevées, emporte et balaie des maisons.

Quelques peaux, de larges braies formées de pièces cousues ensemble, les garantissent mal du froid; de tout leur corps la figure seule est découverte. Souvent on entend résonner au moindre mouvement la glace suspendue à leur chevelure, et l'on voit briller les blancs frimas attachés à leur barbe. Le vin se soutient seul et garde la forme du vase dont on le dépouille : ce n'est plus un breuvage liquide, ce sont des morceaux compactes que l'on donne à boire.

Parlerai-je des ruisseaux enchaînés et condensés par le froid, des lacs que l'on creuse pour en tirer des eaux friables? Ce fleuve même, aussi large que celui, qui produit le papyrus, ce fleuve qui se jette dans une vaste mer par plusieurs embouchures, l'Ister voit les vents durcir et glacer ses flots azurés, et ses eaux se mêlent invisibles à celles de l'Euxin. Où voguaient des navires, on marche d'un pas ferme; l'onde condensée par le froid retentit sous les pas des chevaux, et sur ces ponts nouveaux, au dessous desquels les flots coulent, les bœufs des Sarmates trament les chariots barbares. A peine pourrait-on m'en croire mais si je n'ai aucun intérêt à déguiser la vérité, mon témoignage doit trouver pleine créance : j'ai vu la glace donner de la consistance au vaste Pont-Euxin ; une écorce glissante pressait les flots immobiles. C'est peu de l'avoir vu : j'ai moi-même foulé ses eaux afferemies ; j'ai marché à pied sec sur la surface de son onde. Si tu avais eu jadis une telle mer, ô Léandre, le fatal détroit n'eut pas été coupable de ta mort. Alors les dauphins à la croupe recourbée ne peuvent plus bondir dans les airs : l'hiver cruel comprime leurs efforts. En vain Borée agite avec bruit ses ailes; le gouffre captif n'offrira

pas une seule vague, les navires resteront emprisonnés par le froid comme dans un bloc de marbre, et la rame sera impuissante à fendre la masse durcie des eaux. J'ai vu, arrêtés et enchaînés au milieu des glaces, des poissons dont une partie étaient encore vivants.

Soit donc que le souffle cruel de l'impitoyable Borée condense les eaux de la mer, ou celles du fleuve débordé, aussitôt, à travers l'Ister uni et desséché par les aquilons, se précipitent sur de rapides coursiers ces hordes d'ennemis barbares, ennemis redoutables et par leurs coursiers et par leurs flèches au loin volantes, qui dévastent toute l'étendue des plaines voisines. Les uns prennent la fuite, et les campagnes restées sans défense livrent au pillage leurs richesses délaissées, pauvres richesses, qui consistent en bétail, en chariots pesants, et en quelques petites économies de ces misérables cultivateurs : d'autres sont emmenés prisonniers les mains attachées par derrière, et jettent en vain un dernier regard sur leurs champs, sur leurs pénates : une partie tombe misérablement percée, de flèches en hameçons, dont la pointe légère a été trempée dans le poison. Ce qu'ils ne peuvent emporter ou emmener avec eux, ils le détruisent, et la flamme ennemie consume ces innocentes chaumières. Au sein même de la paix on redoute la guerre, et la terre n'est pas sillonnée par la charrue pesante; sans cesse on y voit, ou l'on craint, sans le voir, l'ennemi formidable: aussi le sol est-il oisif et dans un hideux abandon. On n'y aperçoit pas la grappe mûrie, cachée sous le pampre qui l'ombrage : un vin bouillonnant ne remplit pas des cuves élevées : point de fruits en ce pays, et Aconce n'y trouverait pas de quoi écrire une lettre à son amante. L'œil ne découvre pas un arbre, pas une feuille dans ces campagnes dépouillées, contrées dont le mortel heureux

ne doit jamais approcher. Et voilà, dans toute l'étendue de l'immense univers, le lieu choisi pour mon exil !

ÉLÉGIE ONZIÈME.

ARGUMENT.

A un envieux. Il expose ses maux : il y a de la lâcheté à s'acharner après lui : il faut être pour cela plus cruel que Busiris, que Pérille et Phalaris : ses tourments sont les plus affreux qu'un mortel puisse endurer : que veut-on de plus?

Toi qui insultes à ma disgrâce, lâche, qui me poursuis sans fin de tes sanglantes accusations, une roche t'a donné le jour, t u suças le lait d'une bête farouche; oui, tu as un cœur de marbre. Est-il encore quelque degré nouveau où puisse atteindre ta haine ? Que manque-t-il à mes infortunes? Me voilà sur une terre barbare, sur les rivages inhospitaliers du Pont, sous la constellation de l'Ourse du Ménale, compagne fidèle de Borée. Le langage de cette nation sauvage m'interdit toute relation avec elle. Partout ici règne l'alarme et l'effroi : comme un cerf timide surpris par des ours carnassiers, comme une brebis tremblante entourée de loups, hôtes des montagnes; tel, environné de toutes parts de h ordes guerroyantes, je redoute un ennemi dont le glaive semble toujours suspendu sur ma tête.

Quand ce serait un léger châtiment d'être loin de mon épouse, de ma patrie, des objets de ma tendresse, quand je n'éprouverais d'autre calamité que le courroux de César, est-ce donc trop peu que d'avoir à subir le courroux de César? Et pourtant il est un être assez cruel pour rouvrir des blessures encore saignantes, et donner contre moi carrière à son éloquence ! Dans une cause facile, tout homme peut être éloquent : il faut bien peu de force pour renverser un édifice en ruine : saper des

citadelles, de hautes murailles, voilà le véritable héroïsme : le lâche même peut fouler aux pieds ce qui est tombé. Je ne suis plus ce que j'étais : pourquoi écraser une ombre vaine ? pourquoi amonceler des pierres sur ma cendre, sur mon bûcher ? Hector était ce héros qui se signalait dans les combats mais ce corps, traîné par les coursiers d'Hémonie, n'était plus Hector. Moi aussi, ne l'oublie pas, je ne suis plus tel que tu me connus jadis : de ce personnage, il ne reste plus que le fantôme : à quoi bon poursuivre un fantôme de reproches amers ? cesse, je t'en conjure, de troubler mes mânes. Quand toutes les accusations dont on m'accable seraient légitimes, quand on ne verrait pas chez moi plus d'imprudences que de crime réel, proscrit, j'en ai subi une peine bien propre à rassasier ta rage, peine cruelle et par l'exil, et par le lieu même de l'exil. Ma destinée arracherait des larmes à un bourreau : à les yeux seuls elle n'est pas encore assez affreuse ! Tu es plus barbare que le sombre Busiris, plus barbare que ce roi farouche qui faisait rougir à petit feu un bœuf artificiel ; que cet artiste qui, en faisant hommage de ce bœuf au tyran de la Sicile, lui fit agréer son chef-d'œuvre en ces termes ; « Prince, ce présent recèle un usage bien supérieur à l'apparence, et ce n'est pas par la seule perfection de l'art qu'il se recommande. Voistu cette ouverture pratiquée dans le flanc droit du taureau ? Toute victime destinée à la mort y devra être jetée ; qu'aussitôt renfermée, un brasier lentement l'y consume, elle mugira, et tu croiras entendre un taureau véritable. En honneur de cette invention, rends-moi présent pour présent, et daigne accorder à mon génie une récompense digne de lui. » il dit, et Phalaris : « Merveilleux auteur de ce supplice nouveau, ton sang à l'instant même va baigner ton propre ouvrage. » Bientôt cruellement dévoré par ces feux qu'il avait fait

connaître, il laissa échapper des accents plaintifs de sa bouche tremblante.

Mais quel rapport y a-t-il entre la Sicile et moi, ici, au milieu des Scythes et des Gètes? Je reviens à toi, qui que tu sois, et à mes plaintes. Tu peux étancher ta soif dans mon sang; ton cœur impitoyable peut savourer à son aise tout son bonheur. J'ai eu dans ma fuite assez de disgrâces à subir sur terre et sur mer, pour que le récit en puisse, je le suppose, toucher ton âme. Oui, si l'on me comparait avec Ulysse, la colère de Neptune est moins accablante que ne fut celle de Jupiter. Ainsi, qui que tu sois, ne rouvre pas mes blessures; cesse de porter une main cruelle sur une plaie douloureuse. Pour que l'oubli affaiblisse le souvenir de ma faute, laisse se cicatriser ma destinée. Songe à la fortune humaine, qui, tour-à-tour, nous élève et nous abaisse; crains aussi ses vicissitudes ; et puisque, par un sort auquel j'étais loin de m'attendre, tu prends tant de souci de ce qui me concerne, ne crains rien : mon infortune est au comble : le courroux de César entraîne tous les malheurs à sa suite. Pour t'en convaincre davantage, pour l'assurer que ce n'est point une fiction, puisses-tu faire toi-même l'épreuve de mes tourments !

ÉLÉGIE DOUZIÈME.

ARGUMENT.

Il décrit le printemps, les exercices des Romains dans cette saison : il souhaite qu'un Latin ou même un Grec lui vienne annoncer le triomphe d'Auguste sur les Germains.

Enfin , le Zéphyr adoucit la froidure; l'année est révolue mais l'hiver des rives méotides m'a semblé plus long que tous les autres. Celui sur la croupe duquel Hellé ne put achever son fatal trajet, rend la durée des

jours égale à celle des nuits. Enfin, les jeunes garçons et les folâtres jeunes filles cueillent la violette que le sein de la terre fait éclore sans culture ni semence : la prairie s'émaille des nuances de mille fleurs : l'oiseau gazouille, docile aux leçons de la nature, le refrain du printemps : pour se laver du crime de mère barbare, Procné suspend à la poutre son berceau, frêle édifice : l'herbe, naguère ensevelie sous les sillons de Cérès, élève au dessus du sol attiédi sa tige délicate : dans les lieux où croît la vigne, on voit poindre le bourgeon sur le cep : mais la vigne ne croît que bien loin des rives gétiques : dans les lieux où croissent les arbres, les rameaux se gonflent de sève mais les arbres ne croissent que bien loin des frontières gétiques. C'est une époque de loisir aux lieux où tu es : les jeux s'y succèdent, et suspendent les clameurs et les bruyants combats du barreau : tantôt ce sont des courses de chevaux, tantôt des simulacres de guerre à armes légères : tantôt on s'exerce à la paume : tantôt le cerceau rapide roule avec vitesse : tantôt, après avoir lutté, frottée d'une huile onctueuse, la jeunesse plonge ses membres fatigués dans la fontaine Vierge. On court au théâtre ; la faveur se partage et les factions s'enflamment et sur les trois forum retentissent trois salles de spectacle. Cent fois, mille fois heureux le mortel à qui Rome n'est point interdite, et qui peut y goûter ces jouissances!

Mais moi, je n'ai point d'autre plaisir que de voir au soleil du printemps fondre la neige et les eaux qu'il n'est plus besoin de briser dans les lacs durcis : la glace ne condense plus les flots de la mer, et, sur l'Ister, on ne voit plus, comme naguère, le bouvier sarmate conduire ses chariots bruyants. Bientôt enfin quelques navires pourront aborder sur ces côtes, quelques voiles mouilleront sur la rive hospitalière du

Pont. Je m'empresserai d'accourir, de saluer le nautonnier, de lui demander le but de son voyage, son nom, le pays d'où il vient. Ce sera grand hasard si, parti d'un pays limitrophe, il ne s'est borné à sillonner sans danger des ondes voisines. Rarement un nocher met à la voile, de l'Italie, pour traverser cette immense étendue de mers ; rarement il en arrive de ces parages sur cette cote dépourvue de ports. Soit qu'il parle grec, soit qu'il parle latin, langue dont les sons flatteraient plus agréablement mes oreilles; soit que de l'entrée du détroit, et du canal de la Propontide, le souffle propice du Notus ait amené quelque navigateur vers ces lieux, quel que soit ce mortel, sa voix peut aussi porter une nouvelle, étendre et propager la renommée : ah ! puisse-t-il avoir appris et me raconter les triomphes de César, et les actions de grâces adressées à Jupiter protecteur du Latium, et l'abaissement de la rebelle Germanie, la tête enfin tristement courbée sous le joug d'un grand capitaine. Celui qui m'annoncera ces heureux évènements dont je regretterai de n'avoir pas été témoin, sera sur-le-champ reçu dans ma demeure hospitalière. Hélas ! la demeure d'Ovide est donc à jamais sous le ciel de la Scythie ? Mon arrêt a-t-il donc fixé sans retour mes Lares dans ce lieu d'exil ? Fassent les dieux que César ne me l'assigne pas, pour ma patrie, pour demeure éternelle, mais seulement pour pèlerinage expiatoire !

ELEGIE TREIZIÈME.

ARGUMENT.

II regrette que le jour de sa naissance le trouve en Scythie, et souhaite de ne pas le revoir dans cette contrée.

Voici le jour, que je regrette hélas! (car que me sert d'avoir vu la lumière?) le jour de ma naissance, que ramène cette annuelle époque. Cruel, pourquoi venir ajouter aux années d'un pauvre exilé? Ah! plutôt tu aurais dû y mettre un terme ! Si je t'inspirais quelque intérêt, si tu avais quelque pudeur, tu ne me suivrais pas hors de ma patrie : oui, dans ces lieux où pour mon malheur tu connus la première fois mon enfance, tu aurais tenté d'être mon dernier jour et dans cette ville que j'allais bientôt quitter, tu aurais dû, à l'exemple de mes amis, me dire un triste adieu.

Qu'as-tu donc à démêler avec le Pont? Est-ce encore le courroux de César qui t'envoie sur la lisière glacée du continent ? Te flatterais-tu d'obtenir les honneurs accoutumés, de voir flotter une robe blanche, de mes épaules tombante, ou fumer un autel couronné de fleurs, et pétiller le grain d'encens sur le brasier solennel ; de voir mes mains offrir le gâteau sacré pour célébrer l'époque de ma naissance; ma bouché enfin prononcer des paroles de favorable augure, d'heureuses prières? non, non, telle n'est plus ma fortune; les temps ne sont plus les mêmes; je ne saurais me réjouir de ton retour : un autel funèbre entouré de lugubres cyprès, un bûcher dressé, une torche enflammée, voilà ce qui me convient. Pourquoi offrir un encens impuissant à fléchir les dieux? Au sein de si grands maux, comment trouver des paroles d'heureux augure? S'il faut pourtant en ce jour former quelques vœux, puisse ton retour ne pas me retrouver en ces lieux, habitant encore, presque aux dernières limites du monde, le Pont décoré du mensonger surnom d'Euxin !

ÉLÉGIE QUATORZIÈME.

ARGUMENT.

A un ami. Il l'engage à recueillir ses ouvrages comme autrefois : il lui recommande ses « Métamorphoses » et implore pour les œuvres de son exil un peu d'indulgence à cause du séjour où elles furent composées.

Adorateur, pontife sacré de la science, que fais-tu maintenant, fidèle ami de ma veine? Toi qui jadis, avant ma disgrâce, me faisais tant de fête, aujourd'hui encore veilles-tu à ce que je ne paraisse point exilé tout entier? recueilles-tu mes productions, une seule exceptée, *L'art d'aimer*, qui perdit son auteur? Redouble, redouble de soins, amateur éclairé des modernes poètes, et autant qu'il dépend de toi, conserve-moi dans Rome. L'exil fut prononcé contre moi, il ne fut pas prononcé contre mes oeuvres ; elles ne méritèrent pas de partager la peine de leur auteur. Souvent un père est banni, relégué aux extrémités du monde, et les enfants de l'exilé peuvent habiter la ville. Comme Pallas, mes vers n'ont point eu de mère : c'est à moi qu'ils doivent le jour; c'est ma jeune famille, ma postérité : je te les recommande ; ils sont orphelins : pour leur tuteur le fardeau n'en sera que plus lourd. Trois de mes enfants ont été entraînés dans ma disgrâce : prends hautement les intérêts des autres. Il est aussi quinze livres de *Métamorphoses*, ravis du sein des funérailles de leur auteur, poème destiné, sans la mort qui est venue me surprendre, à mériter plus de renommée, si j'avais pu y mettre la dernière main mais c'est avec ses imperfections qu'il a obtenu les éloges du public, si tant est que le public accorde quelques éloges à mes œuvres. Joins aussi à mes autres écrits ces faibles productions qui t'arrivent de cet autre hémisphère. En y jetant les yeux, si toutefois on y jette les yeux, il faudra faire la part des circonstances , des lieux où elles furent composées : on ne sera impartial à leur égard qu'en songeant à l'exil

pour les circonstances, et pour les lieux au théâtre de la barbarie : alors on sera surpris que, parmi tant d'adversités , ma triste main ait encore eu la force de tracer quelques lignes : l'infortune a paralysé mon génie, dont la veine était déjà pauvre et peu féconde : quelle qu'elle fût enfin, faute d'exercice elle s'est perdue, et par une longue négligence a tari et s'est desséchée : il n'y a point ici abondance de livres pour me servir d'attrait et d'aliment : au lieu de livres, partout des arcs et des armes retentissantes : personne en cette contrée, si je lisais mes vers, dont les oreilles pussent me comprendre : je ne puis chercher quelque solitude écartée : le mur qui nous protège et la porte toujours fermée nous séparent seuls des Gètes ennemis : souvent j'hésite sur quelque mot, quelque nom, quelque lieu , et personne ici qui puisse m'éclairer : souvent je veux parler, et, je rougis de le dire, les expressions me manquent : je ne sais plus m'exprimer : le jargon thrace ou scythe est presque le seul qui retentisse à mes oreilles, et déjà peut-être serais-je en état d'écrire en gétique, oui, je crains que les termes du Pont ne se mêlent parmi les mots latins et ne s'offrent à toi dans ces pièces. Je te demande donc grâce pour ce livre d'un mérite équivoque : que ma fortune présente soit auprès de toi son excuse.

Livre 4 et 5

TRISTES

d'OVIDE

Traduction de M.A. VERNADE, professeur au Collège royal de Saint Louis

Publié par PANCKOUCKE

1834

Livre IV Elégie 1 Elégie 2 Elégie 3 Elégie 4 Elégie 5 Elégie 6
Elégie 7 Elégie 8 Elégie 9 Elégie 10

Livre V Elégie 1 Elégie 2 Elégie 3 Elégie 4 Elégie 5 Elégie 6
Elégie 7 Elégie 8 Elégie 9 Elégie 10 Elégie 11 Elégie 12 Elégie
13 Elégie 14



Livre quatrième

Ce livre fut composé la seconde année de son exil

ÉLÉGIE PREMIÈRE.

ARGUMENT.

A ses lecteurs. Ovide réclame leur indulgence pour ses vers : il y cherche une distraction à ses souffrances malgré les maux que lui a causés sa muse : il représente

les alarmes au sein desquelles il vit : il n'a personne à qui il puisse lire ses poésies.

Si quelques taches, et il en est plus d'une, déparent, mes poésies, que les circonstances, lecteur, soient auprès de toi leur excuse : j'étais exilé; j'y cherchais non la célébrité, mais un délassement, une distraction aux chagrins qui absorbaient mon âme. C'est ainsi que chante dans les fers l'esclave condamné à la glèbe, pour adoucir par sa rustique mélodie son pénible travail; ainsi chante, pesamment courbé sur un sable fangeux, le batelier qui traîne lentement sa barque en remontant le fleuve ; ainsi encore le matelot, qui ramène à la fois vers sa poitrine ses flexibles rames, et par le mouvement de ses bras frappe les flots en cadence. Le berger fatigué, appuyé sur sa houlette ou assis sur un rocher, charme ses brebis par les sons du pipeau champêtre. La servante chante et tourne à la fois son fuseau pour donner le change à ses occupations. On raconte que quand la jeune fille de Lyrnesse lui fut ravie, Achille soulagea sa tristesse et ses ennuis par les accords de la lyre hémonienne. Si Orphée entraîna par ses accents les forêts et les rochers insensibles, ce ne fut que dans son désespoir d'avoir deux fois perdu son épouse. Et moi aussi, ma Muse me console, et dans mon trajet vers le Pont, contrée désignée par mon arrêt, elle fut seule la compagne fidèle de mon exil ; seule elle ne craint ni les embûches des brigands, ni le glaive de l'ennemi, ni la mer, ni les vents, ni la barbarie. Elle sait aussi que, si je péris, ce fut victime d'une méprise involontaire, que mon action fut coupable sans être criminelle : elle m'est donc aujourd'hui secourable, comme elle me fut autrefois funeste, alors qu'elle fut déclarée complice de ma faute.

Ah! puisque les Piérides devaient m'être fatales, puissé-je n'avoir jamais été initié à leurs mystères! Mais que faire aujourd'hui ? leur ascendant m'obsède : les Muses m'ont perdu et, dans mon délire, je n'aime qu'elles. Ainsi le fruit inconnu du lotos, goûté des guerriers de Dulichie, tout fatal qu'il leur fut, les flatta par sa saveur : un amant sent bien son martyr, et pourtant il bénit ses chaînes et poursuit l'objet de sa faiblesse : moi aussi, après les maux que je lui dois, je trouve encore des attrait à la poésie; je chéris le trait qui me blessa. Ce goût peut-être passera pour folie mais cette folie n'est pas du moins sans quelque avantage : elle détourne mon âme du spectacle continuel de ses maux, et lui fait oublier ses ennuis présents. Comme la Bacchante perd le sentiment de sa blessure, lorsque, frappée de délire, elle fait de ses cris retentir les croupes de l'Édon ; ainsi, quand le thyrsé sacré agite mon imagination enflammée, cet enthousiasme triomphe de toute humaine affliction : l'exil , les rivages de la Scythie et du Pont, le courroux des dieux, tout disparaît devant lui et comme si je m'étais abreuvé de l'onde soporifique du Léthé, ainsi s'émousse en moi le sentiment de l'adversité. N'ai-je donc pas raison d'honorer des déesses consolatrices, qui, si loin de l'Hélicon, partagent mes soucis et mon exil; qui, soit sur mer, soit sur terre, daignèrent ou s'embarquer, ou marcher à ma suite. Puissent-elles du moins m'être favorables, tandis que tout l'Olympe s'est déclaré pour le grand César, et m'accable de maux aussi nombreux que les grains de sable du rivage, que les poissons de la mer, que les œufs mêmes des poissons. Il serait plus aisé de compter les fleurs au printemps, les épis en été, ou les fruits de l'automne, ou en hiver les flocons de neige, que les traverses auxquelles je fus en butte, ballotté dans tout l'univers pour aborder, infortuné ! aux rives gauches du

Pont-Euxin. Et depuis que j'ai pris terre, la fortune n'a pas rendu mes maux plus légers; ma destinée m'a poursuivi jusqu'en ces lieux ; je reconnais la trame du jour de ma naissance, trame tout entière ourdie d'une toison noire. Sans parler de mille embûches, des périls que courut ma Vie, périls trop réels, mais qui sembleraient au dessus de la réalité; quel sort affreux de vivre parmi les Besses et les Gètes, pour un poète gâté par la renommée! quel sort affreux de protéger son existence par des portes, des murs; d'être à peine garanti par les fortifications de la ville!

Dans ma jeunesse, j'ai toujours fui les fatigues de la guerre et les combats, et, si jamais je maniai les armes, ce ne fut que dans nos jeux : aujourd'hui, au déclin de l'âge, je me vois forcé de ceindre l'épée, de charger mon bras d'un bouclier, de couvrir d'un casque mes cheveux blanchis. Aussitôt que de son poste élevé la sentinelle a donné l'alarme, d'une main tremblante nous revêtons notre armure. L'ennemi, avec son arc et ses flèches empoisonnées, parcourt d'un air farouche sur ses coursiers haletants les abords de nos remparts et comme la brebis qui n'a pas cherché l'asile de la bergerie, est à travers les moissons et les forêts emportée, entraînée par le loup ravisseur, ainsi l'infortuné que nos portes n'ont pas recueilli dans leur enceinte, que l'ennemi trouve encore dans la campagne, est la proie du barbare : on le prend, on l'emmène, on lui jette une chaîne au cou, ou bien il tombe percé d'un trait empoisonné.

C'est au milieu de ces alarmes que je languis, nouveau citoyen de ces lieux, où je traîne une existence trop longue, hélas ! Et parmi tant de tourments, ma muse en ces régions étrangères a pu retourner à ses chants, à son culte antique. Mais, il n'est ici personne à qui je puisse lire mes vers, personne dont les oreilles

puissent comprendre des mots latins. C'est donc pour moi seul, dans cette perplexité, que j'écris : c'est à moi seul que je lis mes œuvres, et chacune d'elles est assurée de la bienveillance de son juge. Plus d'une fois pourtant je me suis dit : Pourquoi tant de soucis, tant de peine? les Sarmates et les Gètes liront-ils mes ouvrages ? Plus d'une fois aussi, en écrivant, je me pris à pleurer, et mon papier fut trempé de larmes. Mon cœur sent encore ses blessures, déjà anciennes, comme si elles étaient toutes fraîches, et mon sein est baigné d'un torrent de pleurs. Si je considère alternativement ma fortune actuelle et ma fortune passée, si je réfléchis au lieu où m'a jeté le sort, à celui d'où il m'a banni, souvent, transportée d'une juste fureur contre cette passion fatale, ma main livra mes vers à la flamme dévorante. Puisque d'une grande multitude, il n'en reste plus qu'un petit nombre, daigne donc, qui que tu sois, les lire avec indulgence. Et toi, dont l'accès m'est interdit, si mes vers sont aussi pauvres que ma fortune, Rome, ne m'en fais point un crime.

ÉLÉGIE DEUXIÈME,

ARGUMENT.

Il célèbre la conquête présumée de la Germanie, et représente César entrant à Rome en triomphe : il assiste en imagination à cette cérémonie : il souhaite que la nouvelle lui en soit bientôt confirmée.

Peut-être, enfin, as-tu, fière Germanie, avec tout l'univers, courbé la tête et fléchi le genou devant nos Césars. On va voir leur palais majestueux se couvrir de guirlandes ; l'encens pétiller dans la flamme et obscurcir le jour ; la blanche victime , frappée de la hache en l'air balancée, rougir la terre de son sang, et les autels des dieux propices recevoir les offrandes

promises, de la main des deux Césars victorieux, et de celle des jeunes princes qui croissent à l'ombre du nom de César, pour perpétuer l'empire de cette dynastie sur l'univers. Livie, accompagnée de ses vertueuses brus, ira-t-elle, pour prix des jours de son fils, offrir les présents dus aux dieux (présents qu'elle leur offrira plus d'une fois encore), et avec elles les dames romaines et les vierges pures, vouées à la garde du feu sacré? Là éclatera aussi l'ivresse d'un peuple affectueux, l'ivresse du sénat, et de cet ordre dont j'étais naguère un indigne membre, des chevaliers. Quant à moi, exilé lointain, je suis étranger à la pu blique joie, et une faible renommée seulement en parvient jusqu'en ces lieux éloignés. Ainsi tout le peuple pourra contempler cette pompe triomphale, lire les noms des chefs ennemis et les villes conquises, voir les rois captifs, le cou chargé de chaînes, marcher devant les chevaux ornés de couronnes: remarquer la physionomie des uns altérée par leur infortune, l'air menaçant des autres, insensibles à leur disgrâce. Une partie des spectateurs s'informeront des causes et des faits, du nom des personnages; une autre donnera ces détails, sans en être beaucoup plus instruite elle-même. Ce guerrier, élevé sur un char et couvert d'une pourpre éclatante, commandait en chef l'expédition : cet autre commandait sous ses ordres : celui-ci, dont les regards à cette heure sont tristement attachés à la terre, n'avait pas cette contenance les armes à la main : cet autre, à l'air farouche, à l'œil encore étincelant de haine, fut le moteur et le conseil de cette guerre : celui-là par sa ruse cerna notre armée dans des lieux perfides ; ses traits hideux sont cachés sous sa longue chevelure : après lui vient le prêtre chargé, dit-on, d'égorger les captifs sur les autels d'un dieu qui repoussait ces sacrifices : tels lacs, telles montagnes, telles places fortes, tels fleuves furent le théâtre d'un affreux

carnage, et teints de flots, de sang : dans telles contrées Drusus mérita son surnom, Drusus, rejeton vertueux et digne de son père. ici on verra, les cornes brisées, au sein des joncs où il cache en vain sa honte, le Rhin tout souillé de son propre sang : là est portée, les cheveux épars, la Germanie assise éplorée aux pieds d'un invincible capitaine : elle présente sa tête belliqueuse à la hache romaine; la main que chargeaient ses armes, est maintenant chargée de fers.

Au dessus de tous, le char triomphal t'offrira, César, décoré de la pourpre aux regards de ton peuple : sur ton passage les applaudissements retentiront autour de toi : partout les chemins seront jonchés de fleurs. Le laurier de Phébus ceindra ton front, et les soldats de répéter en chœur : « Triomphe, triomphe ! » A ce murmure confus, à ces battements de mains, au bruit de ce refrain, tu verras tes quatre coursiers plus d'une fois refuser d'avancer. Bientôt montant au Capitole, ce temple si favorable à tes vœux, tu déposeras le laurier promis et du à Jupiter. Du fond de mon exil, je serai témoin de cette fête par l'imagination, seul bien qui me reste : son empire s'étend encore sur les lieux qui me furent ravis ; elle parcourt en liberté l'immensité de la terre, et d'un rapide essor elle atteint jusqu'aux cieux : c'est elle qui promène mes regards au sein de Rome, et ne les laisse pas étrangers à tant de bonheur : elle saura bien se frayer une route pour contempler ce char d'ivoire : ainsi du moins me trouverai-je quelques instants au sein de ma patrie. Hélas ! le peuple heureux jouira bien réellement de ce spectacle ; la foule partagera l'ivresse de son prince présent à ses yeux : pour moi, qui me livre à cette illusion, dans ce séjour lointain, c'est par l'ouïe seulement que je goûterai cette jouissance ; à peine un seul témoin venu du Latium dans cet autre hémisphère, pourra-t-il par son récit

satisfaire ma curiosité; et alors qu'on me dépeindra ce triomphe, la date en sera vieille et reculée : pourtant, à quelque époque qu'on me le décrive, mon cœur sera comblé de joie et en ce beau jour je quitterai mes habits de deuil : la publique fortune triomphera de ma fortune personnelle.

ÉLÉGIE TROISIÈME.

ARGUMENT.

A sa femme. Il prie la grande Ourse de se tourner vers Rome pour lui confirmer les regrets de son épouse : il est affligé de lui causer tant de chagrins, l'exhorte à prendre courage, et à faire de nouveaux efforts en sa faveur.

Grande et petite Ourses, qui servez de guides, l'une aux vaisseaux des Grecs, l'autre à ceux de Sidon, astres étrangers à l'Océan, qui, des hauteurs du pôle, contemplez tout l'univers, sans jamais vous plonger dans la mer Occidentale; qui, dans votre révolution autour du ciel, tracez un cercle au dessus de l'horizon sans toucher la terre, portez vos regards, je vous en conjure, vers ces murailles, que jadis, par une funeste audace, franchit, dit-on, Remus, fils d'Ilia; fixez vos yeux brillants sur mon épouse chérie, et dites-moi si elle se souvient encore de moi, ou si elle m'a oublié. Malheureux ! pourquoi demander une chose trop évidente? Pourquoi chancelle ainsi ton espoir mêlé d'incertitude et de crainte? Ah! crois ce qui est, ce que tu désires, et bannis de frivoles alarmes : une fidélité sans réserve a droit à une confiance sans bornes : ce que des constellations attachées à la voûte céleste ne sauraient l'apprendre, tu peux sans, crainte de t'abuser, te le dire à toi-même : Il t'est toujours fidèle, ce tendre objet de ta sollicitude, et ton nom, seul bien qui lui

reste, est toujours gravé dans son cœur. Tes traits sont présents à ses yeux, comme si tu étais là et à cette distance infinie, si elle vit encore, c'est pour te chérir.

«Mais quoi? quand ta juste douleur vient fondre sur ton âme désolée, à ce signal, le doux sommeil fuit-il loin de tes sens ? Les soucis t'obsèdent-ils, tant que cette couche, tant que cette chambre solitaire te retiennent, et ne te permettent de penser qu'à moi ? Sens-tu alors une fièvre brûlante ? La nuit te paraît-elle d'une longueur affreuse? Tes membres, dans une continuelle agitation, éprouvent-ils une douloureuse lassitude? Non, je n'en doute pas : ces symptômes et d'autres encore, tu les ressens et ton chaste amour donne tous ces signes de douleur. Tes tourments égalent ceux de la princesse thébaine à l'aspect d'Hector sanglant traîné par les coursiers thessaliens. Je suis pourtant incertain de ce que je dois souhaiter; je ne saurais dire de quel sentiment je te voudrais voir animée : es-tu triste ? je me désespère d'être la cause de ta affliction; et, si tu ne l'es pas, je voudrais te voir sensible à la perte d'un époux. Déploie tes maux, ô la plus affectionnée des épouses, traîne une existence flétrie par mes malheurs; pleure ma disgrâce : les pleurs ont aussi leurs charmes : les larmes alimentent et soulagent la douleur. Ah ! puisses-tu avoir eu à gémir non sur ma vie, mais sur mon trépas! Puisse mon trépas t'avoir laissée seule en ce monde! puisse-je avoir rendu l'âme entre tes bras et dans ma patrie ! puisse mon sein avoir été trempé de larmes pieuses! puissent à mon dernier jour, fixés non sur un ciel inconnu, mes yeux avoir été fermés par une main chère ; ma cendre avoir été déposée dans la tombe de mes ancêtres, et mon corps recouvert par la terre qui me reçut à ma naissance! puisse, enfin, comme ma vie, ma mort avoir été sans tache! je vis aujourd'hui, mais

c'est pour rougir de mon supplice. Que je suis à plaindre, si, au nom de femme d'un exilé, tu détournes ton visage couvert de rougeur! Que je suis à plaindre, si tu regardes comme un affront de m'être unie, si tu as honte de m'appartenir ! Qu'est devenu ce temps où tu étais fière de, ton époux, où tu ne cherchais pas à cacher son nom ? Qu'est devenu ce temps, où tu te plaisais, il m'en souvient, et puisse ce souvenir ne pas l'effaroucher, à t'entendre appeler et à être mon épousé? où, comme il sied à une femme estimable, ton amour trouvait en moi toutes les vertus ? à quelques qualités réelles , ta tendresse en ajoutait mille autres : tu avais de moi une si haute idée, qu'il n'était personne que tu me préférasses, personne à qui tu eusses mieux aimé appartenir. Maintenant encore ne rougis pas de m'être unie et si tu ne dois pas, en y songeant, être étrangère à la douleur, tu le dois être à la honte. Quand l'audacieux Capanée, tomba frappé soudain, as-tu vu qu'Evadné ait rougi de son époux? si le maître du monde étouffa la flamme par d'autres flammes, tu ne devais pas pour cela, Phaethon, être désavoué des tiens : Sémélé ne devint pas indifférente à Cadmus, son père, parce qu'elle périt victime de ses ambitieuses prières. Et toi, si je fus frappé de la foudre cruelle de Jupiter, qu'une vive rougeur ne colore pas tes joues délicates mais plus tôt, prends hardiment le soin de me défendre; offre le modèle de l'épouse vertueuse ; remplis noblement par tes vertus ton pénible rôle: que ta gloire grandisse en mar chant à travers les précipices. Qui connaîtrait Hector, si Troie eût toujours été florissante? les publiques infortunes ouvrirent la lice à sa valeur : ton art, Tiphys (1), est superflu, si la nier était sans orage et, si la santé de l'homme était inaltérable, ton art est superflu, ô Phébus. Cachée, oisive, inconnue dans la prospérité, la vertu paraît et se révèle dans le malheur. Ma destinée,

t'offre un rare honneur à conquérir; elle fournit à ta tendresse une brillante occasion de se signaler. Profite des circonstances qui te servent bien en ce jour : une vaste carrière de gloire s'ouvre devant toi. »

(1) Ce fut lui qui fit construire le vaisseau des Argonautes; il en fut le pilote.

ÉLÉGIE QUATRIÈME.

ARGUMENT.

A un ami. Il le désigne par ses talents, et s'excuse ensuite de trahir son nom mais cette indiscretion ne lui saurait nuire auprès d'un prince magnanime : d'ailleurs la faute en est à Ovide seul, ou plutôt au père de cet ami, qui l'accueillit jadis : depuis lors il n'a pas démerité on peut donc risquer de parler en sa faveur : il est si malheureux dans cette contrée où Iphigénie fut sur le point d'immoler Oreste.

Illustre rejeton d'aïeux renommés, en qui l'élévation des sentiments surpassé encore, l'éclat de la naissance; dont l'âme offre l'image de la noble grandeur d'un père, grandeur qui pourtant a chez toi son cachet individuel; dont l'esprit a recueilli le brillant héritage d'une éloquence qui n'a pas de rivale dans le barreau de Rome ; si je viens contre mon gré de te nommer en signalant tes mérites divers, pardonne à tes vertus : je ne suis pas coupable : ce sont tes qualités trop connues qui te trahissent: si tu paraissais ici ce que tu es en effet, je suis absous de tout reproche.

Mais cet hommage, que te rendent ici mes vers, ne saurait te nuire aux yeux d'un si équitable prince. Ce père de la patrie (souffre tant il a d'indulgence !) qu'on lise son nom dans mes vers; et comment l'empêcherait-il? César n'appartient-t-il pas à la

république, et ne puis-je revendiquer ma part d'un bien qui appartient à tous? Jupiter livre son auguste nom à la veine des poètes, et permet à toutes les bouches de chanter ses louanges. Ainsi ta cause est forte de l'exemple de deux divinités, dont l'une frappe nos regards, l'autre ne s'adresse qu'à notre foi. Quand ce serait un tort réel, je m'y complairais encore car enfin ma lettre fut indépendante de ta volonté. Si je m'entretiens avec toi, ce n'est pas là, de ma part, une offense nouvelle : avant ma disgrâce nous nous entretenions souvent ensemble.

Ne crains donc pas qu'on te fasse un crime de mon amitié : le reproche, s'il y en avait, s'adresserait à ton père. Dès mes plus tendres années, n'en fais pas du moins mystère, je cultivai sa société; il semblait accorder à mon talent, s'il t'en souvient, plus d'estime que je ne m'en croyais digne. Souvent il émettait son avis sur mes vers de cet air de majesté où se peignait l'antique noblesse de sa race. Si donc je fus accueilli dans ta maison, ce n'est pas toi aujourd'hui, c'est ton père avant toi qui fut abusé. Mais non, je n'abusai personne : toute ma vie, j'en excepte ces derniers temps, peut soutenir l'examen et dans cette faute qui me perdit, tu ne verrais rien de criminel, si tu connaissais les détails de ma cruelle mésaventure. Il y eut de ma part pusillanimité, aveuglement, mais mon aveuglement me fut plus funeste. Ah ! laisse-moi oublier mon fatal destin ! ne me force pas à rouvrir, en y portant la main, des blessures mal fermées, et qu'à peine le temps pourra cicatriser ! Quoique je sois justement puni, il n'y eut dans ma faute ni crime ni calcul. Le dieu ne l'ignore pas, puisqu'il ne m'a pas privé de la lumière, puisqu'il ne m'a pas enlevé mes biens pour les donner à un autre maître. Plus tard peut-être (daigne le ciel prolonger ses jours !) mettra-t-il

un terme à mon bannissement, quand le temps aura calmé son courroux. La seule faveur que j'implore aujourd'hui, c'est qu'il me désigne une autre contrée, si mes vœux ne sont pas trop téméraires. Un exil moins rigoureux et un peu plus rapproché, un séjour plus éloigné d'un ennemi terrible, est tout ce que je sollicite et, je connais assez la clémence infinie d'Auguste, si quelqu'un lui demandait pour moi cette grâce, peut-être l'accorderait-il. Je suis emprisonné par les glaces de cette mer qu'on nomme hospitalière, mais qu'on appelait inhospitalière autrefois car les flots y sont agités par des vents furieux et les navires n'y trouvent pas un port tranquille pour les recueillir. Tout autour sont des nations qui, au péril de leur tête, ne vivent que de dépouilles, et la terre n'offre pas moins de dangers que cette mer perfide. Cette nation, dont le sang humain fait les délices, est située presque sous la même constellation : non loin de nous est la Chersonèse Taurique, où l'autel de la déesse au léger carquois se repaît d'un affreux carnage, terre cruelle, et, si l'on en croit la tradition, recherchée du crime autant qu'odieuse à la vertu, où jadis régna Thoas.

Ce fut là que la vierge du sang de Pélops, à laquelle avait été substituée une biche, prêtait à regret son ministère au culte de la déesse sa protectrice. Bientôt abordent en ces lieux, dirai-je le pieux ou le parricide Oreste, poursuivi par ses furies, et son fidèle compagnon, modèle d'une héroïque amitié, le prince de la Phocide; c'étaient deux corps qu'animait une seule âme. On les charge aussitôt de chaînes; on les traîne à l'autel sanglant de Diane, dressé devant la double porte du temple. Ils parurent l'un et l'autre insensibles à leur propre trépas; la mort d'un ami seule causait leur mutuel désespoir. Déjà la prêtresse était là et tenait le fatal couteau ; la bandelette barbare ceignait le

front des héros grecs, lorsqu'à ses réponses Iphigénie reconnut son frère, et , au lieu de l'immoler, le pressa dans ses bras. Ivre de joie, elle transporta de ce lieu dans des contrées moins farouches la statue de la déesse qui abhorrait ce culte inhumain. Telle est la terre, dernière limite de ce continent, terre abandonnée des hommes et des dieux, que j'ai près de moi ; un culte homicide règne encore près de ma contrée, si Ovide doit appeler sa contrée un pays barbare. Puissent les vents qui en éloignèrent Oreste, ministres d'un dieu devenu propice, diriger aussi le retour de mon navire !

ÉLÉGIE CINQUIÈME.

ARGUMENT.

A un ami. Il célèbre sa générosité, le prie de continuer à supplier César en sa faveur, et à ce prix il forme pour lui de tendres vœux.

O toi, qui parmi mes compagnons chéris tiens le premier rang, asile sacré seul offert à ma disgrâce, dont les paroles ont ranimé cette existence près de s'éteindre, comme l'huile versée dans une lampe vigilante; qui n'as pas craint d'ouvrir un port assuré, un refuge à ma barque frappée de la foudre; dont la fortune m'eût empêché de sentir l'indigence, si César m'avait enlevé mon patrimoine; pendant que mon enthousiasme m'entraîne et me fait oublier ma destinée actuelle, ton nom a failli s'échapper de mes lèvres. Toutefois tu te reconnais, et, sensible à la gloire, tu voudrais pouvoir dire sans détour : C'est moi. Pour ma part, si tu y consentais, je m'empresserais de te rendre un public hommage, d'immortaliser un dévouement si rare mais je craindrais de te nuire en l'exprimant ma gratitude, de te faire quelque tort en te nommant ici par un zèle indiscret. Du moins, tu le peux sans danger, félicite-

toi en ton âme de mon éternel attachement à ta personne, et du tien à mon égard. Continue à faire force de rames pour me porter secours, jusqu'à ce que le dieu désarmé fasse souffler des vents plus doux. Protège une tête qu'il est impossible de sauver, si la main qui l'a plongée dans le Styx, ne l'en retire aussi. Montre-toi, par un exemple bien rare, infatigable à remplir tous les devoirs d'une inébranlable amitié. Puisse, en revanche, ta fortune devenir de plus en plus florissante !
puisses-tu secourir tes amis, sans jamais avoir besoin d'eux ! puisse l'inaltérable bonté de ton épouse égaler la tienne, et la discorde ne jamais troubler votre union ! puisse le mortel issu du même sang que toi, te chérir de cette vive affection dont Castor est l'objet pour son tendre frère ! puisse ton jeune fils te ressembler, et chacun à ses vertus reconnaître ton image ! puisse la fille, allumant le flambeau d'hyménée, te donner un gendre, et bientôt puisses-tu , jeune encore , voir tes petits-enfants !

ÉLÉGIE SIXIÈME.

Cette élégie était jadis réunie à la précédente.

ARGUMENT.

Le temps adoucit toutes les peines mais il ne peut rien sur la sienne : elle s'aggrave chaque jour : son unique espoir est de mourir bientôt.

Le temps accoutume le taureau à traîner la charrue agricole, à courber de lui-même sa tête sous le poids du joug : le temps rend le coursier fougueux souple à l'impression des rênes, et façonne sa bouche docile au mors inflexible : le temps adoucit la furie des lions de Libye, et cette humeur farouche qui les dominait s'évanouit, si cet animal monstrueux que produit l'Inde obéit à la voix de son maître, c'est le temps qui le

dompte, qui le forme à l'esclavage : le temps fait grossir les raisins sur la grappe allongée, et les grains gonflés d'un jus précieux ont peine à le contenir: le temps change la semence en longs épis dorés, et fait perdre aux fruits leur saveur âpre : il use le soc de la charrue à renouveler la terre: il use le roc le plus dur et jusqu'au diamant lui-même: il calme peu à peu la colère la plus violente, diminue les chagrins, soulage l'affliction des cœurs. Le temps qui glisse d'un vol insensible, peut donc affaiblir tous les tourments ; oui tous, excepté les miens. Depuis que j'ai dit adieu à ma patrie, deux fois les épis ont été foulés sur l'aire, deux fois le jus de la grappe a jailli sous le pied nu qui l'écrase et un si long intervalle n'a pu m'accoutumer à ma souffrance, et le sentiment de mes maux est aussi vif qu'aux premiers jours. Ainsi l'on voit de vieux taureaux secouer le joug, un coursier dompté se montrer parfois rebelle au frein.

Ma peine est même aujourd'hui plus accablante qu'autrefois car, fût-elle toujours la même, elle a grandi en vieillissant : je ne connaissais pas aussi bien toute l'étendue de mes maux, et cette connaissance même ne fait que les redoubler. C'est quelque chose aussi d'avoir des forces encore fraîches, et de n'être pas épuisé d'avance par de longues souffrances. L'athlète, à son entrée dans la lice, est plus vigoureux que celui dont les bras sont fatigués par une lutte prolongée : le gladiateur dont les armes sont encore brillantes et le corps sans blessure, est plus robuste que celui qui a déjà rougi ses traits de son sang : un navire nouvellement construit soutient mieux l'effort de la tempête; un vieux, au contraire, s'entrouvre au moindre orage. Moi aussi je supporte mes maux avec moins de résignation que je ne les supportai jadis, et leur durée semble les avoir multipliés. Oui, je succombe, et

ma santé, selon toute apparence, ne me laissera pas longtemps souffrir : je n'ai plus de forces, je n'ai plus ce teint d'autrefois ; à peine une peau mince recouvre-t-elle mes os. Si mon corps est malade, mon esprit l'est davantage encore, sans cesse en présence de ses tourments. Rome est loin de mes yeux, loin de moi sont mes amis, objet de ma tendresse, loin de moi la plus chérie des épouses : autour de moi une tourbe de Scythes, des hordes de Gètes aux larges braies : ainsi ce que je vois, et ce que je ne vois pas, fait également mon supplice. L'unique espoir qui me console en cette extrémité, c'est que ma mort abrégera la durée de mes tourments.

ÉLÉGIE SEPTIÈME.

ARGUMENT

A un ami. Ovide se plaint qu'il ne lui ait pas écrit, depuis deux ans que dure son exil : peut-être les lettres ont-elles été perdues : il l'engage à en écrire de nouvelles.

Deux fois le soleil est revenu me visiter après les glaces et les frimas de l'hiver; deux fois il a touché les Poissons (1) et accompli sa période et pendant un si long intervalle ta plume ne m'a pas adressé quelques lignes d'intérêt ! ton amitié est restée muette, tandis que d'autres m'écrivaient, avec lesquels j'eus peu de relations! et chaque fois que je brisais le cachet d'une lettre, je me flattais en vain d'y voir ton nom. Fasse le ciel que ta main m'en ait écrit une foule, sans qu'une seule me soit parvenue! Ce souhait, j'en suis sûr, il s'est réalisé : je croirais plutôt à la tête de la Gorgone Méduse, hérissée de serpents; à l'existence de chiens au sein de jeune fille, de la Chimère, moitié lion, moitié dragon farouche et vomissant des flammes; à

celle des quadrupèdes dont la poitrine s'unit aune poitrine d'homme; du mortel au triple corps, du chien à la triple tête ; du Sphynx, des Harpyes, des Géants aux pieds de serpents, de Gygès aux cent bras, d'un monstre homme et taureau : oui, je croirais plutôt à toutes ces fables, qu'à ton refroidissement, cher ami, et à ton indifférence, Des montagnes innombrables jetées entre nous, des routes, des fleuves, des plaines, mille mers nous séparent : tant d'obstacles peuvent avoir empêché plusieurs lettres, de ta main écrites, de parvenir jusqu'à moi. Triomphe néanmoins de tant d'obstacles en redoublant de zèle à m'écrire : que je n'aie pas à t'excuser toujours, ami, à mes propres yeux.

(1) Les Poissons sont le dernier signe du zodiaque ; c'est pour cela qu'Ovide dit que le soleil a accompli sa révolution annuelle : cet astre entre dans ce signe au mois de février; il en sort au mois de mars, pour entrer dans le Bélier.

ÉLÉGIE HUITIÈME.

ARGUMENT.

Il représente le bonheur dont il devrait jouir à l'âge ou il est arrivé mais il a fait naufrage au port : rien n'est donc à l'abri des caprices de la fortune.

Déjà ma tête est semblable au plumage du cygne : la blanche vieillesse répand sa teinte sur ma noire chevelure : déjà surviennent les années chancelantes et l'âge de la faiblesse : déjà mes genoux tremblent, et j'ai peine à me soutenir. C'est maintenant que je devrais mettre un terme à mes travaux, vivre exempt de soucis et d'alarmes, me livrer à ces études qui toujours offrirent tant d'attraits à mon esprit; m'abandonner mollement à mes goûts favoris ; mener une vie sédentaire sous mon humble toit au sein de mes vieux pénates et des champs

paternels aujourd'hui privés de leur maître; vieillir enfin entre les bras de mon épouse, de ma postérité chérie, tran quille au sein de ma patrie.

Telle est la chimère dont s'était bercée ma vie ; c'est ainsi que je me croyais digne de finir ma carrière. Les dieux ne l'ont pas permis : après mille traverses sur la terre et sur l'onde, ils m'ont fait échouer aux rivages de la Sarmatie. Un navire endommagé est conduit dans un arsenal de marine, de peur qu'imprudemment exposé en pleine mer, il ne vienne à sombrer : dans la crainte que sa chute ne flétrisse ses palmes nombreuses, on voit le coursier affaibli paître en repos l'herbe des prairies : le soldat émérite, et que l'âge a mis hors de service, suspend à ses Lares antiques les armes qu'il porta. Ainsi, à cette époque où la vieillesse mine lentement mes forces, il serait temps pour moi d'obtenir la baguette, symbole de liberté; il serait temps de ne pas respirer un air étranger, de ne pas étancher ma soif à des sources gétiques mais tantôt de goûter le repos et la solitude dans les jardins que je possédai, tantôt de revenir jouir du spectacle de la vie et de Rome.

Mais mon esprit ne perçait pas le voile de l'avenir, alors que je formai le vœu de couler une vieillesse paisible. Les destins s'y sont opposés et si d'abord ils m'accordèrent d'heureuses années, ils m'accablent à mes derniers ans. Déjà j'avais fourni dix lustres avec honneur; je succombe au déclin de mes jours; près de la borne, je croyais presque la toucher, lorsqu'au bout de ma carrière j'ai fait une chute pesante. Ainsi donc mon délire m'attira la rigueur du mortel le plus doux que renferme tout l'univers! Ma faute a poussé à bout sa clémence, et pourtant il a laissé la vie à mon égarement! mais cette vie, je dois la passer loin de ma patrie sous l'empire de Borée, sur la rive occidentale du Pont-Euxin. Quand Delphes, quand Dodone même me l'aurait

prédit, l'un et l'autre oracle m'eut paru chimérique
mais il n'est aucun objet si fort, fût-il resserré par
des chaînes de diamant, qu'il puisse rester inébranlable
à la foudre rapide de Jupiter; aucun objet tellement
élevé, tellement au dessus des dangers, qu'il ne soit
soumis à la suprême puissance d'une divinité car, bien
que ma faute m'ait attiré une partie de mes maux, j'en
dois davantage encore au courroux du dieu même. Pour
vous, apprenez par mes disgrâces à vous concilier un
mortel égal aux habitants de l'Olympe.

ÉLÉGIE NEUVIÈME.

ARGUMENT.

*A un envieux. II le menace de flétrir son nom en
publiant ses calomnies, s'il n'y met un terme.*

S'il est possible, si tu t'en rends digne, je tairai ton
nom et tes procédés; ta conduite sera plongée dans les
eaux du Léthé; ma clémence se laissera désarmer par les
larmes tardives mais j'exige de ta part un solennel
repentir; j'exige de toi ta propre condamnation, le
désir de rayer, si cela se pouvait, de ta vie, ces jours
dignes de Tisiphone. Sans cela, et si ton cœur est
encore enflammé de haine contre moi, ma douleur
infortunée sera réduite à prendre les armes. Tout
relégué que je suis à l'extrémité du monde, mon courroux
saura l'atteindre où tu es. César, si tu l'ignores, m'a
laissé tous mes droits: ma seule peine est d'être
éloigné de ma patrie; encore cette patrie (puisse le
ciel veiller sur ses jours!), je l'espère de sa
clémence : souvent un chêne frappé des traits de Jupiter
se couvre de verdure. Enfin, quand il ne reste rail pas
d'autre ressource à ma vengeance, les muses
me prêteront leurs armes puissantes. Malgré
l'extrêmeéloignement des bords de la Scythie que

j'habite, malgré le voisinage où je suis des constellations étrangères à l'Océan, ma voix retentira dans toute l'immensité des nations, et mes plaintes se répandront par tout l'univers ; mes paroles voleront de l'orient à l'occident, et du couchant mes vers pénétreront jusqu'à l'aurore : on me lira au delà du continent, au delà des vastes mers, et l'écho de mes gémissements se prolongera au loin. Ce n'est pas seulement au siècle présent que sera dévoilé ton crime : la postérité perpétuera d'âge en âge ta flétrissure. Je suis prêt au combat, mais je n'ai pas encore pris mes armes, et puissé-je n'avoir aucun sujet de les prendre ! Le cirque est encore fermé mais le taureau furieux fait voler le sable, et de ses pieds impatiens frappe la terre. C'en est déjà plus que je ne voulais : Muse, sonne la retraite : il lui est encore permis de cacher son nom.

ÉLÉGIE DIXIÈME.

ARGUMENT.

A la postérité. Il signale le lieu, le jour, l'année de sa naissance : parle d'un frère qu'il eut : retrace le tableau de sa Vie : n'a d'autre consolation dans son exil que la poésie : espère ne pas mourir tout entier.

Chantre des folâtres amours, quel était cet Ovide que tu lis, veux-tu le savoir ? je vais te l'apprendre, ô postérité ! Sulmone est ma patrie, Sulmone, féconde en fraîches sources, située à quatre-vingt-dix milles de Rome. C'est là que je naquis ; et, pour préciser l'époque, ce fut l'année où périrent les deux consuls par une semblable destinée. S'il faut y attacher quelque prix, c'est d'une longue suite d'aïeux que j'héritai de mon rang, et je ne dus pas à la faveur de la fortune de devenir chevalier. Je n'étais pas l'aîné de ma famille,

et ne vis la lumière qu'après un frère qui m'avait précédé de trois fois quatre mois. La même étoile présida à notre naissance, et le même jour était célébré par l'offrande de deux gâteaux : ce jour est, des cinq fêtes de la belliqueuse Minerve, celle qui la première est ensanglantée par des combats. On cultiva notre esprit de bonne heure, et, grâce aux soins démon père, nous pûmes suivre les leçons des maîtres les plus célèbres à Rome par leur talent. Mon frère dès sa jeunesse se destinait à l'art de la parole, et semblait né pour la lutte et les combats bruyants du barreau. Mais pour moi, dès l'enfance, les mystères sacrés furent pleins de charmes, et les muses m'attirèrent en secret à leur culte. Souvent mon père me disait : Pourquoi tenter une étude stérile? Homère lui-même mourut dans l'indigence. J'étais ébranlé par ces paroles; je disais adieu à l'Hélicon, et tâchais d'écrire sans m'astreindre au rythme poétique : les mois venaient d'eux-mêmes remplir le cadre de la mesure, et chaque pensée que j'exprimais était un vers.

Cependant les années s'écoulaient insensiblement: mon frère et moi, nous prîmes la toge, emblème d'une liberté plus grande; nos épaules revêtent la pourpre du laticlave : mais nos goûts restent ce qu'ils étaient auparavant. Déjà mon frère venait d'atteindre deux fois dix ans, lorsqu'il me fut enlevé : je perdais en lui la moitié de moi-même. Je gérai alors les premiers honneurs accordés à la jeunesse : je fus créé triumvir. Restait encore le sénat : mais je me contentai de l'angusticlave : le fardeau eût été trop pesant pour ma faiblesse, incompatible avec ma santé et mon esprit, peu propre à un travail suivi, fuyait les soucis de l'ambition. Les nymphes de l'Aonie me conviaient à goûter de paisibles loisirs, qui toujours eurent pour moi mille charmes. Je cultivai, je chéris les poètes de

cette époque: quand j'étais auprès d'eux, je croyais être auprès des dieux mêmes. Souvent le vieux Macer me lut ses Oiseaux, quel serpent donne la mort, quelles simples rendent la vie : souvent, j'écoutai Properce lire ses élégies érotiques, Properce, dont je fus le camarade et l'ami : Ponticus, célèbre par ses poésies héroïques, Bassus par ses iambes, furent encore mes compagnons chéris .Horace, l'harmonieux Horace, charma aussi mes oreilles enchantant d'élégantes odes sur la lyre ausonienne : je n'ai fait qu'entrevoir Virgile : les destins jaloux ravirent trop tôt Tibulle à mon amitié : ce poète fleurit après toi, Gallus, et Properce après lui : je vins donc le quatrième par ordre de date: je leur rendis hommage comme à mes aînés; de plus jeunes me rendirent hommage aussi, et ma muse ne tarda pas à être connue. Quand je lus au peuple les premières poésies, ouvrage de ma jeunesse, ma barbe n'était tombée que deux ou trois fois sous le rasoir. Ma verve s'enflamma, lorsque je vis chanter dans toute la ville celle que j'avais célébrée sous le nom emprunté de Corinne.

Je composai bien des pièces mais celles qui me parurent trop faibles, je ne les corrigeai qu'en les livrant aux flammes. Au moment de mon exil, plusieurs aussi, qui devaient me plaire, furent brûlées de ma main, dans mon dépit contre ma manie et mes vers. Mon cœur tendre ne fut pas invulnérable aux traits de Cupidon ; la plus légère impression pouvait l'émouvoir. Malgré ce caractère, et quoiqu'une étincelle suffît pour m'enflammer, aucune anecdote ne circula jamais sur mon compte. Je n'étais presque qu'un enfant, quand je contrôlai une union où je trouvai peu de convenance et de sympathie : elle fut bientôt rompue : une seconde la suivit, qui fut à l'abri de tout reproche ; mais cette épouse nouvelle ne devait pas longtemps partager ma

couche : une troisième resta ma compagne jusqu'à mes vieux ans, et ne rougit pas d'être l'épouse d'un exilé. Ma fille au printemps de son âge donna deux fois des gages de sa fécondité en me rendant aïeul, mais ce fut avec deux époux différents.

Mon père avait terminé sa destinée après avoir atteint son dix-huitième lustre : je le pleurai comme il aurait lui-même pleuré ma perte. Bientôt je rendis les derniers devoirs à ma mère. Heureux l'un et l'autre d'avoir été ensevelis lorsqu'il en était temps encore, d'être morts avant le jour de ma disgrâce! Heureux moi-même de ne les avoir pas pour témoins de mon infortune, de n'avoir pas été pour eux un sujet de douleur! Si pourtant il reste après la mort autre chose qu'un vain nom, si notre ombre légère échappe au fatal bûcher, si la renommée de mon malheur est parvenue jusqu'à vous, ombres de mes parents, si mes fautes sont portées au tribunal des enfers, sachez, sachez, et je ne saurais vous tromper, que c'est par une méprise, non par un crime, que j'ai mérité mon exil ! C'est assez donner aux mânes : je reviens à vous, esprits curieux de connaître les particularités de ma vie. Mes belles années avaient fui : les neiges du vieil âge venaient se mêler à l'antique nuance de ma chevelure. Depuis ma naissance, dix fois ceint de l'olivier olympique, le vainqueur à la course des chars avait obtenu la palme, lorsque Tomes, située sur la rive occidentale du Pont-Euxin, est le séjour où me condamne à me rendre le courroux du prince offensé. La cause de ma perte, trop connue de tout le monde, ne doit point être signalée par mon témoignage. Rappellerai-je la trahison de mes amis, la perfidie de mes gens? J'ai passé par mille épreuves non moins rudes que l'exil. Mon esprit s'indigna de succomber à ses maux; il rappela toutes ses forces, et sut en triompher ; ne songeant plus à la paix, aux loisirs de

ma vie passée, j'obéis aux circonstances et pris des armes étrangères à mon bras. J'endurai sur terre et sur mer autant de malheurs qu'il y a d'étoiles entre le pôle invisible et celui que nous apercevons. Enfin, après de longs détours, j'atteignis les rives sarmates, voisines des Gètes aux flèches acérées. Ici, quoique les armes des peuples limitrophes retentissent autour de moi, je cherche un soulagement à mon triste destin dans la poésie, seule ressource qui me reste et quoique je ne trouve pas une oreille pour écouter mes vers, j'abrège et je trompe ainsi la longueur des journées. Si donc j'existe encore, si je résiste à tant de fatigues et de peines, si je ne prends point en dégoût cette vie rongée de soucis, grâce t'en soient rendues, ô ma Muse! près de toi seule je trouve des consolations : tu calmes mes ennuis: tu es un baume pour mes maux : tu es mon guide, ma compagne fidèle: tu m'éloignes de l'Ister et me donnes asile au sein de l'Hélicon : c'est toi qui, par un bien rare privilège, me fais jouir pendant ma vie de cette célébrité que la renommée n'accorde qu'après le trépas. L'envie qui rabaisse le mérite contemporain, n'a imprimé sa dent sur aucun de mes ouvrages et malgré les grands poètes qu'a produits notre siècle, la renommée ne fut pas malveillante à l'égard de ma veine : il en est plusieurs que je place au dessus de moi, et pourtant on me dit leur égal, et j'ai trouvé une foule de lecteurs par tout l'univers. Si les pressentiments des poètes ne sont pas entièrement illusoires, à l'heure de mon trépas, terre, je ne serai point ta proie. Que je doive cette renommée à la vogue ou à ma verve, lecteur bienveillant, reçois ici le légitime hommage de ma gratitude.

LIVRE CINQUIEME

ELEGIE PREMIERE

ARGUMENT

A son lecteur. Il s'excuse de la tristesse empreinte dans ses vers : elle n'aura d'autre terme que ses maux : qu'on lui rende Rome, et sa gaîté renaîtra : jusque-là qui pourrait trouver mauvais qu'il se plaigne? Si ses vers ne sont pas bons, il n'en faut accuser que son séjour barbare ; pour lui il n'y met pas d'amour-propre; il n'y cherche qu'une distraction.

C'est encore des rives gétiques, ô toi dont l'intérêt m'est si précieux, que je t'adresse ce livre : joins-le à mes quatre premiers. Celui-ci encore portera l'empreinte de ma des tinée : aucune de ses pièces ne l'offrira rien de gracieux: ma position est lugubre; lugubre est ma poésie, et le ton y est en harmonie avec le sujet. Heureux et gai, la gaîté, la jeunesse respiraient dans mes jeux, qu'aujourd'hui je regrette, hélas! amèrement depuis ma chute, je ne chante plus que ma soudaine catastrophe, et suis moi-même à la fois le poète et le héros. Comme, étendu sur la rive, l'oiseau du Caystre pleure, dit-on, sa mort d'une voix défaillante, de même jeté bien loin sur les rives sarmates, je célèbre, par des chants, mes funérailles.

Cherche-ton des images voluptueuses, des vers érotiques, j'en préviens ici, qu'on ne lise pas ces élégies : Gallus conviendra mieux, ou Properce, au langage plein de douceur, ou Tibulle, cet esprit délicat. Ah! puissé-je n'avoir pas moi-même été compté parmi ces poètes ! Hélas ! pourquoi ma muse fut-elle jamais folâtre ! Mais j'expiai ma faute : la Scythie et le Danube voient confiné sur leurs bords ce chantre de l'Amour au carquois redoutable. Pour dernière ressource, j'ai consacré ma veine à des sujets qui pussent supporter le grand jour, et je lui recommandai de ne pas oublier le nom qu'elle porte. Si pourtant on demande

pourquoi de si tristes refrains : c'est que j'ai subi de bien tristes épreuves. Ce n'est pas ici une œuvre d'inspiration ou d'art ; mon esprit s'inspire de mes propres malheurs, et mes vers n'en esquissent qu'une faible partie. Heureux le mortel qui peut compter les maux qu'il endure ! Autant il est de broussailles dans les forêts de grains de sable dans le Tibre, d'herbes tendres dans le champ de Mars, autant j'ai supporté de maux, et je n'y trouve de remède, de relâche, que dans l'étude et dans la société des muses.

« Quel terme, cher Ovide, vas-tu dire, auront donc tes lamentations ? » Pas d'autre que mes infortunes. Elles sont pour moi une source intarissable de plaintes : ce n'est pas moi qui parle, c'est ma destinée même. Rends-moi à ma patrie, à mon épouse chérie ; que la sérénité renaisse sur mon front ; que je sois tel que je fus jadis ; que le courroux de l'invincible César s'adoucisse à mon égard, et mes vers seront pleins d'allégresse. Mais ma veine se gardera bien de folâtrer comme au temps passé : c'est assez de s'être une fois débauchée pour mon malheur. César même applaudira à mes chants : puisse-t-il seulement alléger une partie de ma peine, me permettre de fuir un pays barbare et les Gètes cruels ! En attendant, quel autre sujet que la tristesse peut inspirer mes vers ? ce ton lugubre convient seul à mes funérailles. « Tu aurais, dis-tu, meilleure grâce à taire tes souffrances, à déguiser tes maux par ton silence. » C'est exiger qu'on ne pousse aucun soupir dans les tortures ; c'est empêcher de pleurer en recevant une blessure cruelle. Phalaris même permit à ses victimes de mugir dans l'airain de Pérille, et le taureau rendait leurs plaintes : Achille ne s'offensa pas des larmes de Priam : et toi, plus cruel qu'un ennemi, tu étouffes mes pleurs ! Lorsque les enfants de Latone privèrent Niobé de sa postérité, ils permirent à ses joues de se tremper de

pleurs. Il est doux, dans un tourment inévitable, de se soulager par des plaintes : c'est pour cela qu'on entend gémir Procné, Halcyone : c'est pour cela que, dans son antre glacé, le fils de Péan fatiguait de ses cris les rochers de Lemnos. Une douleur concentrée nous étouffe, bouillonne dans notre sein, et redouble inévitablement de violence. Sois donc plus indulgent, ou jette là mes ouvrages, si ce qui fait mon bonheur à moi, fait ton malheur mais comment en serait-il ainsi? mes écrits ne firent jamais que celui de leur auteur.«Mais ils sont mauvais. » D'accord ; oh ! qui te force de lire de mauvais vers? ou, si tu les lis, et que ton attente soit déçue, qui t'empêche de les laisser là? Je ne les corrige pas mais qu'on songe en les lisant que c'est ici qu'ils ont été faits : ils ne sont pas plus barbares que la contrée où ils virent le jour. Rome ne doit pas me comparer avec ses poètes mais parmi des Sarmates je serai un génie. Enfin, je ne cherche ici ni la gloire ni la renommée, cet aiguillon de l'esprit: je veux empêcher mon âme de languir au sein d'éternels soucis, qui, en dépit de moi, s'y font jour et franchissent la barrière que je leur oppose. J'ai dit ce qui m'engage à écrire : voulez-vous savoir pourquoi je vous adresse mes ouvrages? je veux être du moins ainsi au milieu de vous.

ÉLÉGIE DEUXIÈME.

ARGUMENT.

A sa femme. Son corps semble s'être endurci à ses souffrances, mais son esprit est toujours malade : il expose la multitude de ses maux mais Auguste fut toujours clément : il faut l'aborder : lui-même, il lui adresse la parole pour tâcher de le désarmer.

Pourquoi, à l'aspect d'une lettre nouvelle, arrivée du Pont, subitement pâlir? Pourquoi l'ouvrir d'une main

tremblante? Rassure-toi : je ne suis pas malade; cette santé jadis incompatible avec les fatigues, cette santé si délicate se soutient, et s'est affermie par l'habitude même de ses souffrances, ou peut-être suis-je parvenu au dernier période de faiblesse. Cependant mon esprit est malade et languissant ; le temps ne l'a pu fortifier; mon âme est sous le poids des mêmes impressions qu'autrefois et ces blessures qu'à la longue et après un intervalle suffisant je croyais voir se cicatriser, sont aussi douloureuses que lorsqu'elles étaient toutes fraîches. C'est que les années peuvent bien adoucir des chagrins légers mais les grandes afflictions ne font qu'empirer avec le temps. Le fils de Péan nourrit près de dix ans la plaie envenimée par le sang de l'hydre. Télèphe eût péri consumé par un incurable ulcère, si la main, cause de son mal, ne lui en eût offert le remède. Puisse également, si je ne fus point criminel, puisse celui qui me blessa, daigner soulager ma blessure ! puisse-t-il enfin, satisfait de ce que j'ai déjà souffert, ôter une seule goutte de cet océan d'amertume! quand il en enlèverait une grande partie, celle qui resterait serait bien grande encore : la moindre portion de mes supplices est un supplice tout entier. Autant on voit de coquillages au bord de la mer, de fleurs dans les parterres émaillés, de graines dans le pavot soporifique, autant la forêt nourrit de bêtes, autant il nage de poissons dans les eaux, autant il y a d'oiseaux qui frappent l'air de leurs ailes : autant il pèse sur moi d'infortunes : vouloir les compter, c'est vouloir compter les flots de la mer Icarienne. Sans parler des accidents du voyage, des dangers cruels de la navigation, des bras levés pour me perdre, une contrée barbare, et la dernière de cet immense continent, séjour entouré d'impitoyables ennemis, voilà ma demeure.

Je pourrais être transféré en d'autres lieux, car ma faute ne fut point ensanglantée, si tu prenais mes intérêts aussi vivement que tu le dois. Ce dieu, l'heureux soutien de la grandeur romaine, fut souvent dans la victoire indulgent envers ses ennemis. Pourquoi balancer ? pourquoi craindre ce qui n'offre aucun péril ? Ose l'aborder, le supplier : dans l'étendue de l'univers, il n'est pas de clémence égale à celle de César. O comble de disgrâce ! que faire, si mes proches même m'abandonnent, si toi aussi tu brises le joug pour t'y soustraire ? Où porter mes pas ? où chercher un adoucissement à ma détresse ? Ma barque n'a plus d'ancre qui la puisse retenir. N'importe, je me réfugierai moi-même, en dépit de sa haine, au pied de son autel sacré : aucun autel ne repousse des mains suppliantes. De ce séjour lointain je vais adresser mes prières à ce dieu puissant, s'il est permis à un simple mortel de s'adresser à Jupiter.

« Arbitre de cet empire, toi dont la conservation est un gage de l'intérêt que prend l'Olympe à l'Ansonie ; honneur, image de la patrie qui le doit son bonheur ; héros, dont la grandeur égale celle du monde soumis à tes lois, puisse la terre te conserver ! puisse le ciel t'envier à la terre ! puisses-tu bien tard aller prendre parmi les astres la place qui t'est assignée ! Epargne, épargne ta victime ; adoucis le coup dont ta foudre m'a frappé : assez grand encore sera mon supplice. Ton courroux fut modéré ; tu m'as fait grâce de la vie : ni les droits, ni le titre de citoyen ne m'ont été enlevés ; tu n'as pas accordé à d'autres mon patrimoine : le nom d'exilé ne m'est pas donné dans ton édit. Je redoutais tous ces châtiments, parce que je m'en reconnaissais digne mais ton courroux fut plus modéré que ma faute. Tu me reléguas dans le Pont ; tu me condamnas à sillonner de ma poupe fugitive la mer de

Scythie. J'obéis; je parvins aux tristes rivages du Pont Euxin, région située sous les glaces du pôle. Ce qui fait mon tourment, c'est moins encore le froid éternel de cette atmosphère, cette terre desséchée par les blancs frimas, ce jargon barbare auquel la langue latine est inconnue, grec altéré où le gète domine, que cette ceinture de peuples limitrophes qui nous pressent de leurs armes, que ce faible mur qui a peine à nous garantir de l'ennemi. On a quelquefois la paix; jamais on n'y peut avoir pleine confiance : ainsi cette contrée est sans cesse ou craint d'être le théâtre de la guerre. Ah ! puissé-je changer de séjour, dût Charybde m'engloutir près de Zancle (1), et de ses eaux me précipiter dans celles du Styx; dut l'Etna me consumer, victime résignée, dans ses laves brûlantes; dussé-je être précipité du haut du rocher dans la mer du dieu de Leucade! La faveur que j'implore est encore un châtement car je ne me refuse pas à l'infortune : je demande pour toute grâce une infortune sans péril. »

(1) Zancle, ville de Sicile, sur laquelle fut construite Messine. D'autres disent que c'est un surnom de la Sicile même. Ce nom vient de ce que la faux de Saturne tomba dans cette île, selon les poètes, fiction qui est le symbole de sa fertilité.

ELEGIE TROISIEME.

ARGUMENT.

Aux poètes, ses amis. Il se plaint de ne pouvoir célébrer à Rome le jour consacré à Bacchus : il compare les travaux de ce dieu avec ses propres maux : il implore son assistance : enfin il demande un souvenir aux poètes ses confrères.

Voici le jour solennel où, si mon calcul ne m'a pas trompé, les poètes célèbrent chaque année ta fête, ô

Bacchus ; le jour où ils ceignent leurs fronts de guirlandes parfumées et chantent tes louanges au milieu des coupes. Parmi eux, il m'en souvient, quand ma destinée le permit, je figurai souvent sans te déplaire; et maintenant, sous l'astre de Cynosure, j'habite la Sarmatie, voisine des Gètes cruels. Moi qui coulai jadis une vie douce et sans fatigue au sein de l'étude et du chœur des Muses, maintenant, éloigné de ma patrie, j'entends autour de moi retentir les armes des Gètes, après avoir souffert mille maux sur mer et sur terre. Que ce soit un effet du hasard, ou du courroux des dieux, ou de la sombre Parque qui présida à ma naissance, tu devais à un mortel qui se consacra au culte du lierre, ta protection et ton appui. Les décrets des Sœurs arbitres de nos destinées sont-ils donc, sans réserve, hors du domaine des dieux.

Toi aussi tu t'es élevé par tes vertus jusqu'aux célestes demeures, et de pénibles travaux t'en ont frayé la route: tu n'as pas paisiblement habité ta patrie; tu as pénétré jusqu'au Strymon glacé (1) , jusque parmi les Gètes belliqueux, au sein de la Perse et près du large et spacieux Gange, et des autres fleuves où se désaltère l'Indien basané : tel était l'arrêt que les Parques, chargées de filer la trame fatale, avaient deux fois porté à ta double naissance. De même, s'il est permis de se comparer avec les dieux, une inflexible et bien cruelle destinée pèse sur moi et ma chute fut aussi violente que celle de ce mortel plein de jactance dont Jupiter délivra Thèbes par un trait de sa flamme. Cependant, en apprenant qu'un poète avait été foudroyé, le souvenir de ta mère dut t'y rendre sensible. Tu dois aussi, en jetant les yeux sur les poètes qui célèbrent les mystères, tu dois dire : « Il manque ici un de mes adorateurs. »

Sois-moi propice, ô Bacchus, viens à mon secours :
puisse à ce prix le sommet des ormeaux se charger de
grappes! puisse le raisin se gonfler d'un jus précieux!
puisse un essaim d'agiles Satyres et de Bacchantes
former ton cortège, et puissent-ils dans leur délire
faire au loin retentir ton nom! puissent les os de
Lycurgue (2) à la hache impie gémir douloureusement
froissés, et l'ombre sacrilège de Penthée (3) subir un
éternel tourment! puisse à jamais briller au ciel et
éclipser les astres voisins, la couronne de la princesse
de Crète, ton épouse!

Viens, ô le plus beau des dieux, viens adoucir mes
peines ; souviens-toi d'un poète fidèle à ton culte. Les
dieux ont entre eux d'amicales relations : que ta
divinité essaye de fléchir celle de César. Et vous,
comme moi, nourrissons du Parnasse, poètes, troupe
fidèle, que chacun, le verre en main, forme les mêmes
vœux; que l'un de vous, au nom d'Ovide, dépose sa coupe
mêlée de ses pleurs, et qu'à mon souvenir, promenant ses
regards autour de lui, il dise: «Hélas! où est Ovide,
naguère l'un d'entre nous?» Qu'il m'accorde ce regret,
si j'ai par mon humeur inoffensive mérité votre
tendresse, si je ne relevai jamais un seul mot par une
critique amère; si, en témoignant aux anciens le
respect qui leur est dû, je ne mets pas au dessous d'eux
les poètes plus voisins de nous. Puisse à ce prix
Apollon sourire à votre veine ! Conservez du moins,
puisque c'est le seul bonheur qui me reste, conservez
mon nom parmi vous.

(1) Le Strymon, fleuve de Thrace.

(2) Lycurgae, roi de Thrace, ennemi du culte de Bacchus,
s'arma d'une hache pour détruire les vignes de son
royaume.

(3) Roi de Thèbes, mis en pièces par sa mère et sa tante, qui célébraient des orgies auxquelles il voulait s'opposer.

ELEGIE QUATRIÈME.

ARGUMENT.

A un ami. Ovide fait parler sa lettre, qui expose sa tristesse et ses maux : il a toujours quelque espoir en la bonté d'Auguste : il regrette son fidèle ami, lui rend grâces de son attachement, et le prie de ne pas l'abandonner.

Tracée par la main d'Ovide, j'arrive des bords du Pont-Euxin, épuisée par les fatigues de la mer, par celles du voyage. II me dit en pleurant : «Va, tu le peux du moins, va contempler Rome : ah ! combien la destinée est plus fortunée que la mienne!» Il pleurait aussi en m'écrivant, et pour me sceller, ce n'est point à sa bouche, c'est à ses joues humides qu'il porta le cachet. M'interroger sur la cause de sa tristesse, c'est demander à voir le soleil; c'est ne pas apercevoir de feuilles dans une forêt, de tendre verdure dans une vaste prairie, de flots dans un large fleuve; c'est s'étonner de la douleur de Priam à la perte d'Hector, des gémissements de Philoctète atteint du venin de l'hydre.

Plût aux dieux qu'Ovide pût ne pas avoir un triste sujet de s'affliger! Toutefois il supporte, comme il le doit, avec résignation l'amertume de son sort, et n'imite pas l'indocilité du coursier rebelle au frein : il espère que le courroux du dieu ne sera pas éternel, parce que sa conscience lui dit qu'il fut coupable sans être criminel. Souvent il se retrace la clémence infinie de ce dieu, et se plaît à rappeler entre mille son propre exemple ; que, s'il a conservé son patrimoine, le titre

de citoyen, l'existence enfin, c'est un bienfait de sa divinité.

Pour toi, ô le plus cher de ses amis, si tu as en moi quelque créance, il te porte au fond de son cœur, le compare au fils de Ménétiüs, au compagnon d'Oreste, au fils d'Égée; il t'appelle son Euryale. Il ne regrette pas plus vivement la perte de sa patrie, et les nombreux objets dont, avec sa patrie, la privation l'afflige, que le bonheur de contempler tes traits, de lire dans tes regards, ô toi qu'à peine égale en douceur le miel que dans ses rayons dépose l'abeille attique !

Souvent aussi dans son désespoir il se rappelle cette époque, qu'il regrette que sa mort n'ait pas devancée: tous fuyaient comme un fléau contagieux sa soudaine disgrâce, et craignaient de mettre le pied sur le seuil de cette maison foudroyée : tu lui restas fidèle, il s'en souvient, avec un petit nombre d'amis, si l'on appelle un petit nombre deux ou trois personnes. Malgré sa consternation, rien ne lui échappa : il te vit aussi sensible que lui-même à ses propres malheurs. Souvent il se retrace tes discours, ta contenance, et tes soupirs, et ces pleurs que tu répandis dans son sein, ton obligeance empressée, tes efforts pour consoler un ami, quand tu avais toi-même besoin de consolation. Il t'a voué pour tant de soins une reconnaissance, une tendresse éternelle, soit qu'il voie le jour, soit que la terre recouvre son corps; il en fait le serment par sa tête, par la tienne, qui, je le sais, n'est pas à ses yeux moins précieuse que la sienne même. Une gratitude sans bornes sera le prix de tant de dévouement, et tes bœufs n'auront pas sillonné un sable stérile. Accorde seulement au pauvre exilé une protection persévérante : cette prière, il le connaît trop bien pour te l'adresser : c'est moi qui pour lui te l'adresse.

ELEGIE CINQUIEME.

ARGUMENT.

A sa femme. Pour fêter la naissance de son épouse, il fait un sacrifice qu'il accompagne de ses vœux : il chante ses louanges et plaint son sort : mais sa constance à le supporter la rendra célèbre : enfin il implore sa grâce d'Auguste par pitié pour sa femme.

L'anniversaire de la naissance d'une épouse chérie réclame le tribut de mon solennel hommage : prépare, ô ma main, de pieux sacrifices. Ainsi jadis le héros fils de Laërte aura célébré peut-être à l'extrémité de l'univers la fête de son épouse. Que ma bouche ne profère rien, de sinistre ; quelle oublie mes longues infortunes : hélas ! sait-elle encore prononcer des paroles de bonheur ? Revêtons cette robe, que je ne revêts qu'une seule fois dans tout le cours de l'année, cette robe dont la blancheur contraste avec ma sombre destinée. Élevons un autel d'un vert gazon, et tressons des guirlandes pour orner le foyer brûlant. Esclave, apporte l'encens qui se consume avec une épaisse fumée, et le vin généreux qui pétille répandu sur le brasier du sacrifice. Anniversaire chéri, du fond de mon exil, je souhaite que tu te lèves pur et serein, et différent du jour qui me vit naître. Si quelque chagrin funeste menaçait mon épouse, puissent mes infortunes personnelles l'en affranchir à jamais ! Après avoir été presque submergée naguère par la plus violente tempête, puisse-t-elle jouir en paix de ses pénates, de sa fille, de sa patrie ! puisse-t-il suffire au destin de m'avoir ravi ses trésors ! Si infortunée en ce qui concerne son époux, puisse son existence être du reste sans nuages ; puisse-t-elle vivre, aimer son époux malgré la distance qu'une dure loi met entre elle et lui ! puisse-t-elle ne voir terminer qu'après une longue suite d'années sa

carrière, j'allais dire aussi la mienne, si je ne craignais que, comme un fléau contagieux, ma destinée ne lui fût funeste.

Rien de stable en ce monde : qui se fût imaginé que je dusse célébrer cette fête au milieu des Gètes ? Vois cependant comme les vents emportent la fumée de l'encens vers l'Italie, lieux à mes vœux propices. Ils sont donc doués de sentiment, ces nuages légers que produit la flamme, et ce n'est pas par un effet du hasard qu'ils fuient le Pont : non, ce ne fut point un effet du hasard, si, sur l'autel du sacrifice commun célébré en l'honneur des deux frères qui périrent par la main l'un de l'autre, on vit le noir tourbillon se diviser, comme par leur ordre, en deux colonnes distinctes. Il m'en souvient, je soutenais le phénomène impossible ; j'accusais d'imposture le fils de Battus : aujourd'hui je crois tout, puisque, en l'observant, vapeur prophétique, je t'ai vue t'éloigner du pôle glacé et te diriger vers l'Ausonie.

Le voilà donc ce jour, sans l'aurore duquel, dans mon infortune, il ne serait pas de fête pour moi ! Ce jour a produit des vertus aussi sublimes que celles des héroïnes filles d'Eétion et d'Icarius ; ce jour vit éclore la pudeur, la vertu, l'honneur, la fidélité mais, au lieu de la joie, il ne vit éclore que la peine, les soucis, une destinée indigne d'une vertu si rare, et les légitimes regrets d'une couche presque veuve. Mais quoi ! l'honneur aux prises avec l'adversité trouve dans le malheur même une source de gloire : si l'infatigable Ulysse n'eût point essuyé de traverses , Pénélope eût été heureuse, mais sans renommée : si son époux eût pénétré vainqueur dans la citadelle fondée par Echion (1), peut-être Evadné serait-elle à peine connue dans sa patrie : parmi toutes les filles de Pelias, pourquoi une seule est-elle restée célèbre ? c'est qu'une seule fut

unie à un époux infortuné : qu'un autre aborde le premier aux rivages d'Ilion, pourquoi parlerait-on de Laodamie? Ta tendresse aussi, par un sort bien préférable pour moi, serait inconnue, si les mêmes zéphyrus avaient continué d'enfler mes voiles. Cependant, dieux de l'Olympe, et toi, César, qui dois siéger parmi les dieux, mais alors seulement que tes jours égaleront ceux du vieillard de Pylos, ce n'est pas pour moi, car je me reconnais digne de mon châtiment, c'est pour elle que je vous demande grâce, pour elle qui, sans avoir mérité de souffrir, endure tant de souffrances !

(1) Échion fut un des compagnons de Cadmus, fondateur de Thèbes.

ÉLÉGIE SIXIÈME.

ARGUMENT.

A un ami. Ovide lui expose qu'en commençant à le protéger, il s'est par là même engagé à le faire jusqu'au bout : qu'il doit cet égard à ses malheurs nombreux.

Et toi aussi, antique appui de ma destinée, qui fut mon asile, mon unique port, tu abandonnes le patronage et la cause d'un ami, et tu rejettes si vite le pieux fardeau de la bienfaisance! Le poids est accablant sans doute mais, pour le rejeter au jour du malheur, il valait mieux ne t'en pas charger. C'est au milieu de l'Océan que, nouveau Palinure, tu laisses mon navire! Arrête, que ta fidélité ne reste pas au dessous de ton mérite. Vit-on par une coupable inconstance le fidèle Automédon abandonner au sein de la mêlée les coursiers d'Achille, ou Podalire entreprendre la cure d'un malade pour trahir sa promesse et lui refuser les secours de la médecine? il y a plus de honte à chasser qu'à refuser un hôte.

Ah ! puisse l'autel qui me reçut, ne pas crouler sous ma main !

Tu n'avais d'abord que moi seul à soutenir mais aujourd'hui , avec moi, soutiens ton honneur, si je ne suis coupable d'aucune faute nouvelle, si mes crimes n'autorisent point un changement si soudain dans ta tendresse.

Cette respiration, que gêne en moi l'atmosphère de la Scythie, abandonnerait (ah! j'en forme le vœu) ce corps débile, plutôt que je ne froisse ton cœur par ma coupable conduite, et que je ne paraisse mériter tes mépris! Je ne suis pas encore assez anéanti par mes disgrâces, pour que mon esprit soit égaré par mes longues calamités. Mais quand il le serait en effet, combien de fois le fils d'Agamemnon n'adressa-t-il pas à Pylade des paroles outrageantes? on peut même croire qu'il porta la main sur son ami : Pylade n'en resta pas moins fidèle à son dé vouement.

Le seul rapport qu'il y ait entre l'infortune et la prospérité, ce sont les égards que l'on témoigne à l'une et à l'autre : on cède le pas aux aveugles, et à ces mortels pour lesquels la prétexte, les faisceaux de verges et les paroles impérieuses commandent le respect. Si tu n'as pas de ménagements pour ma personne, tu en dois à ma fortune : aucun mortel n'a sujet de se courroucer contre moi. Parmi mes angoisses, choisis la plus petite, la plus légère de toutes : elle passera encore tout ce que tu en peux imaginer. Autant on trouve de roseaux dans les marais humides, autant les fleurs de l'Hybla nourrissent d'abeilles, autant on voit de fourmis suivre un étroit sentier pour entasser dans leur magasin les grains qu'elles trouvent, aussi considérable est la multitude des maux qui m'assiègent : oui, mes plaintes sont au dessous de la réalité. Si quelqu'un

n'en trouvait pas assez encore, qu'il répande du sable sur le rivage, des épis au milieu des moissons, de l'eau dans l'Océan. Calme donc des craintes mal fondées, et n'abandonne pas mon navire en pleine mer.

ELEGIE SEPTIEME.

ARGUMENT.

A un ami. Il fait la peinture des habitants de Tomes : il est sensible à la nouvelle du succès de ses vers à Rome, bien qu'il n'ait pas d'ambition à cet égard : il ne cherche dans la poésie, qui fit tout son malheur, qu'un adoucissement à ses peines.

La lettre que parcourent tes yeux, arrive de cette contrée où le large Ister mêle ses eaux à celles de la mer. Si tu conserves, avec la vie, une santé florissante, ma destinée n'est pas encore de tout point malheureuse. Tu me demandes, cher ami, selon l'usage, ce que je deviens : tu pourrais le deviner, quand je garderais le silence: je suis malheureux: ce mot résume toutes mes infortunes et tout homme qui vivra en butte au mécontentement de César, le sera comme moi. Mais quel est ce peuple de Tomes! quelles sont ces mœurs au milieu desquelles je vis ! es-tu curieux de l'apprendre ? La population est mêlée de Grecs et de Gètes, mais elle tient davantage des Gètes indomptés : on voit un plus grand nombre de Sarmates et de Gètes aller et venir à cheval par les chemins. Pas un qui n'ait son carquois, son arc, et ses flèches trempées dans le fiel de la vipère: un organe sauvage; une physionomie farouche; portraits vivants de Mars; leurs cheveux, leur barbe, ne furent jamais coupés; le bras toujours prompt à enfoncer le couteau meurtrier que tout Barbare porte attaché à sa ceinture. Voilà ceux au milieu desquels, hélas! vit sans songer aux folâtres amours, ton infortuné poète; voilà

les seuls êtres qu'il aperçoive, qu'il entende. Et puisse-t-il y vivre, mais non pas y mourir! puisse son ombre même être éloignée de ce séjour odieux !

Tu m'écris, ami, qu'en présence de nombreux spectateurs on accompagne mes poésies de danses légères, qu'on applaudit mes vers : ces pièces, tu le sais, je ne les écrivis pas pour le théâtre; ma muse n'en brigue pas les applaudissements. Je n'en suis pas moins sensible à tout ce qui peut réveiller mon souvenir et rappeler le nom du pauvre exilé. Quelquefois pourtant, quand je songe aux maux que je leur dois, je maudis les vers et les Piérides mais après les avoir bien maudites, je ne puis vivre sans elles ; je cours après le trait ensanglanté par ma blessure, comme ce vaisseau grec déchiré par les flots de l'Eubée, qui ose braver encore les eaux de Capharée. Ce n'est pas la louange qui est le but de mes veilles, ni le soin d'éterniser mon nom : il m'eût été plus avantageux de rester inconnu : j'essaie de donner le change à mes soucis : quelle occupation préférable, dans mon isolement, au sein de ces déserts? Quel autre remède m'efforcerais-je de chercher à mes maux? Si j'envisage mon séjour : c'est un séjour odieux, et il n'en saurait être de plus triste dans tout l'univers; les hommes? ce sont des hommes à peine dignes de ce nom, et plus cruels que des loups féroces: aucun respect des lois; la force triomphe de l'équité, et le glaive des combats terrasse la justice vaincue. Des peaux, de larges braies les préservent mal du froid ; de longs poils couvrent, hérissent leur figure. Un très petit nombre conservent quelques traces de l'idiome grec, encore est-il défiguré par l'accent gétique. Dans toute la population, il n'en est pas un seul capable d'exprimer en latin les idées les plus simples et les plus communes. Moi-même, poète romain, Muses, daignez me le pardonner, je suis souvent forcé de parler sarmate.

Oui, je rougis de cet aveu, par reflet d'une longue désuétude, à peine puis-je trouver les mots latins. Sans doute, il est aussi dans ce livre bon nombre d'expressions barbares : n'en accuse pas le poète, mais ce séjour seul. Cependant pour ne pas perdre l'habitude de la langue ausonienne, pour que ma bouche ne reste pas fermée à l'idiome de ma patrie, je m'entretiens avec moi-même, j'articule des mots déjà étrangers pour moi, et je manie de nouveau les instruments funestes de mes fatales études. C'est ainsi que je traîne ma vie et mes journées, que je me distrais, que je m'arrache à la contemplation de mes souffrances. Je cherche dans la poésie l'oubli de mes infortunes : si je puis recueillir ce fruit de l'étude je suis satisfait.

ÉLÉGIE HUITIÈME.

ARGUMENT.

A un ennemi. Il lui demande pourquoi tant d'acharnement contre un exilé : il l'avertit de redouter l'inconstance de la fortune : s'il est malheureux, il peut renaître un jour au bonheur, et le voir lui-même malheureux à son tour.

Je ne suis pas tellement déchu, malgré mon abaissement, que je sois encore plus bas que toi, au dessous duquel aucun être ne saurait descendre. Où puises-tu tant d'acharnement contre moi ; cœur pervers ? pourquoi insulter à des malheurs auxquels tu es exposé toi-même ! ne saurais-tu donc prendre des sentiments plus doux, plus, bienveillants, en me voyant terrassé par des maux capables d'arracher des larmes aux bêtes farouches ? ne crains-tu pas le pouvoir de la Fortune debout sur sa roue mobile et les décrets superbes de cette déesse jalouse ? Oui, la Furie vengeresse honorée à Rhamnus (1) saura te faire expier tes méfaits. Pourquoi fouler aux

pieds mon malheur! J'en fus témoin, tel se riait d'un naufragé, qui bientôt fut englouti dans les flots : «Jamais, disais-je, l'onde ne fut plus équitable » tel refusait à des malheureux de vils aliments, qui maintenant mendie le pain dont il se nourrit. La fortune volage erre d'une course incertaine : aucun lieu ne peut fixer l'inconstante. Tantôt elle se montre riante, et tantôt son front se rembrunit : elle n'est fidèle qu'à sa légèreté. Et moi aussi j'étais florissant mais ce n'était qu'une fleur éphémère, et la flamme que jeta cette paille légère, ne brilla qu'un instant.

Mais pour qu'une joie cruelle ne remplisse pas ton âme, je ne suis point sans espoir d'apaiser la divinité ennemie, soit parce que je fus coupable sans être criminel, et que, si ma faute entraîne la honte, elle n'entraîne pas de haine; soit parce que dans toute son étendue, depuis l'orient jusqu'au couchant, l'univers ne renferme pas de mortel plus indulgent que son maître. Oui, si la violence n'en saurait triompher, son cœur est accessible à la timide prière et, à l'exemple des dieux, parmi lesquels il doit siéger un jour, avec le pardon de ma peine, je lui demanderai d'autres faveurs encore que j'ai à solliciter. Compte dans une année les jours sereins et les jours nébuleux; tu trouveras les belles journées plus nombreuses. Ne triomphe donc pas trop de ma ruine; songe que je puis me relever un jour : songe qu'il est possible, si César se laisse fléchir, que tu aies le dépit de me revoir face à face au sein de Rome, et que je te voie banni à ton tour pour une faute plus grave : tels sont, après mes premiers vœux, les plus vifs que je forme.

(1) Némésis, ainsi appelée de Rhamnus, bourg de Attique où elle avait un temple.

ELEGIE NEUVIEME.

ARGUMENT.

A un ami. S'il le pouvait, il ferait connaître son nom et ses bienfaits à tout T univers : c'est à lui, après César, qu'il doit la vie.

O s'il m'était permis d'inscrire ton nom dans mes vers, tu l'y verrais inscrit à chaque page, je ne chanterais que toi dans ma reconnaissance, et ton souvenir grossirait chaque feuillet de mes livres. Rome entière saurait combien je te suis redevable, si Rome, perdue pour moi, lit encore les œuvres d'un exilé. Le siècle présent, les siècles futurs connaîtraient ta bonté, si cependant mes écrits doivent triompher du temps. Le lecteur instruit de tes titres ne cesserait de te bénir : telle est la gloire qui te paierait le salut d'un poète. Si je respire, c'est d'abord à César que je dois ce bienfait mais après ce dieu tout-puissant, à toi sont dues mes actions de grâces : César m'a donné la vie mais cette vie, c'est toi qui la protèges : par toi, je puis jouir du bienfait que j'ai reçu.

Lorsque la plupart de mes amis étaient épouvantés de ma catastrophe, qu'une partie même voulaient paraître la redouter, et contemplaient mon naufrage des hauteurs de la côte, sans vouloir tendre la main à un malheureux luttant contre la fureur des flots, seul tu as rappelé des bords du Styx ton ami expirant et si je puis encore être reconnaissant, c'est ton ouvrage. Veillent les dieux, de concert avec César, t'être toujours propices! je ne saurais former un vœu plus étendu.

Tels sont les bienfaits que, si tu y consentais, ma plume dans ses harmonieux écrits exposerait au grand jour et maintenant, en dépit des ordres qui lui commandent le silence, ma muse a peine à s'abstenir de prononcer ton nom malgré toi-même. Comme un chien

fidèle, sur la piste d'une biche craintive, lutte en vain contre sa laisse, ou comme, si les barrières de la lice tardent à s'ouvrir, le coursier bouillant les frappe du pied, de la tête même: ainsi lié, enchaîné, par la loi qui lui est imposée, ma muse brûle de chauler les louanges d'un nom qui lui est interdit. Mais aux dieux ne plaise que je te blesse par l'indiscret hommage de ma reconnaissante amitié! ne crains rien, je serai docile à tes ordres : j'y serais indocile, si tu devais me soupçonner d'ingratitude : ma reconnaissance du moins (tes ordres ne s'y opposent pas) sera éternelle et tant que je verrai la lumière du soleil (puisse-t-elle ne pas longtemps frapper mes yeux!), ma vie sera consacrée à te rendre hommage.

ELEGIE DIXIEME.

ARGUMENT.

Il est exilé depuis trois années, qui lui ont paru un siècle : le temps s'écoule bien lentement en Scythie : on vit au milieu de continuelles alarmes : les naturels même du pays sont des barbares.

Depuis que je suis dans le Pont, trois fois l'Ister a vu son cours enchaîné par le froid; trois fois les eaux de l'Euxin se sont durcies. Il me semble que je suis éloigné de ma patrie depuis autant d'années que la Grèce ennemie en passa sous les murs de Troie. On dirait que le temps s'arrête, tant sa course est insensible, tant l'année accomplit lentement sa période ! Pour moi le solstice n'ôte rien à la longueur des nuits ; pour moi l'hiver n'abrège pas les journées : l'ordre de la nature est bouleversé à mon égard, et donne à tout la durée infime de mes tourments. Le temps, pour les autres, suit-il donc son cours ordinaire, et celui de ma vie est-il seul plus pénible, sur ce rivage du Pont-Euxin,

surnom imposteur, sur cette côte doublement sinistre de la mer de Scythie?

Une foule de tribus nous environnent et nous menacent d'une guerre cruelle; nulle honte chez elles à vivre de brigandages. Point de sûreté hors de la ville : la petite éminence trouve à peine un abri dans de chétifs remparts et dans sa position naturelle. Au moment où l'on s'y attend le moins, des essaims d'ennemis, semblables à des nuées d'oiseaux, se précipitent, et, presque avant qu'on les ait aperçus, s'emparent de leur proie. Souvent, dans l'enceinte des murs, on ramasse par les rues des traits empoisonnés qui nous arrivent en dépit des portes closes. Il est donc rare qu'on ose cultiver la campagne, et l'infortuné qui, d'une main, trace un sillon, tient de l'autre un glaive. C'est le casque en tête que le berger fait résonner son chalumeau, qu'unit une poix grossière; ce n'est pas le loup, c'est la guerre que redoute la timide brebis. Les fortifications de la place nous garantissent à peine, et pourtant dans l'intérieur une tourbe de Barbares mêlés aux Grecs sèment l'épouvante; car des Barbares établis pêle-mêle au milieu de nous occupent plus de la moitié des habitations. Quand ils n'inspireraient pas de crainte, on ne peut s'empêcher d'un sentiment d'horreur à la vue de leurs peaux et de la longue chevelure qui leur couvre la tête. Ceux même que l'on croit originaires d'une ville grecque, ont abandonné le costume de leur patrie pour les larges braies des Perses. Ils ont entre eux un jargon qui leur est commun; moi, j'ai recours aux signes pour me faire entendre. Je suis ici un Barbare, puisque l'on n'y comprend pas mon langage : les mots latins excitent le rire du stupide Gète. Souvent ils disent impunément en ma présence du mal de moi-même; peut-être me reprochent-ils mon exil et si, comme il arrive, je fais, pendant qu'ils parlent, un

geste négatif, ou un signe d'assentiment, ils en tirent des conséquences contre moi. Ajoutez que le glaive cruel est l'injuste ministre de la justice, et que souvent le sang coule au pied des tribunaux. Impitoyable Lachésis, qui, en me voyant sous l'influence d'un astre si funeste, n'as pas abrégé la trame de mes jours! Si l'aspect de ma patrie, si le vôtre, ô mes amis, me fut ravi, si je me plains de vivre aux extrémités de la Scythie, ce sont là des peines bien cruelles : toutefois, j'ai mérité que Rome me fût ravie ; mais je n'ai pas mérité peut-être de vivre dans un lieu si affreux. Ah! que dis-je? insensé! n'étais-je pas digne de la mort même, pour avoir offensé le divin César?

ÉLÉGIE ONZIÈME.

ARGUMENT.

A sa femme. Il la plaint d'avoir été insultée à cause de lui : il l'engage à la patience car enfin on peut encore lui pardonner : il n'est que relégué.

On a prétendu t'insulter en t'appelant femme d'exilé; tu t'en plains dans ta lettre. J'ai partagé ta douleur moins pour le mépris déversé sur ma fortune (car je sais maintenant braver le malheur), que pour l'affront que, contre mon vœu le plus ardent, tu essayas à cause de moi, et par l'idée que tu as eu à rougir de mon sort. De la patience, de la philosophie : tu as soutenu des assauts plus violents, quand je te fus ravi par le courroux du prince.

Toutefois il s'abuse cet homme qui m'appelle exilé : le châtiment qui suivit ma faute fut moins rigoureux. Mon plus grand châtiment est d'avoir offensé César, et plutôt au ciel que ma dernière heure eût prévenu ce moment fatal ! mais ma barque, maltraitée, ne fut ni brisée ni submergée; elle ne trouve pas de port, mais elle est

encore à flot. César ne m'a ôté ni la vie, ni mon patrimoine, ni les droits de citoyen et ma faute m'avait rendu digne de perdre tous ces biens mais parce que je fus coupable sans être criminel, il s'est contenté de me condamner à quitter ma patrie et comme tant d'autres qu'il serait trop long d'énumérer, j'éprouvai la clémence du divin Auguste. Lui-même ne prononça contre moi que le mot de relégué, et non celui de banni, et mon juge me rassure ici sur ma cause. C'est donc à juste titre que ma veine, bien pauvre sans doute, s'anime de tout son enthousiasme, César, pour chanter les louanges : c'est à juste titre que je prie aussi les dieux de tenir encore fermées pour toi les portes du ciel, de te laisser loin d'eux être dieu parmi nous. Tel est le vœu de tout l'empire mais comme les fleuves se précipitent dans l'Océan, un faible filet d'eau s'y jette aussi quelquefois. Pour toi, dont la bouche m'appelle exilé, cesse d'aggraver mon infortune par un surnom mensonger.

ELEGIE DOUZIEME

ARGUMENT.

A un ami. Il ne jouit pas de la tranquillité nécessaire à la poésie, et son esprit se rouille : cependant il compose encore des vers mais il en brûle la plus grande partie.

Tu m'écris de chercher dans l'étude une distraction à mon malheur, et de ne pas laisser mon esprit s'engourdir dans une honteuse apathie. Ce conseil, ami, est difficile à suivre ; la poésie est fille de la gaîté et réclame un esprit calme et serein; ma destinée est battue par des tempêtes cruelles, et il n'y a pas de sort plus triste que le mien. Tu exiges que Priam se réjouisse au sein des funérailles de ses enfants, que

Niobé, veuve de sa famille, célèbre des danses légères. Est-ce le chagrin ou l'étude, à tes yeux, qui doit me préoccuper, seul, relégué au bout du monde parmi les Gètes? Quand tu me supposerais une âme pleine de constance et de fermeté, telle que la renommée signale celle de l'accusé d'Anytus, toute cette philosophie croulerait sous le poids d'une telle disgrâce : le courroux d'un dieu est au dessus des forces humaines. Ce vieillard, qu'Apollon honora du titre de sage, n'eût jamais pu dans de semblables circonstances composer un ouvrage. Quand on oublierait sa patrie, quand on s'oublierait soi-même, quand le sentiment du passé pourrait être suspendu, la crainte seule est un obstacle au calme nécessaire à cette tâche : or, ce séjour est entouré d'innombrables ennemis. Ce n'est pas tout : mon esprit, par un long engourdissement, s'est rouillé, et se trouve bien déchu de ce qu'il fut jadis : un champ fertile que ne renouvelle pas assidûment la charrue, ne produira que du chiendent et des ronces : le coursier longtemps inactif ne sera plus agile à la course, et, lancé dans la carrière, arrivera au but le dernier : le bois s'attendrit et se pourrit, se fend et s'entr'ouvre, quand la barque n'est plus dans l'eau, son élément habituel. Et moi aussi je désespère, tout médiocre que je fus, de redevenir jamais égal à moi-même : mes longues souffrances ont brisé les ressorts de mon génie, et je n'ai presque rien conservé de mon antique énergie. Souvent cependant, comme aujourd'hui encore, j'ai pris mes tablettes et j'ai voulu assembler quelques mots, former quelques hémistiches mais ce n'étaient plus des vers, ou c'étaient des vers tels que ceux-ci, en harmonie avec la fortune de leur auteur, en harmonie avec son séjour.

Enfin l'honneur n'est pas un faible aiguillon pour l'esprit, et l'amour de la gloire rend l'imagination

féconde. L'éclat de la renommée, de la réputation, eut jadis pour moi des attraits, quand un vent propice enflait mes voiles : je ne suis pas assez heureux, maintenant, pour que la gloire me touche : ah ! que ne m'est-il possible d'être inconnu au monde entier ! Est-ce parce que mes poésies réussirent d'abord, que tu m'engages à écrire et à poursuivre mes succès ? Qu'il me soit permis de le dire sans vous offenser, doctes sœurs, vous êtes la principale cause de mon exil et comme l'auteur de ce taureau d'airain fut justement victime de sa création, je suis aussi victime de mon propre talent. Ah ! j'aurais dû rompre tout commerce avec les Muses : il eût été sage de fuir l'Océan après mon naufrage. Mais apparemment, si dans mon délire je conserve cette fatale manie, ce séjour fournira des armes à ma muse. Point de livres ici ; pas une oreille complaisante et capable de comprendre le sens de mes paroles. Partout règne la barbarie, un jargon sauvage ; partout l'accent formidable du Gète : il me semble même avoir désappris ma langue : je ne sais plus que parler gète et sarmate. Et pourtant, s'il faut avouer la vérité, c'est pour ma muse un irrésistible besoin de faire des vers. J'écris une pièce, et aussitôt écrite, je la livre aux flammes : un peu de cendre, voilà le résultat de mes sueurs. Je voudrais ne plus faire de vers, je le voudrais et ne le puis : voilà pourquoi mon travail est la proie des flammes et ce ne sont que quelques lambeaux ravis au feu par hasard ou par ruse, qui vous parviennent comme échantillons de ma veine. Puisse cet Art, qui a perdu son auteur si éloigné de le craindre, avoir été ainsi réduit en cendre !

ELEGIE TREIZIEME.

ARGUMENT.

Aun ami. Il lui demande qu'il mette le comble à ses bienfaits en lui écrivant : il ne le croit pas inconstant : il désire seulement avoir cette preuve nouvelle d'amitié.

Du pays des Gètes, Ovide envoie ce salut à son ami, si l'on peut envoyer ce que l'on n'a pas soi-même : en effet, la maladie démon esprit, comme un fléau contagieux, s'est communiquée à mon corps, pour qu'aucune partie de mon être ne soit exempte de souffrances et voici longtemps déjà que je ressens dans le côté de cuisantes douleurs mais ce n'est que l'effet des froids excessifs de l'hiver. Quoi qu'il en soit, si tu jouis de la santé, je ne l'aurai pas tout à fait perdue car c'est toi dont les épaules ont soutenu ma ruine. Toi qui m'as prouvé une tendresse sans bornes, qui mets tout en œuvre pour me rendre la vie, il est rare que tu m'écrives un mot de consolation : c'est un grand tort; il ne manque à ton tendre dévouement que de ne me pas refuser quelques lignes. Répare cet oubli; efface cette tache unique, et rien ne ternira l'éclat d'une perfection si ravissante. Je m'étendrais davantage sur ce grief mais il est possible que quelques lettres de ta part, sans me parvenir, m'aient pourtant été adressées. Fassent les dieux que mes plaintes soient sans fondement, que je t'accuse à tort de m'oublier! Ce vœu que je forme, il s'est réalisé : non, je ne saurais croire que ta ferme amitié se puisse démentir : le Pont glacé ne produira plus de blanche absinthe, l'Hybla, en Sicile, de serpolet parfumé, avant qu'on te puisse convaincre d'indifférence pour ton ami : la trame de ma destinée n'est pas si noire encore. Quant à toi, pour repousser toute imputation calomnieuse, évite de paraître ce que tu n'es pas. Souvent de longues conversations remplissaient nos journées, et la nuit nous surprenait au milieu de nos entretiens : au-

jourd'hui, que nos lettres soient de l'un à l'autre
messagères de nos muettes paroles; que le papier et la
plume remplacent le ministère de la langue. Mais je ne
veux pas paraître désespérer de ce bonheur, et ce peu de
vers doit t'en dire assez : agréé le souhait qui termine
toujours une lettre, et puisse ta destinée être
différente de la mienne! porte-toi bien.

ÉLÉGIE QUATORZIÈME

ARGUMENT.

*A sa femme. Il lui promet l'immortalité : bien des
femmes envieraient son sort, qui lui fournit une
occasion de s'illustrer, pourvu qu'elle lui reste
fidèle : la gloire s'achète au prix de grands efforts :
il cite l'exemple des plus célèbres héroïnes.*

Ma muse t'a donné mille gages de mes sentiments, tu le
sais, ô mon épouse, toi que je chéris plus que moi-même.
Quelles que soient les rigueurs de la fortune à l'égard
du poète, tu n'en devras pas moins quelque célébrité à
mon génie : tant qu'on me lira, on lira en même temps ta
renommée, et le fatal bûcher ne te consumera pas tout
entière. Quoique la triste fortune de ton époux te
puisse faire paraître à plaindre, tu trouveras plus
d'une femme, jalouse de la destinée, se plaire, malgré
les malheurs auxquels tu t'es associée, à te nommer
heureuse, à envier ton sort. En te donnant des
richesses, je ne t'aurais pas donné davantage : l'ombre
du riche n'emportera rien chez les mânes. Je t'ai fait
jouir d'un nom immortel : n'est-ce pas le don plus
précieux que je pusse te faire?

Ce n'est pas tout : en te montrant mon unique appui dans
ma détresse, tu ne l'es pas acquis un médiocre honneur ;
ma voix pour le louer n'est jamais restée muette, et tu
dois être fière de ce témoignage d'un époux.

Fais en sorte qu'il ne puisse jamais paraître mensonger; sois, en me sauvant, fidèle à tes tendres serments. Aux jours de la prospérité, ta vertu fut toujours sans tache, irréprochable, et ne mérita que des éloges; elle ne s'est point démentie après ma ruine : ainsi puisse-t-elle couronner glorieusement son œuvre !

Il est aisé d'être vertueuse, quand tout obstacle est écarté, quand rien ne s'oppose au devoir d'une épouse mais lorsqu'un dieu fait gronder son tonnerre, ne pas se soustraire à l'orage, voilà la vraie tendresse, voilà l'amour conjugal. Elle est rare la vertu indépendante de la fortune, la vertu fidèle, constante, quand la volage s'enfuit : si pourtant il en est une qui ne se propose d'autre prix, d'autre récompense qu'elle-même, qui se montre inébranlable dans l'adversité, veux-tu en calculer la durée? elle fait l'entretien de tous les siècles; elle est aussi l'admiration des peuples, dans toute l'étendue de l'univers. Vois combien, après tant d'années, on donne encore d'éloges à la fidélité de Pénélope, ineffaçable renom! Regarde comme on célèbre l'épouse d'Admète, celle d'Hector, la fille d'Iphis, qui n'hésita pas à s'élancer dans les flammes d'un bûcher ; comme vit encore la renommée de la reine de Phylacé, dont l'époux se précipita le premier sur le sol de Troie. Il n'est pas ici besoin de ton trépas, mais de ton amour et de ta fidélité : ce n'est pas ! au prix d'héroïques sacrifices que tu dois acheter la gloire. Du reste, ne crois pas que ce soit parce que tu n'accomplis pas ces devoirs, que je te les rappelle : je déploie mes voiles, quoique ma barque glisse sous l'effort de la rame. Te rappeler de remplir des devoirs que tu remplis de toi-même, c'est le donner des éloges et applaudir par des encouragements à ta noble conduite.

Fin de l'ouvrage



sommaire